

Journal de Jacques Saint Cricq





Journal de Jacques Saint Cricq
Archives nationales de France, série Marine, 5JJ48

Description matérielle

Couverture : en lin et écrite à l'encre marron

Dimensions : 25,8 x 40,4 cm

Contenu : manuscrit de 102 pages réglées, reliées, avec 37 folios blancs à la fin

Période couverte

1^{er} vendémiaire an IX [23 septembre 1800] – 18 frimaire an XI [9 décembre 1802]

Remarques particulières

Les pages impaires sont numérotées au crayon

Il s'agit d'une mise au net du journal nautique, sous forme de narration continue, sans tables de loch

Transcription

Michel Jangoux

Validation

Jessica Rubino, Margaret Sankey, Jennifer Genion

Protocoles de transcription

Les numéros des pages sont indiqués entre parenthèses. Les numéros des pages non numérotées sont indiqués entre crochets.

L'orthographe et la ponctuation originales sont respectées.

Les mots raturés portent une barre.

Échantillon du manuscrit

Il est un défaut de petite étendue, mais qui se
trouve dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se
trouve aussi dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se
trouve aussi dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se

Il est un défaut de petite étendue, mais qui se
trouve dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se
trouve aussi dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se
trouve aussi dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se

Il est un défaut de petite étendue, mais qui se
trouve dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se
trouve aussi dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se
trouve aussi dans le plus grand nombre de ces ouvrages, et qui se

[couverture]

N° 15

Quatre scellés rouges alignés verticalement avec la lettre « S » au milieu

[dos]

D Journal du C^{en} S. [nom recouvert d'une étiquette « Marine/5JJ/48 »]icq.

[Quatrième de couverture]

Quatre scellés identiques à ceux de la couverture.

[page de titre]

N° 6

Journal de J. S^t Cricq, Enseigne de Vaisseau
sur la Corvette Le Naturaliste, commandée
par le Citoyen Hamelin Cap^{ne} de freg^{te}
Voyage de découvertes du Cap^{ne} Baudin

Avant-propos

Un journal nautique est, je crois, la chose du monde la plus ennuyeuse, tant à écrire qu'à lire. Cependant, on a pour habitude d'en exiger un de chaque officier de marine en campagne, ce qui est de la plus grande inutilité, selon moi : en effet, la Table de Loch du navire qui est tenue par les officiers, sous l'inspection du Capitaine, offre tous les détails que l'on peut désirer sur la partie de la navigation ; pas le plus petit mouvement ne peut manquer d'y être porté avec la plus grande fidélité, et on aura plus d'avantage en les consultant, qu'on ne pourrait en tirer des journaux particuliers, qui ne peuvent guères faire mention de tout ce qu'elle contient.

J'aurais désiré ne donner qu'une relation, pûment historique, de mon voyage, mais, pour ne pas m'écarter de l'usage, en tous points, j'ai fait entrer dans cette relation, les détails nautiques les moins minutieux.

Je me suis très peu étendu sur les descriptions géographiques, elles sont difficiles, et, d'ailleurs, peu propres à donner une idée nette des côtes que l'on veut peindre, je les ai remplacées, autant que je l'ai pu, par des cartes qui parviendront au gouvernement, en même temps que mon journal^(a). J'aurais désiré pouvoir en dresser une de chacune des parties que [nous] avons visité, mais la partie astronomique dont j'étais chargé, à bord du Naturaliste, n'aurait pu qu'en souffrir ; elle prenait la plus grande partie de mon temps, de manière que, mon service particulier d'officier de Marine me restant à faire, je pouvais trouver très peu de moments pour d'autres occupations.

J'ai réussi à tirer quelques notes sur chacun des paÿs que nous avons visité ; ce que j'en ai appris est porté ici avec la plus grande exactitude ; celles de ces notes que j'ai faites moi même, sont de la plus grande vérité, et celles qui m'ont été données sont copiées avec la plus grande fidélité ; aussi, me paraissent-elles offrir quelque intérêt, et les donné-je avec confiance et sécurité, le seul reproche que l'on puisse me faire à cet ègard, étant de les avoir mal écrites, reproche qui me touchera d'autant moins, que comme la plupart des marins, je mets, à mon style, très peu de prétention.

(1)

[En marge] **Vendemiaire an 9.^e [23 septembre-22 octobre 1800]**

J'étais en congé à Paris depuis un mois et demi environ, et, quoique plusieurs fois j'eus entendu parler de l'expédition qui se préparait à partir, sous les ordres du capitaine Baudin, des raisons particulières m'avaient détourné de l'idée d'en faire partie, lorsque de nouvelles considérations m'en firent venir le desir ; il était un peu tard alors, pour obtenir du Ministre de faire cette campagne, ou tous les officiers étaient déjà nommés ; cependant, l'amiral Mazarredo, mon oncle, qui était à Paris, voulut bien, à ma prière, solliciter une place pour moi sur l'un des deux batiments destinés à faire ce voyage, et on lui accorda, avec plaisir, cette faveur ; j'en fus instruit par une lettre du Ministre, en date du 4^{me} jour complémentaire de l'an 8^e [26 septembre 1800] ; je fis aussitôt mes préparatifs, et, le 3 Vendemiaire de l'an 9^e [25 septembre 1800] , je partis pour me rendre au Havre, lieu de l'armement.

Je connaissais, avant de partir, plusieurs officiers de l'expédition, et le plaisir de me

^(a) Le petit nombre de cartes que j'ai dressées, ont été totalement abimées par les rats dont nos chambres étaient infestées, de manière qu'il m'est impossible d'en présenter aucune sans les recommencer, ce qui est inutile à cause de leur identité avec celles qu'a levées l'ingénieur Faure.

trouver avec eux n'avait, sans doute, pas peu contribué à me décider à faire le voyage, il ne me restait plus à craindre que de ne pas trouver les autres d'une société aussi agréable, mais, à mon arrivée, je fûs bientôt rassuré, je vis dans tous mes camarades, un tel accord de caractères et d'éducation que je ne pus qu'en augurer favorablement pour l'avenir.

L'armement des deux bâtiments destinés à cette expédition était presque achevé lors de mon arrivée ; l'un, la corvette *Le Géographe*, était commandé par le citoyen Baudin, capitaine de vaisseau, chef de l'expédition, et l'autre, la gabarre *Le Naturaliste*, par le capitaine de frégate Hamelin : ces deux bâtiments étaient porteurs de passeports de presque toutes les nations de l'Europe, et, entr'autres, de celles avec la France était en guerre.

Le commandant Baudin qui arriva de Paris le 6 ou le 7 Vendémiaire [28 ou 29 septembre 1800], me destina pour *Le Naturaliste*, et j'en fus ravi, car, par ce moyen, je me trouvais embarqué avec ceux de mes camarades, que je connaissais le plus particulièrement, et qui, d'ailleurs, étaient les plus instruits.

En même temps que le Commandant, arrivèrent aussi de Paris, sous le titre de *Savans*, les personnes (presque tous jeunes gens) nommées par l'Institut

[2]

[En marge] **Vendémiaire an 9.^e [23 septembre-22 octobre 1800]**

National, pour s'occuper des différentes parties de l'histoire naturelle, dans les divers pays que nous allions visiter: un astronôme et un géographe fûrent ainsi destinés pour chaque bord, et l'on remit à chacun d'eux les instruments qui pouvaient leur être de quelque utilité dans leurs opérations.

Les retards qu'éprouvèrent en route, les divers rafraichissements qu'on nous envoyait de Paris, nous firent manquer la marée du 10 [2 octobre 1800], de la quelle nous devions profiter pour sortir, de manière que nous nous vîmes retenus au Havre, pour quinze jours de plus, environ.

On passa la revûe d'armement le 9 Vendémiaire [1^{er} octobre 1800], et on paya six mois d'appointements à chaque individu : on donna aussi du traitement de table, pour le même laps de temps, à tous ceux à qui il en est accordé par la loi ; celui des officiers et naturalistes fût porté, par un arrêté des Consuls, à 4^h10^s par jour, et chaque capitaine fût chargé de tenir les tables de l'état major; je ne sais pas, au juste, ce qui donna lieu à cette mesure, mais, ce qui est bien certain, c'est qu'elle a causé, dans la suite, la plus grande partie des changements qui ont eu lieu : je m'expliquerai plus clairement, à cet égard, lorsqu'il en sera temps.

On ne peut imaginer rien de plus agréable que l'union qui se mit entre les naturalistes et nous, dès les premiers jours que nous vécûmes ensemble ; le plaisir que nous éprouvions, de part et d'autre, était d'autant plus grand, que ceux-la s'étaient attendus, comme ils nous l'ont avoué depuis, à ne trouver en nous, que des ours, ou, au moins, des hommes brutaux et grossiers, avec lesquels il était impossible de vivre agréablement ; nous, de notre côté, avions craint un instant, de ne pouvoir pas nous accommoder avec des hommes qui n'étaient nullement faits au genre de vie que l'on mène à la mer, mais dès que nous eûmes étudié nos compagnons, quelques jours, seulement, nous fûmes bientôt persuadés de nous entendre très bien ensemble.

Nous nous rassemblions, chaque soir, dans la maison de l'un de nous, et souvent, même, nous nous donnions mutuellement des repas : la gaieté y présidait toujours, et à un tel point qu'un étranger n'aurait pu qu'être très étonné de voir, aussi réjouis, des hommes qui quittaient, pour trois et quatre

(3)

[En marge] **Vendemiaire an 9.^e [23 septembre-22 octobre 1800]**

ans, patrie, famille et amis.

Elle était pourtant naturelle, cette gaieté que nous manifestions, elle était produite par l'union qui régnait entre nous, et par l'espérance de passer, le plus agréablement possible, un temps que nous étions, d'ailleurs, déjà décidés à voir s'écouler loin de nos parents.

Ce fût dans ces réunions, que nous reconnûmes, en peu de temps, la plus grande instruction chez la plus part des naturalistes, mais, aussi, nous fûmes bientôt convaincus qu'on leur avait accordé à tort, le titre de *Savans*, titre qui, je crois, n'appartient qu'à un homme entièrement profond dans toutes les parties de la Science qu'il cultive ; je ne sache qu'un de nos naturalistes, le citoyen Michaux, qui eût quelques droits de prétendre à être ainsi qualifié.

Le *Chinois A-Sam* que, d'après l'ordre des Consuls, nous laissâmes à l'Isle de France, fût embarqué à notre bord où, pendant toute la traversée, il mena la vie la plus ennuyeuse.

Tout était prêt pour notre départ, et, le 26. Vendemiaire [18 octobre 1800], nous voulûmes profiter de la marée pour sortir, mais on s'y prit un peu tard, et nous ne pûmes franchir la jettée sur la quelle nous restâmes échoués pendant quelques minutes ; nous remîmes à flot sans aucune avaries, tant par le secours de nos voiles que nous masquâmes à culer, que par celui de quelques hausières que nous employâmes en croupia, et sur lesquelles on nous hala, de terre, à force de bras ; ces moyens furent, heureusement, employés avec célérité, car la mer perdait, et, quelques minutes de plus, il eût été impossible de nous relever, ce qui, sans doute, nous aurait occasionné des avaries qui eussent beaucoup retardé notre départ, si elles ne l'avaient pas arrêté totalement. A peine fûmes nous à flot, nous manœuvrâmes pour rentrer dans le bassin, en attendant la pleine mer du lendemain.

Ce fût donc le 27 [19 octobre 1800], que nous sortimes du port du *Havre*, on voyait tous les habitans sur les quais, chacun d'eux, en faisant ses adieux à un parent, un ami, faisait aussi des vœux pour la prospérité de notre voyage ; j'étais, alors

[4]

[En marge] **Vendemiaire an 9.^e [23 septembre-22 octobre 1800]**

dans une mélancolie que devait nécessairement causer en moi, mes réflexions et mes idées, dans un moment où je quittais ma patrie pour aussi longtemps, lorsque, tout à coup, j'en fus tiré par le son de plusieurs instruments ; j'appris que, pour célébrer notre départ, plusieurs musiciens s'étaient réunis sur une tour dont les pieds baignaient l'entrée du port, et que, là, ils avaient attendu notre passage, pour nous donner un concert : je ne connais pas celui qui voulût bien se charger d'en être le directeur, mais il me semble qu'il choisit fort mal les morceaux ; en effet, qui pourrait s'imaginer que l'air "où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille", pût réjouir beaucoup des hommes qui quittaient leur pays pour plusieurs années. Quoiqu'il en soit, on nous régala de ce morceau, et, de peur, sans doute que nous ne l'eussions pas entendu, on le repéta jusqu'à trois fois.

Nous sortimes en même temps qu'une *corvette Américaine*, venue en France sous pavillon parlementaire, et qui faisait voiles pour Boston, laissant en Europe, les commissaires qu'elle avait portés ; de cette manière, nous étions trois bâtiments qui, armés en guerre, eussions pu, aisément, exterminer une frégate ; aussi, celle dont je vais parler, était-elle bien instruite sur notre destination; voici le fait :

Une *frégate Anglaise* portant du 12, je crois, était en croisière à l'entrée de la baie, nous l'aperçûmes, et, aussitôt, nous fîmes route sur elle, afin de nous faire visiter; certains que

nous étions qu'elle devait connaître nos *intentions pacifiques*, nous ne fûmes nullement surpris de la voir mettre en course, pour nous attendre, mais ce qui nous étonna beaucoup, ce fut de voir l'*imprudence* du capitaine Anglais qui héla au Géographe *d'amener* son pavillon, le menaçant, en cas de refus, de tirer sur lui et le couler bas ; je jugerai, aisément, que ce capitaine était un *fanfaron* qui prétendait nous faire croire qu'il nous avait supposés vouloir l'attaquer, et que, néanmoins, il nous avait attendu de pied ferme, malgré notre nombre. Qu'on juge de la *bêtise* de cette conduite! Nous courons, sous toutes voiles et avec un pavillon parlementaire, sur un bâtiment que nous reconnaissons être une frégate ennemie, nous courions dans l'intention de l'attaquer, si nous pouvions commettre des hostilités, nous l'atteignons et, cependant, on nous menace de nous couler, si nous ne nous

(5)

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

rendons pas ! Quel moyen, de penser que nous n'eussions couru sur cette frégate, que pour nous livrer? Quel moyen aussi, de prétendre nous faire croire qu'une frégate puisse attendre, et se promettre quelque avantage de trois corvettes décidées à l'attaquer? En vérité, les Anglais ont bien mauvaise opinion de nous! Mais, ce sont de leurs tours ordinaires, on ne tardera guères à en voir un d'une étoffe aussi rare : oh ! les grands hommes..... J'admire leur grandeur d'ame.

Après avoir montré nos passeports, nous remimes en route, et nous ne tardâmes pas à perdre de vue notre *terre chérie* ; ce moment, sans doute, fût le plus critique pour nous, les réflexions qui se présentaient, ne pouvaient, toutes, qu'amener des regrets ; il ne fût, cependant, pas de longue durée, nous nous rappellâmes la beauté de voyage que nous entreprenions, et la gaieté reparût.

Nous essayâmes quelques gros vents pendant deux ou trois jours que nous restâmes dans la Manche, et, pendant ce temps, nous eûmes vue de plusieurs bâtiments de guerre que nous jugeâmes Anglais et qui, probablement, nous prirent, aussi, pour tels, puisqu'ils ne nous parlèrent pas. Nous nous étions séparés de la corvette Américaine, le jour même de notre départ, et le 29, elle passa à côté de nous, courant à contre bord ; le même jour, nous eûmes connaissance de Portland, mais, pendant quelques minutes, seulement, que dura une éclaircie.

Lorsque nous fûmes sortis de la Manche, nous trouvâmes des vents favorables à notre route, mais le temps était constamment chargé, et nous manquâmes nous séparer du Géographe.

Nous rencontrâmes, pendant notre courte traversée de France à Ténériffe, quelques bâtiments Américains et Danois ; plusieurs de ces derniers auxquels nous parlâmes le 7 Brumaire [29 octobre 1800], par 36°20' de latitude et 14°50' de longitude ^(a), nous dirent sortir de Malaga et se rendre à Hambourg.

Le 9 Brumaire [31 octobre 1800], j'avais observé à midi 28°50' de latitude et 16°56' de longitude, et à 3.^h nous fimes rencontre d'un cutter de guerre, Anglais, qui croisait dans ces parrages ; à peine eûmes nous reconnu sa couleur et ses marques distinctives,

^(a) Je ne fais, dans mon journal, aucune mention de l'estime, tout ce que j'y porte est le résultat de mes observations ; les long.^{des} que je n'annoncerai pas être les résultats de mes observations de distances ☉☾ ou *☾, seront celles données par les montres M^{nes}.

[6]

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

nous nous mimes en devoir de nous faire visiter ; mais, quelle fût notre surprise ! Le Géographe ayant mis en travers à côté de ce cutter, il attendait qu'il lui plut de mettre son canot à la mer, mais voyant que ce bâtiment forçait de voiles sur nous, (nous avions, comme le Commandant, un pavillon parlementaire à tête de mât, et, comme nous marchions fort mal, nous avons continué notre route), le Géographe fit servir ; mais, cette manœuvre ne fût, probablement pas, du goût de messieurs les Anglais, car ils tirèrent un coup de canon à *boulet* sur le bâtiment du Commandant, (sans l'attraper, pourtant), qui se vit obligé de mettre de nouveau en travers.

La conduite de ce cutter parût si extraordinaire, que le capitaine Baudin nous fit le signal de ralliement, et, quoique décidé à se faire visiter, il mit, cependant, ses canons en état de repousser la vexation par la force ; alors, l'ennemi, qui s'en aperçut, vira de bord pour s'éloigner, et nous continuâmes notre route, nous égayant, toutefois, des *forfanteries* de ce *faquin* qui revira sur nous lorsqu'il fût à une lieue dans nos eaux. Il nous suivit, à cette distance, jusqu'au lendemain à 11h du matin, qu'il prit son parti, et disparût.

Ce même jour 10 Brumaire [1^{er} novembre 1800], nous primes connaissance de la Grande Canarie, et de la partie septentrionale de Tenerife ; nous nous tinmes sous petites voiles dans la nuit, et le lendemain 11, à 10.^h du matin, nous mouillâmes dans la rade de Sainte Croix de Ténériffe, où nous affourchâmes SE et NO ; nous ne fimes pas de salut.

On obtint du Gouverneur, la permission de faire quelques provisions dans cette Isle, et dès le même fois, on alla faire une visite de corps aux principaux personnages de la place.

Il y avait, sur la rade, un bâtiment de compagnie, Espagnol, prêt à faire voiles pour Gibraltar, où il allait, sous pavillon parlementaire, échanger des prisonniers : cette occasion était belle pour donner, promptement, de nos nouvelles à nos parents et à nos amis ; nous en profitâmes, aussi, pour renvoyer en France plusieurs de nos gens qui avaient été reconnus incapables de faire la campagne, plusieurs, parce qu'ils étaient malades, et les autres, parce qu'ils n'étaient nullement propres à l'état qu'ils voulaient embrasser.

(7)

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

Ce bâtiment fit voiles pour sa destination, le 15 [6 novembre 1800] et, au moment où nous nous rejoissions de la promptitude avec laquelle parviendraient nos lettres, nous vîmes revenir, le 16 [7 novembre 1800], plusieurs des passagers Espagnols et quelques uns de ceux, de nos gens, qui étaient partis sur le parlementaire ; ils nous apprirent que les prisonniers Anglais qui, ne voulant pas servir d'avantage, sur les bâtiments de guerre de leur nation, ne craignaient rien tant que d'être transportés dans un pays où ils seraient, sans doute, répartis sur des vaisseaux qui s'y trouvaient, ces prisonniers, dis-je, se révoltèrent le lendemain du départ, et se rendirent maîtres du bâtiment, qu'ils prétendaient mener dans quelque endroit où ils pourraient disposer de leur personne, en liberté ; ils proposèrent la chaloupe à ceux des passagers qui voudraient s'en retourner à S.^{te} Croix, et plusieurs d'eux avaient mieux aimé profiter de cet offre, que de courir les risques d'être menés dans quelque endroit, très éloigné peut être, puisque les Anglais n'avaient pas encore décidé de quels cotés ils tourneraient leurs pas. Cet événement nous causa beaucoup de déplaisir, et il ne fût pas plus agréable à nos débarqués, qui se virent réduits à se mettre à l'hôpital, en attendant une occasion favorable pour retourner dans leur pays.

Je fûs présenté par le Commandant, au gouverneur des Isles Canaries, le Maréchal de Camp Don Pedro Lascau ; il avait connu mon oncle, autrefois, et il me combla d'amitiés ; je reçus, aussi, beaucoup d'honnêtetés de la part du capitaine du Port, l'enseigne de frégate [blanc] qui, comme le gouverneur, me fit des offres de service ; je les refusai les uns et les autres.

Je fis connaissance à Sainte Croix avec MM^{ts} Murphy frères et, avec M^f Cologan, leur associé ; ils me donnèrent quelques notes sur les productions des Isles Canaries ; quelque connues que soient ces îles, je crois, pourtant, que ces notes trouveront place ici ; ces MM^{ts} se prêtèrent avec la dernière grace, aux questions que nous leur fîmes, à ce sujet, le lieutenant de vaisseau Milius et moi : je ne me les rappellerai jamais, sans éprouver du regret de ne les avoir pas connus mieux.

[8]

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

Note sur les Isles Canaries, et sur celle de Ténériffe, en particulier.

Le vin de Vidogne, ou fei fait le principal article de commerce de l'Isle de Ténériffe. Il y a aussi du Malvoisie, mais il est devenu très rare, depuis qu'on ne le paye plus, en raison de ce qu'il coute à cultiver ; le premier est enlevé par les Américains, Danois, Suédois, Hambourgeois et, enfin, par tous les vaisseaux neutres du nord, qui en font un grand commerce, pendant la guerre, mais, en temps de paix, les Anglais en tirent une quantité considérable. D'un autre côté, on exporte une immense quantité d'eau de vie pour l'Isle de Cuba et la Province du Venezuela, où elle est beaucoup plus estimée que celle d'Espagne; la Havane, particulièrement, lui donne une préférence très grande, et on y en fait un grand débit.

Ce n'est pourtant pas Ténériffe seule, qui produit toute cette liqueur, les Isles de Palme, de Fer et Lancerotte en fournissent une grande partie ; les habitans de ces Isles en envoient à S^{te} Croix, où elles sont contrôlées par les négocians de cette ville, et ceux ci les embarquent pour les colonies ci-dessus mentionnées.

L'Isle de Ténériffe produit, encore, quelques soyes dont une partie est envoyée en Espagne, et l'autre est manufacturée dans le pays : on en fait des taffetas, des rubans et des bas qui trouvent leur débit dans l'Isle, ou dans celles voisines ; enfin, on en envoie aussi quelque peu en Amérique. Il vient du lin dans l'Isle, mais, en petite quantité.

L'orseille était, autrefois, une branche très précieuse du commerce des Isles Canaries, mais, elle est tombée depuis quelques années, que les Anglais, dit-on, trouvèrent une autre herbe qui sert celle ci pour les teintures ; on en exporte, cependant, de temps à autre, quelques parties.

Il vient, dans l'isle, des figues, des raisins, oranges, citrons, des pommes et des bananes, mais, la consommation s'en fait dans l'intérieur, et, même, on n'en permet point l'exportation.

Le bled y est fort rare.

Le bourg d'Adoze fournit une petite quantité de sucre.

(9)

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

Tout le commerce de l'Isle de Ténériffe, se fait par les ports de Sainte Croix et

d'Orotava ; le premier est le seul duquel il soit permis de dépêcher des vaisseaux pour l'Amérique, et, dans lequel doivent relâcher ceux qui en viennent, destinés pour cette Isle ; outre cet avantage, Sainte Croix a encore celui de faire presque tout le commerce des Isles Canaries avec l'Espagne, et c'est le port de relâche, pour presque tous les batiments nationaux et étrangers, qui veulent prendre des rafraichissements ; en un mot, cette ville est l'entrepôt général des marchandises qui entrent ou qui sortent des Isles Canaries, dont le Gouverneur y a établi son domicile.

Les bœufs, moutons (ceux ci sont très petits), les chèvres, les cochons y sont assez communs ; on y trouve aussi des poules, des dindons, des oies et des canards ; on n'y voit point de cygnes, et le heron y est très rare. Il y a quelques perdrix, plus grandes que celles d'Europe, et dont le plumage est plus foncé, des pigeons sauvages, de couleur bleuâtre, et des cailles ; les lapins y sont abondans , mais il n'y a point de lièvres.

On n'a à craindre, dans cette isle, aucun animal féroce, ni aucun reptile ou insecte venimeux.

D'après une observation commencée en l'année 1775 et qui finit en 1780, on peut juger que l'année commune produit une quantité de 22000 pipes de vin, dont une très grande partie est consommée dans le paÿs ; l'eau y est rare et mauvaise.

Il y eût un volcan qui se déclara en 1788, mais il n'y en a plus que les traces ; sur le chemin de Sainte Croix au Pic, on a découvert une grotte, où reposaient des restes de guanches, qui, enveloppés dans des peaux de chèvres, se sont parfaitement conservés ; rarement, on trouve deux membres tenus ensemble, presque tous sont séparés du reste du corps.

La Grande Canarie

L'Isle de Canarie est la plus fertile de toutes, arrosée par une infinité de sources, elle deviendrait une colonie précieuse si l'agriculture y était

[10]

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

bien encouragée ; elle se suffit, ordinairement, à elle même, et, en général, toutes les productions animales et végétales qui se trouvent à Ténériffe, y sont en plus grande abondance. Dans quelques districts, il y a deux récoltes de maïs, et autant, d'une espèce de petits haricots très blancs, qui ont la vertu de durer plusieurs années, sans se corrompre ; cette Isle en fait un commerce considérable.

Le Port de la Luz est le seul de commerce, et il a le même privilège que celui de S^{te} Croix ; le Port de Palma, dans l'isle de ce nom, est le troisième qui, dans les Isles Canaries jouisse des mêmes prérogatives que ces deux ci.

Des bateaux de 20 à 30 tonneaux, qui vont faire la pêche sur la Côte de Barbarie, sont une branche de l'industrie des Canariens, les habitans de cette isle, qui, généralement, sont très pauvres, ne se nourrissent que de poisson salé et de pommes de terre qui y croissent en abondance. On y travaille des chapeaux ordinaires.

Le Tribunal de l'Inquisition fait sa résidence à la grande Canarie, mais il est fort doux, et les habitans de ces Isles en sont peu inquiétés.

L'Isle de Palme produit, outre les choses communes aux Canaries, beaucoup de sucre qui, cependant, ne peut pas suffire aux besoins de toutes ; la vigne s'y cultive avec succès, et on est parvenu à y faire assez de vin et d'eau de vie, pour en exporter. Les amandes y viennent en abondance, et on les commerce ; c'est dans cette Isle que l'on manufacture la soie, et les fabriques entretiennent un grand nombre d'ouvriers.

Gomére, envoie à Ténériffe quelques haricots, du vin et de l'eau-de-vie, mais les autres productions de l'Isle, ne sont que suffisantes pour les habitans ; on y trouve des cerfs.

Hierro, ou Fer, est la plus stérile de toutes les Canaries, elle ne produit pas de quoi se fournir à elle même ; il y a quelques vignes dont on fait un peu de vin et quelque'eau-de-vie qu'on envoie à Ténériffe, des figues, dont on fait, aussi, de l'eau-de-vie assez bonne.

Les bœufs de cette isle sont de meilleur gout que ceux des autres ; l'eau de source y manque, ou, du moins, elle y est très rare.

(11)

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

Les deux isles *Lancerotte* et *Fort-Aventure*, produisent, en général, beaucoup de bled et d'orge, mais le paÿs n'étant pas arrosé par des sources, et étant, naturellement, très sablonneux, la beauté des récoltes dépend, entièrement, des pluies ; si elles sont abondantes, les moissons sont superbes, mais, dans le cas contraire, tout y périt ; il arrive même, quelquefois, qu'une grande partie des habitans est obligée d'aller chercher sa subsistance dans les isles voisines.

Le cotonnier y vient très bien ; il y vient, aussi, du vin qui n'a été trouvé bon, qu'à faire de l'eau-de-vie.

Les chameaux y sont communs, et l'on s'en sert pour les transports, au lieu que, dans les autres isles, on prend, pour ce travail, des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes.

Tels sont les articles les plus intéressans, sur les productions des Isles Canaries, je les ai transcrits tels que me les ont donné MM^{ts} Murphy et Cologan ; ma reconnaissance, pour les bontés qu'ils ont eu pour moi, pendant mon séjour, à S^{te} Croix, ne cessera qu'avec ma vie.

Je ne connais pas de populace plus misérable que celle de Sainte Croix de Ténériffe ; ce n'est pas m'écarter de la vérité, que de dire que les cinq sixièmes des habitans de cette ville, la garnison exceptée, sont des mendiens ; en un mot, le nombre de ceux ci est tellement grand, que, souvent, nous ne voulions pas sortir, pour n'en être pas assaillis ; au reste, ils sont de la dernière impertinence, et ils allaient jusqu'à nous agoniser d'horreurs, lorsqu'ils éprouvaient, de notre part, des refus que leur nombre nous obligeait de faire. La misère de ces gueux est, pourtant, bien volontaire, ils pourraient, aisément, trouver à gagner leur pain, par le travail, mais, la fainéantise a, pour eux, tant d'attraits, qu'ils aiment mieux croupir dans la vermine, que de venir, par une vie laborieuse, au devant de leurs besoins.

Nous établimes, le lendemain matin de notre arrivée, notre observatoire, à terre, dans une maison à Belvédère, qu'un riche particulier voulût bien prêter à cet effet ; nous obtinmes, pour le Môle de Sainte Croix 28°28'28" de

[12]

[En marge] **Brumaire an 9.^e [23 octobre-21 novembre 1800]**

latitude et 18°36'2" de longitude, c'est à dire, les mêmes résultats qu'avaient, déjà, obtenu, MM.^{ts} Pingr, Borda et autres savans.

Nous avons fait relâche, dans ce port, pour y prendre quelques provisions pour le reste de la traversée, et, entr'autres, pour y acheter du vin, dont on n'avait pas pu nous approvisionner au Havre, vû la difficulté des transports : aussi, payâmes nous fort cher, et n'eûmes nous qu'une boisson qui n'était nullement comparable au vin de Bordeaux ; quoiqu'il en soit, nous nous munimes de tout ce qui pouvait nous être nécessaire, et nous fimes voiles pour l'Isle de France, le 22 Brumaire [13 novembre 1800], après 11 jours de séjour à Sainte Croix.

Les vents alizés du NE, qui régnaient depuis quelque temps, nous menèrent, en peu de temps, sous le Tropique du Cancer, que nous doublâmes le 24 [15 novembre 1800] par 21.°41' de longitude Occidentale, et nous menèrent jusqu'à 6.°, environ, de latitude nord et 18.° de longitude ouest, mais, rendu à ce point, nous fûmes pris de calmes qui, heureusement, étaient, cependant, interrompus fréquemment par des grains qui nous sortirent, peu à peu, de ces parages, et nous menèrent jusqu'à la Ligne Equinoxiale, que nous coupâmes le 21 Frimaire [12 décembre 1800], par 24.°6' de longitude Occidentale ; on ne fit pas, à notre bord, aucunes des cérémonies que l'on a habitude de faire, à bord des batiments qui passent sous la Ligne ou, même, sous les Tropiques, trop de personnes eussent été sujettes au baptême, et on craignit des mes intelligences.

Parvenus à ce point, nous trouvâmes des vents d'ESE et SE, avec lesquels nous allâmes passer sous le Tropique du Capricorne, le 8 nivose [29 décembre 1800], dans la nuit, par une longitude de 26.°12', Occidentale.

Le 19. Frimaire [10 décembre 1800], à 4.^h du matin, temps sombre et brumeux, pluie par intervalles, une trombe passa le long du bord, elle avait, dit le citoyen Freycinet qui, alors, se trouvait de quart, un mouvement du nord au sud ; sa forme était celle d'un cône tronqué, sa base supérieure, qui était la plus grande, se confondait dans une brume très épaisse, à petite hauteur au dessus du niveau de la mer ; l'apparition de cette trombe fût accompagnée d'un bruit semblable à celui qu'occasionne un vent violent, lorsqu'il se fait passage entre les branches touffues d'un grand arbre ; enfin, une pluie considérable,

(13)

[En marge] **Frimaire an 9.^e [22 novembre-21 décembre 1800]**

un temps orageux, l'horizon enflammé, la saute subite des vents, suivirent de près le passage de cette trombe, qui alla créver à quelques milles sous le vent.

Le 11. de ce même mois [2 décembre 1800] nous aperçumes un bâtiment de guerre à trois mats, le même, je crois, que celui dont nous eûmes connaissance, la veille que nous eûmes vûe du Cap de Bonne Espérance, et qui nous parut faire route pour entrer dans la baie.

Après avoir éprouvé beaucoup de contrariétés, de tous genres, nous doublâmes, enfin, le Cap de Bonne Espérance, le 15 Pluviose [4 février 1801] au matin, à 15 ou 18 lieues de distance ; un temps brumeux, et par grains, ne pût que nous laisser prendre connaissance de terre, sans nous permettre de faire de bons relèvements, pour rectifier notre point ; Nous en fimes un, pourtant, de la Montagne de la Table, mais il était trop douteux pour nous y fier ; nous avions, le 4 du même mois [24 janvier 1801], passé sous le Méridien de Paris, par 35.°41' de latitude sud.

Etant à 50 lieues de la pointe sud de l'Isle de Madagascar, nous éprouvâmes un coup de vent furieux dont nous nous sortimes avec quelques légères avaries : nous nous séparâmes du Géographe, mais nous le retrouvâmes le lendemain. Enfin, après cinq mortels mois de traversée, nous reconnûmes les terres de l'Isle de France le 23 Ventose [14 mars 1801], et le lendemain au soir, nous laissâmes tomber l'ancre devant l'entrée du port.

Le lendemain, 25 [16 mars 1801], un officier du port, accompagné de deux pilotes, se présenta, dans un canot, et, rendu à une portée de fusil de nous, il nous fit quelques questions, pour s'assurer si nous étions Français, et connaître les raisons qui nous amenaient dans cette Isle : nous satisfimes à tout, après quoi, il vint à bord, et nous laissa un pilote. Nous apprimes que, malgré nos pavillons parlementaires, notre manœuvre de la veille, et, de plus, parce que nous n'avions pas fait de signaux de reconnaissance (nous n'étions munis d'aucun), on nous avait pris pour ennemis, et qu'à cet effet, tout le monde était sous les armes ; on avait été, même, sur le point de tirer sur nous ; en conséquence, d'après l'avis qu'on nous en donna, nous fimes un signal qui, assurant aux colons que nous étions Français, devait

[14]

[En marge] **Germinal an 9.^e [22 mars-20 avril 1801]**

parfaitement les tranquilliser sur notre compte : leur inquiétude, à cet égard, fût, cependant, remplacée par de nouvelles sollicitudes, mais, elles ne durèrent pas longtemps ; nous reçûmes, bientôt, la visite de santé, et celle d'une Commission de l'assemblée coloniale qui, après s'être assurée que nous n'avions pas de mission particulière pour le paÿs, permit au pilote de nous entrer dans le port, et, quelques heures après, on nous accorda la communication avec la terre.

Les habitans de l'Isle de France s'aperçurent aisément, de l'union étroite qui régnait entre nous, et, ne pouvant qu'en augurer favorablement sur notre compte, tous s'empressèrent de nous offrir leurs services : c'était à qui nous comblerait de plus d'amitiés, et, en peu de temps, nous nous fîmes une grande quantité de connaissances.

Nous établîmes notre observatoire à terre, et je continuai d'aider l'astronôme Bernier, dont j'avais partagé les travaux pendant tout le cours de la campagne, et, quelques changements qui survinrent, et dont je parlerai tout à l'heure, ayant amené le passage à bord du Géographe, du citoyen Bernier, je fûs désigné pour le remplacer, à notre bord, dans la partie astronomique.

La manière économique dont ils avaient été nourris par les Capitaines, le peu de ressources qui se présentaient pour l'avenir, quelques griefs qu'ils avaient, disaient-ils, à porter contre les chefs, et, enfin, une lettre du Ministre au capitaine Baudin, concernant la conduite que celui ci devait tenir à l'égard des personnes confiées à son commandement, et dans la quelle lettre, ils trouvèrent plusieurs sujets de plaintes, déterminèrent un grand nombre de nos naturalistes, des deux bords, à ne pas continuer la campagne, et à rester à l'Isle de France ; de ce nombre, étaient, les citoyens, Michaux, Borry S.^l Vincent, Milbert, hommes instruits, chacun dans leur partie, et le citoyen Bissy, embarqué, comme astronôme, à bord du Géographe.

Quelques officiers de marine, des deux bords, et, entr'autres le citoyen Bonie, notre premier Lieutenant, restèrent enfin dans la colonie, pour cause de maladie, mais, sans doute, ils eussent, cependant, continué un voyage

(15)

[En marge] **Germinal an 9.^e [22 mars-20 avril 1801]**

que l'honneur leur avait fait entreprendre, sans quelques, sujets, de dégouts, que la lettre en question, du Ministre de la Marine, était bien capable de faire naître en nous. Je ne me serais permis aucune reflexion sur cette lettre, quoiqu'elle soit remplie d'absurdités ; je le répète, mon respect pour l'autorité ministérielle m'aurait fermé la bouche, si M.^f Forfait ne se fût pas oublié jusqu'à injurier, particulièrement, les officiers ; je ne sache personne au monde à qui il soit permis de s'approprier cette liberté, et chaque homme, quelque petit qu'il soit, à un droit naturel qu'on ne saurait lui ravir, celui de se défendre, lui et son honneur, quand on l'a offensé ; j'use de ce droit, sans aucune crainte d'en être, jamais, blamé.

Entr'autres recommandations que faisait le Ministre au Commandant, il l'invitait (en termes honnêtes, pourtant) *de veiller à ce que nous ne nous enivrassions pas*, et...mais, c'en est déjà trop, et rien n'est aussi révoltant, *pour des gens d'honneur*, qu'une phrase pareille ; je laisse à M.^f Forfait la honte de l'avoir dictée, mais j'atteste le ciel que l'honneur des officiers qui ont quitté à l'Isle de France, n'a souffert aucune atteinte par cette démarche, que, d'ailleurs, moi et beaucoup d'autres eussions suivie, sans le vif desir de nous instruire, dont nous étions animés.

Je trouvai l'Isle de France, dans une position bien différente de celle que je m'étais

imaginé, tous les rapports qu'on m'avait faits, tout ce que j'avais lu, tout, enfin, m'avait fait me représenter ce paÿs, dans un état florissant ; j'étais, néanmoins, instruit des troubles qui avaient agité cette colonie, mais, on m'avait assuré qu'elle avait su se maintenir dans sa première splendeur, à travers les orages qui, pendant un très long temps, n'avaient pas cessé de gronder sur sa tête ; au lieu de richesses, je trouvai la plus grande pénurie, et le dénuement le plus total, des ressources premières, chez la majeure partie des habitans qui, néanmoins, faute de secours de la Métropole, ne pouvaient plus compter que sur eux mêmes, pour la défense de leurs propriétés délabrées, et d'un paÿs, à la conservation duquel la France doit porter le plus grand intérêt.

[16]

[En marge] **Germinal an 9.^e [22 mars-20 avril 1801]**

Malheureusement, encore, n'existait-il pas un accord général, à cet égard, les colons, dans ce moment d'autant plus critique, qu'il était question d'une attaque, de la part des Anglais, les colons, dis-je étaient divisés en trois classes ; la première, la plus nombreuse, à la vérité, était décidée à la résistance la plus vigoureuse ; la seconde, au contraire, penchait pour se rendre, dès la première sommation, sous prétexte que ce moyen était le seul de conserver leurs propriétés ; Enfin, la troisième étaient composée de ceux d'entr'eux, qui, toujours incertains sur le parti qu'ils doivent prendre, attendaient, pour se décider, d'avoir connaissance des forces qui les attaqueraient.

Tous s'accordaient, néanmoins, sur un point ; la loi sur *la liberté des nègres* les faisait trembler : si elle avait son exécution, chacun d'eux devait attendre le même sort qu'eurent, dans le temps, les malheureux habitans de S.^{te} Domingue et de la Guadeloupe ; c'est à dire qu'ils se voyaient ruinés sans ressource, et peut être même sur le point d'être massacrés ; l'intérêt de l'un, à cet égard, devenait celui de l'autre, et ce même intérêt, qui les divisait sur un autre sujet, les réunissait, au contraire, sur celui ci ; aussi, avaient-ils empêché, non seulement, que cette loi fût mise à exécution, mais encore, avaient-ils réussi à la laisser ignorer à leurs esclaves qui, s'ils l'eussent connue, n'auraient pas manqué de se révolter pour obtenir cette liberté dont on voulait les frustrer.

Les colons de l'Isle de France sont sincèrement attachés à la Métropole, et il faut que leur ruine soit au bout de leur obéissance, pour qu'ils se soient déclarés contre quelques unes des mesures qui abolissaient l'ancien régime des colonies ; l'intérêt pécuniaire à part, ils ne desirent rien tant, que de complaire à la Mère-Patrie. Combien d'hommes, guidés par le même mobile, n'en eussent pas fait autant ? Quant à moi, je l'avoue, je ne saurais les désapprouver. je ne crains pas d'être taxé d'inhumanité, en osant m'élever contre le système philanthropique qui s'est déclaré, en France, tout d'un coup : on ne change pas, subitement, les habitudes d'un peuple, sans amener un plus grand mal que l'eût été, le bien que l'on se proposait ; au reste, l'esclavage a été, de tous temps, nécessaire, et, je

(17)

[En marge] **Germinal an 9.^e [22 mars-20 avril 1801]**

ne sache pas un gouvernement, dont il ait amené la destruction.

C'est, des craintes qu'ils concevaient sur les intentions du gouvernement, à cet égard, que viennent les précautions étonnantes que prennent les colons de l'Isle de France, avant d'accorder l'entrée du bâtiment, à un port, quel qu'il soit, surtout, s'il vient d'Europe ; de là, aussi, les exportations nombreuses qu'ils ont faites dans l'espace de plusieurs années ; enfin,

ce sont ces craintes qui ont occasionné le renvoi en Europe, de tous les agents envoyés, par le gouvernement, dans ce paÿs.

Il n'y avait d'autres troupes, dans l'Isle, que celles composées de noirs affranchis, et ces troupes, qui étaient à la solde de la colonie, n'agissaient que par l'ordre des autorités reconnues par elle ; on les chargeait de la garde de quelques forts, et elles servaient à la police de l'intérieur.

Je ne m'arrêterai pas à des détails minutieux, sur la manière dont les esclaves sont traités, je me contenterai de dire, que, quoiqu'en veuille faire croire *Bernardin de Saint Pierre*, ils sont, en général, menés avec la plus grande douceur, et cela n'est pas étonnant, car l'intérêt particulier des propriétaires les porte à faire tout ce qui est possible de leur assurer la conservation de leurs négres, et, si, par des chatiments journaliers, ils leur abrégeaient la vie, le remplacement qu'ils seraient obligés d'en faire, ne pourrait que diminuer leur revenu ; au reste, quand, parmi les colons, il s'en trouve un qui tyrannise ses esclaves, les autres savent le forcer à s'en défaire, et l'empêchent d'en acheter de nouveaux.

Le seul moyen, selon moi, de conserver cette colonie à la France, c'est de rapporter une loi qui ne pourrait que la détruire totalement ; alors, les habitans qui, comme je l'ai déjà dit, conservent le plus grand attachement à la Métropole, rentreront dans la subordination, et, n'ayant plus aucun souci sur les événemens, leur commerce fera bientôt reflourir leur paÿs. Mais, si la France, tenant à sa philanthropie, veut employer la force pour faire exécuter ses volontés, nous n'aurons plus, bientôt, qu'à pleurer une colonie qui était pour nous de la plus grande importance, soit comme relâche ou comme

[18]

[En marge] **Floréal an 9.^e [21 avril-20 mai 1801]**

entrepôt, soit, enfin, parce qu'elle était, pour nous, la clef du commerce des Indes.

Notre relâche à l'Isle de France, avait pour but, de nous y compléter d'un an de vivres, pour continuer notre voyage, mais, ce ne fût, qu'avec beaucoup de peines, que nous parvinmes à nous procurer ce que nous demandions.

Nous restâmes dans ce port, un mois et demi, environ, et, pendant cet intervalle, nous perdimes une grande quantité de nos équipages, par la désertion, mais, heureusement, on nous en remplaça une partie, par des hommes que l'on prit, indistinctement, sur les navires où ils étaient embarqués.

Le 5. Floréal [25 avril 1801], nous appareillâmes des pavillons, et fimes voiles pour nous rendre à la Terre de Lewin, sur la côte Occidentale de la Nouvelle Hollande ; nous pouvons dire, avec vérité, que nous emportions les regrets des colons de l'Isle de France, et il n'est pas moins vrai, que nous pouvons compter parmi nos jours heureux, ceux que nous passâmes dans ce paÿs.

La traversée de l'Isle de France à la Nouvelle Hollande, n'offrit rien d'intéressant; cependant, comme je ne regardais la campagne, que comme commençant à compter de notre départ de cette isle, je me résolus à commencer, aussi, dès ce moment, à donner un détail journalier de nos mouvemens les plus généraux; c'est donc d'ici, seulement, que commence mon Journal de Navigation.

Nous eûmes calme, le jour de notre départ, depuis dix heures du matin, moment où nous nous trouvions ESE et ONO avec le Corne de Brabant, jusqu'à onze heures du soir, que les vents s'étant élevés de l'ESE, nous orientâmes au plus près basbord.

Le 6. [floréal, 26 avril 1801] Beau temps, vents de SE, le cap au SSO. J'observai à midi 21.°16' de latitude et 54°51' de longitude.

Nous avions perdu la terre, de vûe, à sept heures et demie du matin.

Le 7. [floréal, 27 avril 1801] Vents joli frais de l'est, le cap au SSE : J'observai à midi 22.°40' de latitude et 55.°47' de longitude.

Le 8. [floréal, 28 avril 1801] Même temps, j'observai à midi, 23°51' de latitude,

(19)

[En marge] **Floréal an 9.^e [21 avril-20 mai 1801]**

et 55.°30' de longitude. La route fût signalée au SE.

Le 9. [floréal, 29 avril 1801] Vents de SE, le cap au SSO ; J'observai à midi 24.°59' de latitude et 56°5' de longitude.

Le 10. [floréal, 30 avril 1801] Mêmes vents, temps nuageux, nous primes les amures à tribord. Il plût presque tout le jour.

Le 11. [floréal, 1^{er} mai 1801] Le temps se remit au beau, et les vents repassèrent à l'est, d'où ils soufflèrent joli frais : J'observai à midi 27.°24' de latitude et 56.° de longitude. Les vents ayant passé au NNE, dans la nuit, nous mimes le cap au SE.

Le 12. [floréal, 2 mai 1801] Beau temps, bon frais du NNE, le Commandant signala la route à l'ESE : j'observai à midi 28.°34' de latitude et 57.°58' de longitude.

Le 13. [floréal, 3 mai 1801] Même temps ; j'observai à midi 28.°51' de latitude, 60°35' de longitude par les montres, et 60.°3' par les distances ☉☾.

Le 14. [floréal, 4 mai 1801] Vents bon frais du SSO ; j'observai à midi 29.°09' de latitude, 63.°27' de longitude par les montres et 62.°58' par les distances ☉☾.

Le 15. [floréal, 5 mai 1801] Beau temps, vents de face ; j'observai à midi 28.°54' de latitude et 64.°51' de longitude.

Le 16. [floréal, 6 mai 1801] Les vents passèrent à l'ESE, et, de suite, nous primes les amures à basbord.

Le 17. [floréal, 7 mai 1801] Vents d'est, bon frais, le cap au SSE.

Le 18. [floréal, 8 mai 1801] Les vents revinrent au NE, et nous mimes le cap en route.

Le 19. [floréal, 9 mai 1801] Temps nuageux, les vents soufflèrent grand frais dans la nuit.

Le 20. [floréal, 10 mai 1801] Grand frais de vents de nord, pluie continuelle.

Le 21. [floréal, 11 mai 1801] Le vent fût encore plus violent, et nous fûmes obligés de caler les mats de perroquet : nous perdimes le Géographe, pendant la nuit, mais nous le rejoignimes le lendemain.

Le 22. [floréal, 12 mai 1801] Temps maniable, les vents au SSO ; j'observai

[20]

[En marge] **Floréal an 9.^e [21 avril-20 mai 1801]**

à midi 33.°41' de latitude et 77.°18' de longitude. La route fût signalée à l'E ¼ SE.

Le 23. [floréal, 13 mai 1801] Beau temps ; j'observai à midi 33.°32' de latitude, et 79.°45' de longitude.

Le 24. [floréal, 14 mai 1801] Les vents, qui étaient au nord, varièrent jusqu'au SSO, pendant la nuit.

Le 25. [floréal, 15 mai 1801] Bon frais du sud, j'observai à midi 33.°19' de latitude et 85.°20' de longitude.

Le citoyen Faure, au soins duquel, à cause du service que j'étais obligé de faire à la mer, les montres marines avaient été confiées, oublia de les monter.

Le 26. [floréal, 16 mai 1801] Calme ; j'allai à bord du Géographe pour comparer les

montres, et, pour que, dorénavant elles ne fussent pas oubliées toutes les deux à la fois, je gardai celle n° 31, laissant le n° 38 entre les mains de l'ingénieur Géographe.

Le 27. [floréal, 17 mai 1801] Temps nuageux, vents de NNE, la route fût ordonnée à l'ESE.

Le 28. [floréal, 18 mai 1801] Même temps et même route.

Le 29. [floréal, 19 mai 1801] Le temps plus beau, les vents bons frais du nord ; nous vîmes deux baleines énormes.

Le 30. [floréal, 20 mai 1801] Vents de NNE ; le Commandant signala la route à l'est.

Le 1.^{er} Prairial. [21 mai 1801] Les vents qui passèrent au SE dans la matinée, revinrent au NE à 6.^h du soir.

Le 2. [prairial, 22 mai 1801] Beau temps, vents du ONO, le cap en route.

Le 3. [prairial, 23 mai 1801] J'observai à midi 34.°24' de latitude et 107.°40' de longitude. Le Commandant nous donna l'ordre d'étalinguer les cables.

Le 4. [prairial, 24 mai 1801] Beau temps, vents du SSE; nous

(21)

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

sondâmes, pendant la nuit, toutes les deux heures, sans trouver fond à 200 brasses.

Le 5. [prairial, 25 mai 1801] Vents de NE, le cap à l'est ; j'observai à midi 33.°50' de latitude et 108.°45' de longitude par *C à Antarès.

Le 6. [prairial, 26 mai 1801] Vents très faibles.

Le 7. [prairial, 27 mai 1801] Nous aperçûmes la Terre de Lewin, à la pointe du jour, et à midi nous en étions à 22 milles, et nous trouvâmes 93 brasses d'eau, fond de sable blanc mêlé de coquilles brisées ; j'observais alors 34.°24' de latitude et 111.°58' de longitude par *C à Antarès.

J'ai déjà dit que cette traversée n'offrait rien d'intéressant; nous nous étions tenus, la plus grande partie du temps, entre les 28° et 34° parallèles sud, et, constamment, nous avons été accompagnés par une foule d'oiseaux de la famille des petrels, et par quelques albatros, mais, ceux ci nous avaient quittés vers le 85° degré de longitude.

Le 8. [prairial, 28 mai 1801] Après nous être tenus en travers au vent, pendant la nuit, nous fîmes servir et cotoyâmes la terre, en la remontant vers le nord ; nous vîmes un terrain sablonneux dont l'aridité ne promettait aucunes découvertes en histoire naturelle ; on remarquait, cependant, de distances en distances, quelques bois assez touffus, qui ne contribuèrent pas peu à recréer des yeux, déjà fatigués de se promener sur les énormes falaises de sable, repandues sur cette côte. Je n'eûs pas été étonné que cette partie ne fût pas habitée, mais, des feux que nous aperçûmes le soir, sur différentes parties du rivage, ne me laissèrent aucun doute à ce sujet.

Le 9. [prairial, 29 mai 1801] Nous continuâmes à remonter vers le nord, et à midi, nous trouvant est et ouest du Cap Lewin, je le déterminai par 34.°7'50" de latitude, et 112.°26' de longitude : deux autres caps, plus remarquables, sans doute, que le premier, l'un dans le sud et l'autre dans le nord, se trouvent, celui du sud, par 34.°12' et 112.°38'. et celui du nord, par 33.°52' et 112.°22'. Toute cette côte, ne présente aucun enfoncement conséquent, nous la rangeâmes de très près, et nous ne vîmes de récifs que le long de la plage, mais aucun au large ; elle court NNO et SSE. Nous y vîmes beaucoup de baleines.

Le 10. [prairial, 30 mai 1801] Vents de SE, nous découvrîmes une baie, ou, pour

[22]

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

mieux dire, un golfe spacieux qui fût nommé la *Baye du Géographe* ; ce golfe se trouve, immédiatement, dans l'est du Cap Nord, et il a 40 milles, à peu près, d'ouverture, il est très sain, et offre d'excellents mouillages ; le fond qui y est de 25 ou 30 brasses dans son milieu, diminue graduellement jusqu'à terre, et un vaisseau pourrait y mouiller, presque partout, à deux milles ; il offre un abri contre tous les vents, depuis le nord jusqu'à l'ouest, passant par le sud, et il est très poissonneux ; le milieu en est situé par 33.°15' de latitude et 112.°57' de longitude, suivant le résultat de plusieurs suites de distances ☉☾*☾.

Plusieurs personnes, et, notamment le citoyen Milius, Lieutenant de Vaisseau, chargé du détail, crurent appercevoir, en dehors du golfe, un rocher sur lequel, disent-elles, la mer battait avec fureur ; mais il y a lieu de croire qu'ils furent induits en erreur par quelques raz de marée ; quoiqu'il en soit, il serait situé par 33.°20' et 111.°49'. Ces raz de marée se remarquaient tous les jours, dans notre voisinage, et, c'est à eux que nous attribuons la grande différence que nous trouvâmes plusieurs fois, quoiqu'à l'ancre, entre les longitudes observées le matin, et celles observées le soir, d'après les montres marines.

Nous laissâmes tomber l'ancre le soir, sous la pointe du fond du golfe, par 20 brasses d'eau, fond de sable vaseux, et à deux milles du rivage.

On alla à terre le 11 [31 mai 1801], et on trouva un arbre sur l'écorce duquel coulait une gomme très odoriférante ; cette gomme se fond aisément et on pourrait s'en servir, au lieu de brai sec, dans une occasion urgente. Les naturalistes furent très satisfaits de cette découverte. On ne vit pas d'habitans.

Le 12. [prairial, 1^{er} juin 1801] Nous appareillâmes pour tacher de nous enfoncer, mais nous ne pûmes y parvenir que le 14; [3 juin 1801] alors nous descendîmes à terre, et nous nous répandîmes dans différentes parties.

On vit, chaque fois, des naturels du pays, mais il fût impossible de les accoster ; ils nous faisaient des menaces, et refusèrent nos présens avec dédain ; un d'eux, vieillard à barbe blanche, se détacha de la bande,

(23)

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

grimpa sur une hauteur et se prit à parler avec force et dignité ; on crut remarquer, à ses gestes, qu'il voulait qu'on le laissât tranquille chez lui, qu'il n'avait aucuns besoins, et il montrait nos batiments, probablement, pour nous engager d'y retourner ; plusieurs personnes voulurent tourner le monticule sur lequel était ce vieillard, mais celui-ci s'en aperçut, et, plus leste qu'aucune d'elles, il était déjà bien loin quand on s'aperçut de sa fuite.

Une fois, cependant, me promenant sur la plage, je vis, non loin de moi, deux de ces habitans farouches, occupés à me considérer ; voulant éviter de les intimider, j'ordonnai aux personnes qui m'accompagnaient, de ne faire aucun mouvement, et je m'avançai seul vers eux, tenant à la main, quelques bagatelles que je voulais leur offrir ; ils m'attendirent pendant quelques instans, et, déjà, j'augurais favorablement de cette entrevue, lorsque je les vis se mettre en devoir de fuir : je m'élançai aussitôt, et leur coupai le chemin : alors, l'un d'eux revint sur le rivage et s'y jeta à plat ventre ; je m'en approchai, et, reconnaissant une femme enceinte, je jugeai aisément que, ne comptant pas courir aussi vite que moi, elle avait pris le parti de revenir sur ses pas ; je la trouvai dans une posture qui semblait me demander grâce, à moi, qui n'avais de peine que de lui faire du bien. Elle était nue, à l'exception d'un sac de peau

qu'elle portait sur les épaules, en forme de havresac ; il contenait quelques racines et des coquillages, mais, bientôt, il renferma de plus grandes richesses ; après avoir fait de vains efforts pour rendre le courage à cette malheureuse, je mis mes présents dans son sac, et la laissai : si je fûs resté plus longtemps auprès d'elle, la peur l'aurait, je crois, fait expirer dans mes bras.

Cette femme me sembla âgée de 35 ans, environ ; sa peau, d'une couleur jaunâtre, mais tirant sur le noir, était brûlée par le soleil, ses cheveux courts, mais lies, me parurent avoir été coupés ; elle tenait à la main, un long baton dont les bouts avaient été passés au feu, mais je pense que son seul usage, était de lui servir d'appui.

Les naturels du golfe, et ils sont très nombreux, si j'en juge par la quantité considérable de feux que nous apercevions, chaque jour, dans tout son contour, ces naturels, dis-je, sont d'une couleur assez noire ; ils sont, tous,

[24]

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

nus, à l'exception du havresac dont j'ai parlé, ou, même, d'une peau entière, qu'ils portent en forme de manteau ; leurs armes consistent en une sagaye et un patou-patou dentellé, et ils nous ont paru aussi braves que farouches : plusieurs de leurs cabanes, que nous trouvâmes, sont construites avec des branches d'arbres, et ne peuvent contenir que deux personnes, Au plus ; au reste, d'après les traces que nous avons remarquées, nous avons quelques fondements de croire que, souvent, ils se couchent sous des arbres touffus ; pour cet effet, ils allument un grand feu sous celui qu'ils ont choisi, et lorsqu'il n'y a plus, de ce feu, que les cendres, ils se couchent dessus tandis qu'elles sont, encore, chaudes.

Ces hommes se nourrissent de racines, de céleri, de chicorée sauvage, de coquillages et de poissons ; je ne saurais l'assurer, mais, des os que j'ai trouvé brûlés, m'ont donné lieu de croire qu'ils mangent, aussi, des animaux quadrupèdes. Ils ont des chiens domestiques qui, excepté de la queue, ressemblent un peu à nos renards ; je trouvai, un jour, dans les étangs peu éloignés des bords de la mer, des petites pécheries auprès desquelles je vis des morceaux d'hameçons faits avec des coquilles.

Presque tous les arbres sont brûlés par le pied, et, même, quelques uns le sont dans leurs extrémités supérieures, sans que, pourtant, la végétation soit, pour cela arrêtée.

L'histoire naturelle fit quelques découvertes dans cette relâche ; les oiseaux, particulièrement, y sont très variés : nous vîmes des cygnes noirs, mais il nous fût impossible de les approcher.

J'ai rencontré des petits puits creusés par les naturels, et dans lesquels ils boivent par le moyen d'une tige de céleri. : ces puits ne sont autre chose que des trous de deux pieds de profondeur, pratiqués dans le sable, à 200 pas seulement, des bords de la mer, mais à une hauteur beaucoup plus élevée que son niveau.

Une pièce d'eau qui fût découverte près de la mer, causa un événement fâcheux ; Le Commandant expédia plusieurs embarcations pour aller à la recherche de l'embouchure de la rivière supposée ; on trouva, en effet, l'ouverture par

(25)

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

la quelle cette pièce d'eau communiquait avec la mer, mais il fût impossible au plus petit canot, de la remonter très haut, ce qui fit juger à quelques personnes que ce n'était qu'un bras

de mer, tandis que quelques autres admettaient la possibilité que ce fût une rivière ; quoiqu'il en soit, cette expédition qui, d'ailleurs, ne nous éclaira nullement sur ce point, causa la perte de la chaloupe du Géographe, qui fût jettée à la côte, et, en peu de temps, tellement submergée et remplie de sable, qu'il fallait un grand travail pour la sauver : nous nous enfonçames donc encore d'avantage, pour être à même de lui donner des secours, et nous eussions réussi à la tirer de là, si un coup de vent qui survint, ne nous eût pas forcé de l'abandonner ; dans les différens voyages que firent nos embarcations pour ramener tout le monde à bord, nous perdimes un de nos gens, qui se noya.

Le 19. [prairial, 8 juin 1801] Il s'éleva un coup de vent du NO qui devint furieux, et qui dura pendant quatre jours, pendant lesquels nous courûmes les plus grands dangers ; nous nous en tirâmes cependant sans aucune avarie, et le 22 [prairial, 11 juin 1801] au matin, nous doublâmes la pointe du nord du golfe.

Ce coup de vent causa notre séparation avec Le Géographe.

Le premier rendezvous était celui de la Rivière des Cygnes, près de l'Isle Rottnest, et, si nous fimes une grande faute, se fût bien de faire voiles, aussitôt, pour nous rendre à ce mouillage ; si nous avions croisé pendant 48 heures, comme cela se pratique ordinairement, dans les parages où nous nous étions perdus de vûe, il n'y a pas de doute que nous eussions, de beaucoup, diminué la durée de notre séparation.

Le 22. [prairial, 11 juin 1801] Après avoir doublé la pointe du nord, nous nous halâmes au large pour y attendre la fin du coup de vent.

Le 23. [prairial, 12 juin 1801] Nous reprîmes le bord de terre, mais nous ne l'approchâmes pas d'avantage que 24 milles, et nous reprimes le large pour la nuit.

Le 24. [prairial, 13 juin 1801] Assez beau temps, les vents du ouest au ONO, nous courûmes sur la terre : à midi, nous étions par 31.°38' de latitude et 111.°48' de longitude, et nous fimes route, de manière à gagner 31.°24', Latitude désignée à l'Isle Rottnest, par les cartes Françaises ; mais, parvenus à ce point, et découvrant, distinctement à une

[26]

[En marge] **Prairial an 9.° [21 mai-19 juin 1801]**

quarantaine de milles devant nous, sans aucune apparence qu'il y eût une isle éloignée de 6 lieues de la grande terre, nous virâmes de bord pour retourner vers le sud, la chercher à la latitude que lui assignait une carte Hollandaise, manuscrite, dont nous étions pourvus.

Le 25. [prairial, 14 juin 1801] Beau temps, vents d'ouest : on aperçut l'Isle Rottnest dans le SSE, et, sur le champ, on mit le cap dessus ; on ne tarda pas à l'approcher, et, à 10.^h m nous mouillâmes sous la partie orientale, par 9 brasses d'eau, fond de sable fin très blanc.

L'Isle Rottnest est située par 31.°58' de latitude et 112.°2' de longitude, suivant plusieurs suites de distance ☉☾ que j'y observai, pendant notre séjour ; elle est éloignée de 18 milles, environ, de la côte, mais, entre les deux, il y a une autre isle de la même grandeur, à peu près, que la première, et nous lui donnâmes le nom de *l'Isle aux Ours Marins*, à cause de la grande quantité de ces animaux, que nous y trouvâmes ; je ne connais rien d'aussi singulier que l'allure de cet amphibie ; lorsqu'il veut marcher, il se lève sur les ailerons de derrière, et il se laisse tomber lourdement sur la partie de devant ; ce mouvement ne peut être mieux comparé, qu'à celui du tangage d'un vaisseau. Lorsqu'il monte, sa marche est lente, mais, aussi, est-elle extrêmement vive, lorsqu'il descend ; pour cette raison, nous faisons en sorte d'intercepter les descentes, et, alors, nous les assommions à coups de baton, avec la plus grande facilité ; la viande de cet animal est bonne à manger, mais elle est lourde, et se digère difficilement ; sa graisse sert à faire de l'huile assez bonne à manger, lorsqu'elle est fraîche, mais, après quelque temps, elle ne peut plus servir qu'à bruler.

Plusieurs voyageurs, Saint Allouarn entr'autres, ont représenté, sous ses couleurs les plus riantes, le séjour que l'on peut faire sous l'Isle Rottnest ; il n'est cependant pas, à mon avis, de relâche plus dangereuse, sous le rapport du mouillage, et plus inutile, par le peu de ressources que l'on peut y trouver. Premièrement ; le fond qui est, partout, de sable mouvant, y cède au moindre effort, de manière que la plus légère brise suffit pour faire chasser un bâtiment sur

(27)

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

ses ancres : si cette brise est du n, elle obligera le bâtiment d'appareiller, car, sans cela, il courrait risque de tomber sur une chaîne de récifs, qui lie ensemble les deux Isles Rottnest et aux Ours ; ainsi, un navire qui, comme le notre par exemple, marchant très mal et derivant beaucoup, y serait attaqué d'un coup de vent du NO, serait, sans doute, dans le plus grand danger, car il ne pourrait penser à se sauver, qu'en louvoyant, à cause d'une grande quantité de hauts fonds qui, se trouvant entre l'Isle aux Ours et la grande terre, rendant le passage impraticable, de ce côté, et, alors, pour peu qu'il y eût les courans contre lui, il périrait infailliblement.

Sous le second rapport, je dirai que les seules choses sur lesquelles on doit compter dans cette relâche, sont : du bois, qu'on y peut faire avec facilité, du poisson, qui y est assez abondant, et dont on peut saler une grande quantité, et, enfin, la viande des ours marins. Il y a un grand nombre de petrels, pélicans et autres oiseaux de mer, et, à terre, on trouve quelques perdrix rouges et des corbeaux beaucoup plus petits que ceux d'Europe, mais excellens à manger.

Notre grand canot, sous les ordres du citoyen Heirisson, enseigne de vaisseau, remonta la Rivière des Cÿgnes, jusqu'à 54 milles (18 lieues) de l'embouchure : parvenu à cette distance, il n'avait pas encore trouvé d'eau douce, (si ce n'est dans quelques rochers avoisinants la rivière), mais il remarquait qu'elle n'était plus que saumâtre, lors du reflux ; d'après son rapport, il paraît qu'elle n'est pas navigable, mais, dit-il, elle pourrait le devenir à peu de frais ; il faudrait faire sauter une barre de rochers, inhérente au fond, qui se trouve à l'embouchure, et, curant ensuite, un canal de quelques lieues, on arriverait à un bassin spacieux, duquel on formerait un port excellent. Mais, à quoi serviraient ces dépenses ? Et, à quoi pourrait être utile un établissement dans cette partie ?

Suivant l'opinion de cet officier, et d'après ce que j'ai vu moi même, je ne suis pas éloigné de croire que cette rivière ait deux embouchures ; en effet, il aperçut, à quelques lieues de celle qu'il avait reconnue, un canal qui se dirigeait vers la partie où j'avais cru entrevoir, quelques jours auparavant, l'endroit par où cette rivière se jettait dans la mer ; je ne peux concevoir, d'ailleurs, comment une aussi immense quantité d'eau, se ferait passage par une si petite ouverture, sans y occasionner des courans plus violents que

[28]

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

ceux qu'on y avait rencontré ; quoiqu'il en soit, à l'est 5.^o sud de l'Isle Rottnest, est celle que l'on reconnût, et à partir de la quelle, la rivière se dirige vers le NE, dans tout l'espace que l'on y parcourût.

Le citoyen Heirisson entendit, un jour, des hurlements qu'il supposa être ceux d'une bête féroce, mais il ne lui prit nullement envie de contenter sa curiosité, en portant les pas vers l'endroit d'où ils venaient. Cet officier remarqua, qu'ainsi qu'à la Baye du Géographe, la plus

grande partie des arbres étaient brûlés par le pied ; il ajoute, au reste, que l'intérieur présente des points de vû riens, et il croit que la terre, qui n'y est pas aussi sablonneuse que le long des côtes, serait fort propre à la végétation. On tua, dans la rivière, des cygnes noirs très délicats ; on y en voit un grand nombre.

Pendant cet intervalle, le citoyen Milius qui avait été jetté à terre, dans la chaloupe, par la violence de la mer, profitait des courts espaces qu'il pouvait passer éloigné de cette embarcation, qui était en réparation, pour aller visiter l'intérieur ; dans une de ses courses, il vit deux cabanes de naturels, mais il ne pût réussir à rencontrer aucun de ceux ci : ces cabanes étaient construites, dans le même genre, à peu près, que celle du golfe, et il trouva, à l'entrée, des sagayès d'un bois dur, dont les bouts avaient été durcis au feu. A quelque distance, se trouvaient les débris d'un repas qu'avaient fait les naturels, à coté d'un grand feu, et, voyant, parmi ces débris, une espèce de chataignes communes dans les environs, il jugea qu'elles devaient être bonnes à manger ; en conséquence, il en cueillit quelques unes, et, à son retour, il les fit cuire, en mangea et en distribua à nos gens qui, presque tous, en furent incommodés, elles produisirent sur eux, l'effet d'un violent emétique. On aperçut quelques kangoroos.

Du jour, le citoyen Milius, qui manquait d'eau, s'avisa de faire creuser un trou de deux pieds de profondeur, sur le bord, même, du rivage de la mer, et il y trouva de l'eau douce, quoique cependant, elle se trouvât au dessous de son niveau ; cette trouvaille lui fit faire des recherches, mais toutes furent infructueuses, on ne pût parvenir à faire la découverte d'aucune source dans les environs.

(29)

[En marge] **Prairial an 9.^e [21 mai-19 juin 1801]**

D'un autre coté, notre petit canot, qui avait été échoué sur l'Isle Rottnest, y fût retenu pendant quelques jours ; le citoyen Freÿcinet, qui le commandait, n'y remarqua rien d'intéressant, si ce n'est, la découverte qu'il fit, d'un morceau de bois charpenté qu'il reconnût avoir appartenu aux bittes d'un bâtiment de 200 à 300 tonneaux ; il lui parût que ce morceau de bois était, depuis ~~fort~~ peu longtemps, engagé dans le rocher où il le trouva : cependant, il multiplia ses recherches, mais sans y gagner d'autres indices.

On remarqua qu'un etang d'eau salée, et qui n'avait communication, que souterrainement, avec la mer, était entouré de pétrifications de tous genres, ce qui donna lieu de penser que ses eaux prenaient, dans la filtration, la propriété de produire cet effet sur tout ce qui y avait séjourné quelque temps. On y vit, aussi, un kangoroo, qui fût tué.

On n'a trouvé d'eau douce sur aucune des deux isles dont je viens de parler ; la nature du sol qui y est très sablonneux, ne nous permit pas de nous en étonner.

Le 29 [prairial, 18 juin 1801]. Nous aperçumes un bâtiment à trois mats, que nous jugeâmes être le Géographe ; nous nous livrâmes à la joie que devait causer notre réunion, mais, nous ne devons pas nous retrouver encore... il disparût, et nous l'attendimes en vain.

Nous avons appris, dans la suite, que ce bâtiment était, en effet, le Géographe, mais, le Commandant ne pouvant pas supposer que, déjà, nous fussions au rendez vous, jugea inutile d'y venir, et préféra faire voiles pour la Baÿe des Chiens Marins, d'où il fit route pour l'Isle de Timor, après quelque temps de séjour.

Il me semble que, dans cette occasion, le capitaine Baudin fit un faux raisonnement, car, de ce qu'il ne supposait pas que nous pussions y être arrivés, il ne devait pas conclure que nous ne paraitrions pas, du tout, au rendez vous. Tout s'accordait donc, à prolonger cette cruelle séparation ! ... encore, fût il heureux que, ne trouvant pas le Commandant à la Baÿe des Chiens Marins, le manque d'eau, seul, nous empêcha de retourner au Golfe, où il devenait à craindre qu'il ne fût perdu.

[30]

[En marge] **Messidor an 9.^e [20 juin-19 juillet 1801]**

Le 9. [messidor, 28 juin 1801] Vents d'est, joli frais, temps nuageux, nous appareillâmes, pour nous rendre à la Baïe des Chiens Marins, et nous fîmes la géographie de presque toute la côte. J'ai dressé deux cartes de cette partie, et, quelque attention que j'aye porté à ce travail, je donne, pourtant, la préférence, à la carte manuscrite Hollandaise, dont j'ai parlé plus haut, et dont j'ai reconnu la parfaite exactitude ; elle a été dressée par des hommes qui ont rangé la terre de beaucoup plus près que nous, mais, cependant, elle porte trop près de terre, le Groupe *Outmans Abrolhos*, mais cette faute n'est pas de conséquence ; dans tous les cas, mon travail pourra servir pour les longitudes, elles ne sont pas portées sur cette carte.

Le 10. [messidor, 29 juin 1801] Beau temps, les vents faibles et variables du SE au SSO, nous approchâmes la terre ; elle était bordée de récifs dont quelques uns s'étendaient fort au large ; des falaises énormes, de sable, étaient les seules beautés qui se présentassent à nos yeux, et nous ne vîmes pas un seul arbre.

J'observai à midi 31.°10' de latitude, et 111.°25' de longitude ; et dans la soirée, nous rangeâmes deux petites isles boisées, que portait la carte Hollandaise, de la Côte d'Endreagt. Elles sont bordées de récifs, et la mer y brise avec force. En général, tout ce que nous avons reconnu, depuis l'Isle Rottnest, est très dangereux à approcher.

Le 11. [messidor, 30 juin 1801] Vents de nord, nous nous élevâmes au large.

[En marge] **1.^{er} juillet 1801**

Le 12. [messidor, 1^{er} juillet 1801] Assez beau temps, mais nous étions retenus par des vents de ONO qui ne nous permettaient de faire route, qu'après nous être beaucoup éloignés de terre, ce que voulait éviter le capitaine Hamelin.

A midi, nous étions par 30.°39' de latitude et un piton remarquable se présentait à notre vûe, il dominait une falaise qui, partant du rivage, s'élevait, avec la terre, jusqu'à une tres grande hauteur : un peu au nord de ce piton, est un enfoncement médiocre, dont les terres basses, sont couvertes d'un bois épais, ce qui forme un assez joli coup d'œil, et surtout, un contraste bien frappant avec la stérilité effrayante des terres avoisinantes.

(31)

[En marge] **Messidor an 9.^e [20 juin-19 juillet 1801]**

Le 13. [messidor, 2 juillet 1801] Temps nuageux, et par grains : nous mîmes à la Cape pendant la nuit, et nous y restâmes toute la journée du 14 [messidor, 3 juillet 1801].

Le 15. [messidor, 4 juillet 1801] Temps maniable, les vents ouest et OSO, nous fîmes servir et portâmes sur la terre, mais n'en ayant pas connaissance le soir, nous nous tinmes sous petites voiles pendant la nuit.

Le 16. [messidor, 5 juillet 1801] Vents du NNO, le cap au NNE, nous n'eûmes pas, encore, connaissance de terre.

J'observai à midi 31.°2' de latitude et 109.°45' de longitude, tandis que les distances me donnèrent 111.°24'. J'avais prévu, dès l'Isle Rottnest, le Capit^{ne} Hamelin, que la marche du n.°31 avait changé depuis le coup de vent, et que le n.° 38 avait des erreurs considérables : je ne m'étais pas trompé, comme je m'en assurai à la Baïe des Chiens Marins ; aussi, je me dispenserai de porter ici celles que j'observai depuis ce jour, jusqu'à celui de notre arrivée à la rade de Dirck Hartogs.

Le 17. [messidor, 6 juillet 1801] On aperçut la terre de bonne heure, et nous étions revenus près du piton, lorsque le vent, qui fraîchit considérablement, nous força de virer au large de nouveau.

Le 18. [messidor, 7 juillet 1801] Le vent par raffales, nous gouvernâmes au NNO, et nous mimes en Cape, pour la nuit.

Le 19. [messidor, 8 juillet 1801] Le temps s'embellit, et avec des vents de SSO, nous fimes servir au NNE et à l'ENE : j'observai à midi 29.°55' de latitude, et à deux heures, nous eûmes connaissance du groupe *Outmans Abrolhos*, que nous contournâmes au large, en serrant le vent.

À huit heures du soir, nous mimes en travers pour la nuit, à 30 milles, environ, d'une terre très haute, et très remarquable, à cause de beaucoup de montagnes qui, presque toutes, ont, chacune, la forme d'une table.

Le 20. [messidor, 9 juillet 1801] Beautemps, vents d'est, nous fimes servir et longeâmes la terre, qui nous parût très saine, elle était écore et coupée. A cinq heures du soir, nous aperçûmes une isle que je rangeai dans l'immense groupe des Abrolhos. J'avais observé à midi, 24,°51' de latitude. On mit en panne pendant la nuit.

[32]

[En marge] **Messidor an 9.^e [20 juin-19 juillet 1801]**

Le 21. [messidor, 10 juillet 1801] Beau temps, vents de NE, joli frais ; nous ne vimes la terre que de fort loin.

Le 22. [messidor, 11 juillet 1801] Temps nuageux, nous louvoyâmes pour nous élever.

Le 23. [messidor, 12 juillet 1801] Pluie, vents de NNE variables jusqu'au OSO, nous gagnâmes le large.

Le 24. [messidor, 13 juillet 1801] Calme et pluie continue.

Le 25. [messidor, 14 juillet 1801] Nous eûmes connaissance de terre à 4.^h du soir, et avec des vents de SSO, nous fimes route au NNO.

Le 26. [messidor, 15 juillet 1801] Beautemps, joli frais du SO, nous laissâmes arriver sur la terre, que nous rangeâmes, ensuite à 9 milles de distance.

Le 27. [messidor, 16 juillet 1801] À huit heures du matin, nous étions par le travers du Passage *Epineux* de la Baie des Chiens Marins, et après avoir rangé de près toute la partie occidentale de l'Isle Dirck Hartogs, nous allâmes mouiller, à 7.^h du soir, dans la rade de ce nom, par 18 brasses d'eau, fond vaseux. Nous étions entrés par la passe comprise entre la pointe NO de l'Isle Dirck Hartogs et la partie du SO des Isle de Dorre ; la première est située par 25.°38'39." et 111.°3', et la seconde, par 25.°10' et 111.°9', ce qui n'est nullement d'accord avec le plan qu'a dressé, de la Baie des Chiens Marins, le citoyen Freÿcinet, enseigne de vaisseau, qui, à la vérité, n'a pas visité la partie du NO de l'Isle Dirck Hartogs, pas plus que celle SO des Isles de Dorre, et qui, par conséquent a pu errer sur leur position : au reste, le travail de cet officier mérite les plus grands eloges, il fait connaitre, parfaitement, tout le fond de cette baie, et il relève des erreurs très grossières qu'avaient commises, même, les Hollandais, sur la carte dont je faisais l'eloge plus haut.

Après avoir séjourné quelque temps, dans cette rade, où nous avions, plusieurs fois changé de mouillage, le Cap^{ne} Hamelin assembla tous les officiers, le 9 Thermidor [28 juillet 1801], et il demanda notre avis sur la conduite qu'il avait à tenir ; toutes les opinions recueillies, il fût décidé que nous attendrions

(33)

[En marge] **Thermidor an 9.^e [20 juillet-18 août 1801]**

Le Géographe, jusqu'à ce que nous n'eussions plus que l'eau absolument nécessaire pour notre traversée prochaine ; en conséquence, pendant l'absence qu'allait faire notre grand canot, il fût convenu que nous mettrions notre chaloupe en refonte sur une plage qu'on avait déjà reconnue sur la partie septentrionale de la terre que tous les navigateurs, qui l'ont visitée, ont pris et ont nommé l'Isle du Milieu, et qui n'est autre chose qu'un cap très avancé de la grande terre, à la quelle il tient par une langue de peu de largeur.

L'Isle Dirck Hartogs, longue de vingt lieues, environ, est, ainsi que tout le reste de la Terre d'Endreaght, d'un terrain très sablonneux : elle est couverte de bois, petits, mais très épais qui, cependant, n'ont pas plu aux botanistes ; la conchiologie est la seule de la partie de l'histoire naturelle qui y ait fait quelque rencontre précieuse, mais, cependant, la beauté des coquilles qu'on y trouve, n'est pas aussi grande, que l'on pourrait s'y attendre lorsqu'on a lu le voyage de Dampierre ; les lapins qui, selon ce navigateur, s'y voient en grande abondance, ne sont autre chose que des kangoroos de la petite espèce ; nous y en avons, même, vu fort peu.

Deux de nos jeunes matelots, qui séjournèrent dans l'isle pendant 15 ou 20 jours, y prirent la seule tortue qu'ils y virent : il est probable qu'il y en va beaucoup, dans la saison des pontes.

On trouva, enfoncée dans le sable, à coté d'un poteau pourri, une plaque, ou pour mieux dire, une grande assiette d'étain, aplatie, sur laquelle était mentionné, en Hollandais, le passage du v^{au} *L'Endreaght* : nous remimes cette plaque sur un poteau neuf ; et nous en laissâmes une seconde, à coté, sur laquelle furent inscrits, les noms des deux batiments et des deux capitaines, de notre expédition, avec la date de notre passage dans cette rade.

Je suis le seul des officiers du bord, qui ai visité l'Isle de Dorre, et, encore, n'ai je été qu'à la pointe du SO ; ce que j'ai vu m'a fait présumer que cette îsle n'est qu'un rocher que les siècles ont agrandi, peu à peu ; en effet, comment ne pas avoir cette opinion d'une masse énorme de rocs entassés les uns sur les autres par couches très régulières ? Couches, dont la hauteur et le nombre diminuent graduellement jusqu'aux bords de la mer, où, à vingt

[34]

[En marge] **Thermidor an 9.^e [20 juillet-18 août 1801]**

pas du rivage, on trouve 18 brasses d'eau. Une chaîne de récifs qui s'étend vers le SO, peut avoir 4 milles de longueur.

Un canot du Géographe, qui, quelques jours avant nous, avait atterré sur la même partie, y avait trouvé beaucoup de kangoroos ; probablement, ils les détruisirent tous, car je n'en aperçus pas un seul dans cet endroit effroyable, par son aridité.

Nous mouillâmes le 16 Thermidor [4 août 1801], sous la terre où nous avons le projet de mettre la chaloupe en radoub, et nous faisons les préparatifs nécessaires à cet effet, lorsque, le 17 [thermidor, 5 août 1801], on aperçut, à terre, une fumée épaisse que plusieurs personnes crurent être produite par un volcan, quoique, cependant, les apparences ne fussent pas favorables à cette opinion ; il était, néanmoins, nécessaire de s'assurer d'où elle provenait, et, en conséquence, je reçus ordre d'aller à terre, accompagné du minéralogiste Bailly.

Nous étions encore, alors, persuadés que cette terre était une îsle, et, pour cette raison, nous fûmes loin de penser qu'elle fût habitée ; nous aimâmes mieux supposer que notre grand canot avait relâché dans cette partie, et que nos gens y avaient allumé un grand feu pour nous le faire connaître.

Je me mis, cependant, en route, et me dirigeai sur la fumée en question ; je trouvai, à mon arrivée à terre, un banc de sable qui m'empêcha d'accoster le canot à la plage, mais, plutôt que de perdre du temps à chercher un débarquement facile, j'aimai mieux me jeter à l'eau, pour gagner le rivage ; nous n'en étions plus qu'à 25 pas, lorsque neuf naturels du pays sortirent de derrière un petit monticule, et s'offrirent à nos regards ; ils étaient sans armes, dans ce moment, mais, comme je continuais mon chemin, en leur faisant des signes d'amitié, ils se servirent de leurs sagaïes et de sabres de bois, et, en jettant des cris perçants, ils s'élançèrent, en ordre, jusques au bord de l'eau, où ils s'arrêtèrent : j'en fis autant, et je recommandai la plus grande prudence aux hommes que j'avais sous mes ordres. Je m'attendais si peu, en partant du bord, à la rencontre que j'allais faire, que je ne m'étais nullement pourvû de quelques bagatelles propres à briller aux yeux des *Nouveaux Hollandais*, si j'avais eu cette précaution, je n'aurais pas hésité, un seul moment, à m'avancer vers eux, seul et sans armes, pour leur distribuer mes

(35)

[En marge] **Thermidor an 9.^e [20 juillet-18 août 1801]**

présents ; mais, enfin, je n'avais rien, et, cependant, il fallait prendre un parti.

Je ne voulais pas retourner sur mes pas, mais, pour éviter une action qui aurait coûté la vie à plusieurs de ces infortunés, je tentai le seul moyen qui me restait ; je donnai les ordres les plus précis pour qu'on ne tirât point sur eux, que je ne l'eusse jugé nécessaire, et je continuai ma route, en redoublant mes signes d'amitié ; ce moment fût, sans doute, le plus critique, car, les naturels me voyant si près d'eux, recommencèrent leurs cris, et, me faisant des gestes menaçans, ils vinrent à ma rencontre sur une ligne de front, de manière que, bientôt, nous nous trouvâmes à six ou huit pas, seulement, de distance ; alors, voyant que tous mes efforts étaient inutiles, je tirai un coup de fusil par dessus leurs têtes : le feu du bassinet et l'explosion de l'arme produisirent l'effet que je m'en étais promis, ces hommes, étonnés, balancèrent un moment, et prirent la fuite.

Après avoir, aussi heureusement, évité cette action, je parvins sur le rivage, en toute liberté : je renouvelai mes ordres, et je me dirigeai sur les feux (c'étaient ceux qu'on avait aperçus du bâtiment) qu'ils avaient allumés à une portée de fusil des bords de la mer ; mais, les voyant, tous, rassemblés dans leur voisinage, je ne voulus pas pénétrer plus avant.

Ces naturels me parurent de la même couleur que ceux de la Baïe du Géographe, ils étaient tous nus et ils me parurent fortement constitués. Le rivage était rempli des traces de leurs pieds ; j'en vis de tellement petites, que je les jugerai d'un enfant de trois ou quatre ans : je remarquai aussi les traces des pattes d'un chien : probablement, ils en ont de domestiques.

Ce fût sur la même côte, et à un mille, environ, de l'endroit où j'avais rencontré ces naturels, que l'on mit la chaloupe en radoub, et que l'on établit une observatoire où je fus chargé de régler les montres marines : il me prit envie d'aller visiter l'emplacement où j'avais vu des feux, et je m'*assurai* qu'on n'y avait séjourné que quelques heures ; la pêche, néanmoins, que ces hommes avaient faite, devait avoir été abondante, car j'y trouvai un grand nombre de raïes qu'ils avaient abandonné.

Il paraît que cette partie a été habitée de tout temps, du moins, sommes nous fondés à le croire, car, nous avons vu des cabanes tellement anciennes,

[36]

[En marge] **Thermidor an 9.^e [20 juillet-18 août 1801]**

que les troncs dont elles étaient formées, se réduisaient en poussière, par le plus léger attouchement : quelques sagayès, entourées de coquillages pétrifiés, que je trouvai dans les rochers qui bordent la plage, ont encore servi à nous confirmer dans cette opinion.

Nous ne rencontrâmes plus de naturels, qu'une seule fois, depuis ma première entrevue avec eux ; il est cependant probable, qu'ils ne quittèrent notre voisinage, que pour quelque temps : la frayeur que je leur avais causée, fût, certainement, la cause de l'abandon momentané qu'ils en firent.

Dans nos courses dans l'intérieur, nous vîmes de leurs cabanes ; elles sont faites comme celles de la Baïe du Géographe, c'est-à-dire, avec des feuilles et des branches d'arbres, mais elles sont réunies, et forment des petits villages. La majeure partie étaient, nouvellement, construites, et, cependant, des colliers, des miroirs que nous y avions laissés, dès les premiers jours, et que nous y retrouvâmes lors de notre départ, nous prouvèrent qu'ils n'y étaient pas revenus ; au reste, ici comme au Golfe, les habitans ne restent pas, toujours, dans leurs maisons ; nous trouvions, à chaque pas, des lits faits sur le même modèle que ceux dont j'ai déjà parlé, et dont ils s'accommodent facilement, c'est à dire sous des arbres épais où, préalablement, ils ont soin de faire grand feu.

Ils se nourrissent, autant que j'ai pu le juger, par les débris que j'ai trouvés auprès de leurs foyers, d'animaux quadrupèdes, de coquillages et de poissons, mais point de fruits.

La Baïe des Chiens Marins est une relâche précieuse, sous tous les rapports ; outre l'avantage d'y être en sûreté, par la qualité du fond, par l'abri que l'on y trouve et par le grand louvoyage qui se présente, en cas d'appareillage forcé, on peut encore, s'y procurer des rafraîchissements de différens genres : elle abonde en poissons de toute espèce, on peut y chasser avec beaucoup de fruit, les oiseaux et les quadrupèdes ; ceux ci, dont les variétés sont très multipliées, sont, tous un peu plus ou un peu moins grands que nos lapins, excepté, cependant, une seule espèce dont nous n'avons vu que les traces, et qui, selon les apparences, est de la grosseur d'un mulet ; cependant, il faut des chiens, car, faute d'en avoir nous n'avons pu en tuer aucun, quoique le nombre

(37)

[En marge] **Thermidor an 9.^e [20 juillet-18 août 1801]**

que nous en avons vu soit très considérable, mais ils se fourrent dans les herbiers où il est impossible de les suivre.

Les variétés d'oiseaux sont, en proportion, moins nombreuses, que celles des quadrupèdes, mais il est prudent de s'en tenir aux espèces aquatiques ; celles des oiseaux de terre sont fort petites et ne peuvent, guères, servir qu'à orner un cabinet d'ornithologie, car ils représenteraient fort mal sur une table, si on ne les y servait pas en grand nombre.

Dans une expédition dont fût chargé l'ingénieur Géographe Faure, il découvrit une isle sur la quelle il trouva beaucoup de tortues, et il en prit la charge du canot ; le capitaine Hamelin lui fit donner le nom de l'Isle *d'Auteuil*.

Cette nouvelle ressource ajoutée à celles dont j'ai déjà parlé, rend très utile aux navigateurs, la Baïe des Chiens Marins : nous n'y avons pas trouvé *d'eau douce*, il est vrai, mais le citoyen Freÿcinet suppose deux rivières dans son enfoncement, et il est à supposer qu'on en faisant la reconnaissance, on y trouverait cette nouvelle ressource, car, je ne saurais penser que les habitans de cette partie ne fassent usage que de l'eau de mer.

Le lieu de l'observatoire est situé par 25.°35.'5." de latitude et 111.°36.'6." de longitude, suivant le terme moyen de plus de 60 suites d'observations de distances ☉☾*☾, et elle me servit pour régler les montres, et pour assigner de nouvelles longitudes aux différens points dont j'avais dressé les cartes, depuis notre départ de l'Isle Rottneest. Je trouvai 52.°30.'0." d'inclinaison, à l'aiguille aimantée, et 5,°58.' de variation NO.

Le 15. Fructidor [2 septembre 1801], il ne nous restait plus que la quantité d'eau nécessaire pour nous rendre à Timor, et, comme d'après ce dont on était convenu le 9 de l'autre mois [thermidor, 28 juillet 1801], on faisait les préparatifs pour l'appareillage, on employa la chaloupe à faire du bois, pendant le temps que durèrent ces préparatifs.

Le 17 [fructidor, 4 septembre 1801]. Nous mimes sous voiles à 10.^h du matin, avec un joli frais du SSO, et nous sortimes par le même endroit par lequel nous étions entrés ; nous fimes route au nord, aussitôt que nous eûmes doublé les Isles de Dorre, et nous perdimes la terre de vûe à quatre heures.

[38]

[En marge] **Fructidor an 9.^e [19 août-17 septembre 1801]**

Le 18 [fructidor, 5 septembre 1801]. Beau temps, vents joli frais du SE, nous doublâmes le tropique à midi précis par 110.°46' de longitude.

Le 19 [fructidor, 6 septembre 1801]. Vents du SE à l'ESE, la route au N ¼ NE : j'observai à midi 20.°44' de latitude.

Le 20 [fructidor, 7 septembre 1801]. Beau temps, mêmes vents, le cap au NE ¼ E : j'observai à midi 18.°38' de latitude et 112.°12.' de longitude.

Le 21 [fructidor, 8 septembre 1801]. Petite brise du SSE, le cap à l'ENE, et nous continuâmes ainsi jusqu'au 25, qu'ayant observé, à midi 14.°30.' et 117.°34.', nous nous trouvions fort près du point où Dampierre a marqué des vigies, de manière que nous mimes en panne pendant la nuit, et que nous sondâmes toutes les heures, sans, pourtant, trouver fond avec une ligne de 120 brasses.

Le 26 [fructidor, 13 septembre 1801]. Nous fimes servir à la pointe du jour au NE, avec des vents d'ESE ; par le point de midi, 13.°7.' et 118.°26.' Nous avons dépassé les rochers dont je viens de parler.

Le 27 [fructidor, 14 septembre 1801]. Nous fimes même route, avec les mêmes vents.

Le 28 [fructidor, 15 septembre 1801]. On aperçut la terre à 9.^h du matin, et à midi, nous en étions fort près ; plusieurs personnes, notamment le capitaine Hamelin, en firent la petite Isle Savu : quoiqu'il en soit cette Isle est un petit Rocher inhabité, sur lequel on voit quelques arbustes; elle est située par 10.°44.' de latitude et 119.°27.' de longitude.

On aperçut, dans la nuit, une nouvelle terre, que nous reconnûmes, le lendemain, pour l'Isle de la Grande Savu ; nous donnâmes dans le canal qu'elle forme avec la petite Isle Benzoard, qui en est éloignée de 6 milles, et qui dépend entièrement de la première.

La Grande Savu, qui est située par 10.°34' de latitude et 119.°48' de longitude, est à 24 milles, environ, de distance de la petite Isle que l'on suppose être la petite Savu ; elle est fort peuplée, et les Hollandais y ont un petit établissement ; ses côtes sont d'un aspect très riant, et des hommes qui, comme nous, venions de faire un long séjour sous les affreuses terres de la Nouvelle Hollande, ne pouvaient

(39)

[En marge] **Fructidor an 9.^e [19 août-17 septembre 1801]**

se lasser d'en admirer la beauté du coup d'œil ; nous éprouvions les regrets les plus vifs de ne pouvoir nous reposer sous les cocotiers, bananiers, palmiers etc qui se présentaient à nos regards.

La partie occidentale de cette isle, que nous rangeâmes de fort près, puis jusqu'à l'œil nud, nous distinguons des Malais, sur le rivage, cette partie, dis-je est fort saine, ou, du moins, nous ne vîmes l'apparence d'aucun danger, pas même, dans l'espace étroit compris dans le canal : plusieurs fois, nous y jettâmes la sonde, sans trouver fond à 30 brasses.

Le 30 [fructidor, 17 septembre 1801]. Beau temps, vents de SE, nous fîmes route à l'ENE. Nous eûmes le même temps jusqu'au 3.^e jour complémentaire que l'on aperçut la terre à la pointe du jour ; nous reconnûmes bientôt les Isles Simao et Rotti, et le lendemain au matin, nous donnâmes dans la Baïe de Coupang où nous allâmes mouiller à un mille de terre, et à côté de la corvette Le Géographe qui y était arrivée depuis un mois, et qui y faisait construire une chaloupe.

Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes, en corps, faire une visite au Commandant et au Gouverneur Hollandais : nous trouvâmes le premier, malade, et retenu au lit, la majeure partie du temps: il ne se rétablit, même, que quelques jours après avoir remis à la mer.

Le Gouverneur, Monsieur Loffted, avait procuré au Cap.^{ne} Baudin, trois maisons, dont une pour lui, une pour l'état major et les naturalistes, et une pour servir d'hôpital ; on nous en procura une, aussi, pour notre Capitaine et pour nous, mais, bientôt, le nombre de nos malades ayant augmenté, on nous donna, dans le fort, un emplacement qui nous servit d'hôpital.

Je portai les montres à l'observatoire qu'avait établi, dans le fort aussi, l'astronôme Bernier ; j'y réglai la marche de ces machines sur la pendule astronomique, et j'y observai 10.^o9.'50" de latitude sud, 121.^o49.'46." de longitude Orientale, d'après le terme moyen de 80 et quelques suites de distances ☉☾, et 121.^o48.'31." d'après une observation de l'immersion du second satellite de Jupiter. Je trouvai ^{9°} d'inclinaison à l'aiguille aimantée.

34.^o 28'

55.^o 32'

[40]

[En marge] **Vendémiaire an 10.^e [23 septembre-22 octobre 1801]**

Nous perdîmes, pendant cette relâche, qui dura 53 jours, plusieurs de nos gens, qui furent enlevés par la dysenterie, et même, cette maladie nous en fit perdre quelques autres, par la suite, à la mer, notamment le citoyen Le Villain, naturaliste, qui mourût le 1.^{er} Nivose prochain [22 décembre 1801]. Le Géographe, qui perdit, aussi, quelques hommes, eût, de plus, à regretter le naturaliste Riedley ; cet homme estimable fût vivement regretté de nous tous : on l'enterra à côté du botaniste Anglais, Monsieur Nelson, qui était mort à Coupang, lors du passage dans ce pays, du Capitaine Bligh, et le Commandant leur fit élever une tombe, avec une inscription. La désertion nous enleva quelques hommes des deux bords.

Le capitaine de frégate, Sainte Croix Le Bas, second sur la corvette Le Géographe, resta à Coupang, pour cause de maladie, et le citoyen Picquet, enseigne de vaisseau, sur le même bord, qui avait eu quelques difficultés avec le Commandant Baudin, partit pour Batavia, sur un brick qui était expédié pour le compte de la Compagnie Hollandaise.

Le 4. Brumaire [26 octobre 1801], On passa la revue à bord des deux bâtiments, et le

Capitaine Baudin fit remettre des ordres d'avancement à plusieurs officiers et aspirants ; ces ordres dataient du 28 Vendémiaire de l'an 10.^{me} [20 octobre 1801].

Le citoyen Milius, lieutenant de vaisseau, fût promu au grade de capitaine de frégate.

Les citoyens Henry Freycinet, Louis Freycinet et moi, enseignes, reçûmes nos lettres de lieutenans ; et le citoyen Ronsard, ingénieur constructeur, ayant rang d'enseigne, fût élevé à celui de lieutenant de vaisseau.

Les citoyens Bonnefoy, Moreau et Ransonnet, aspirans, fûrent faits enseignes de vaisseau ; enfin, les citoyens Brüe, Duvaldailly et Bougainville, aspirans de 2.^e classe, passèrent à la 1.^{re} et fûrent remplacés par les citoyens Mourouard, Debrévedan et Degouhier, timoniers.

Les notes que j'ai recueillies sur l'Isle de *Timor* sont bien peu nombreuses, mais je transcris, mélangées avec les miennes, quelques unes de celles qu'a bien voulu me communiquer le citoyen Leschenault, botaniste, qui parlant le

(41)

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Ce qui suit sont des notes copiées, souvent avec inexactitude, du journal de M.^r Leschenault

[signé] Louis de Freycinet

Malais, avait pris d'amples informations sur ce paÿs.

[En marge au crayon, d'une autre main que celles de St Cricq et de Freycinet] rade de Coupang

La rade de Coupang est spacieuse, elle a trois entrées dont deux sont très fréquentées : la première, fort étroite, qui court du nord au sud, est le *Détroit de Simao*, l'autre, plus large, est à l'ouest de la ville, entre Simao et une petite îsle de sable que les Malais nomment Kera, elle est couverte d'arbres et inhabitée ; la 3.^e enfin, est entre cette petite îsle et celle de Timor, mais elle est dangereuse.

[En marge] ville

Coupang est dans la partie du **NΘ** SO. de Timor ; le fort de la Concorde, que les Hollandais y ont construit, est située sur un rocher qui domine la ville, et une petite rivière coule à ses pieds ; lorsque la mer est haute, les embarcations les plus grandes peuvent y entrer, ce qui rend le débarquement très facile ; pour peu que l'on voulût y faire de dépenses, on en ferait, aisément, un port commode et sur.

La rivière sépare la ville en deux parties, mais un pont les réunit ; d'un coté, sont le fort, la maison du Gouverneur, celle du médecin Hollandais etc. ; de l'autre, sur le bord de la mer, est le quartier des Chinois ; le reste est occupé par les Malais.

[En marge] Jeko

La ville a un aspect assez agréable ; les principales rües sont ombragées par des *manguiers* et par des *figuiers Banians* ou Multipliant, nom qui leur est donné, parce que, de toutes leurs branches, partent des racines qui descendraient jusqu'à terre, si on n'avait pas la précaution de les couper ; cet arbre singulier est de la grosseur d'un noyer, il se couvrent d'une quantité de figues qui servent de pâture à une grande espèce de chauvesouris ; son tronc

crévéssé sert d'azile à un gros lézard, gris-clair, tacheté de rouge ; ce lézard est nommé *Jacko* par les habitans du paÿs, à cause de son cri désagréable qui pourrait se rendre par ce mot, fortement prononcé de la gorge.

Les maisons qui bordent les principales rües, sont assez belles, elles sont habitées par les particuliers les plus riches.

Lorsque les Anglais s'emparèrent, il y a quatre mois, du fort Hollandais, ils forcèrent, par leurs vexations et leurs débordemens plusieurs familles de fuir, les unes, à Batavia, et les autres, dans l'intérieur de l'île ; celles ci appellèrent à leur secours, les Malais du dedans, qui massacrèrent une partie des Anglais, et forcèrent les

[42]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées dans le Journal de M.^r Leschenault

autres de *s'embarquer précipitamment* ; mais, ainsi que la populace de tous les paÿs qui, après avoir vengé ses compatriotes, en vient aux plus grandes infamies, ceux ci en vinrent à des excès que, suivant eux, leur victoire leur permettait : ils pillèrent et sacagèrent les maisons des particuliers ; plusieurs de ces maisons n'ont pas été relevées.

Depuis cette époque, les habitans de *Coupang* sont fort inquiétés ; dès qu'ils aperçoivent quelque *batiment Européen*, ils s'arment aussitôt, jusqu'à ce qu'ils aient appris quelles sont ses intentions ; notre conduite leur a appris que tous les Européens ne sont point leurs ennemis, comme les *Anglais*, ils détestent ceux ci autant qu'ils paraissent disposés à aimer les Français.

Nous avons été temoins de la haine que les Malais ont pour la *nation Anglaise* ; pendant notre séjour dans cette rade, une de leurs fré-gates, (*La Virginie* Française, qu'ils nous ont pris pendant la guerre, et sur la quelle le Capitaine *Bergeret* s'est immortalisé), qui croizait dans ces parrages, eût avis que deux batiments Français étaient mouillés devant *Coupang*, elle y vint pour s'en assurer et nous enlever, s'il était possible ; aussitôt que les Malais apprirent cette nouvelle, il s'en rassembla, dans un instant, une grande quantité qui, armés, montraient les signes de la plus grosse fureur: plusieurs disaient que s'ils avaient le bonheur d'en tuer quelques uns, ils mangeraient leurs têtes ; cependant, une de nos embarcations étant allée à bord de la fré-gate, on montra les passeports que nous avions *Gouvernement Anglais*, après quoi elle partit, et tout rentra dans l'ordre, au grand mécontentement des Malais, qui eussent bien désiré de s'abreuver du sang de leurs ennemis.

Le lendemain de ce jour, nous eûmes une nouvelle occasion de juger de leur aversion pour la *Grande Bretagne* ; un matelot de la *Virginie* avait profité de l'obscurité de la nuit pour se jeter à la nage, et gagner la petite *Isle Kera*, éloignée de plus de six milles de *Coupang*, et cet homme intrépide, après s'y être reposé quelque temps, s'était remis à la mer et avait gagné notre batiment ; malgré les précautions que nous primes pour le laisser ignorer aux Malais, ils l'apprirent, cependant, et, pendant plusieurs jours, ils cherchèrent ce malheureux, pour le massacrer ; il n'y eût d'autre moyen d'éviter cet événement, que de le retenir à bord.

(43)

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées dans le Journal de M.^r Leschenault

Le Malais est méfiant, mais courageux, et fort attaché à ses usages ; il supporterait

difficilement, un maître qui contrarierait ses habitudes, et l'opprimerait d'une manière trop forte ; il est paresseux et sans ambition, et, pour cette raison, il s'est facilement habitué au joug du Hollandais, qui n'exige de lui, ni impôts directs, ni corvées, si ce n'est lorsqu'il y a quelques travaux extraordinaires, auxquels ne pourraient suffire, les esclaves attachés au service du fort ; alors, les rois, tributaires de la Compagnie, fournissent un nombre d'hommes qui ne sont ni payés, ni nourris, même, pendant le temps que durent ces travaux : on use, cependant, de ce droit, avec beaucoup de réserve.

Le *Raïa* ou Roi, reçoit bien, pour chaque homme, une portion de riz et une d'arach, mais, les donne-t'il aux hommes qu'il employe? Voilà ce qui est très douteux.

Tant à *Timor*, que dans les îles qui en dépendent, cinq grands rois et, environ, quinze petits rois, sont tributaires de la Compagnie ; les premiers sont: le *Raïa Amari*, à une lieue, environ, de Coupang; l'Empereur ou *Quesser] Amarasi*, à une journée de distance de la ville; le *Raïa* de Coupang, qui n'y demeure point : il reste, une partie de l'année, à *Poula Simao*, petite Isle dont il est, également, *souverain*, et une partie, dans une habitation, à une demi lieue de la ville; et un *Raïa* de *Solor*, qui est *Mahométan*, et, enfin un *Raïa* de *Sabul*.

Ces cinq *Raïas* ont, pour marque distinctive, un jonc à pomme d'or, sur la quelle sont gravées les armes de la Compagnie ; les Malais les nomment *Raïa Rotang Mas*, Roi à jonc d'or ; les petits rois sont distingués par un jonc à pomme d'argent, sur la quelle sont, également, gravées les armes de la Compagnie.

Au reste, tous ces *Raïas* n'ont qu'une autorité très limitée, que restreint, à son gré, le Gouverneur Hollandais ; celui ci prend, toujours, vis à vis de ces *Potentats*, le ton de la supériorité ; il cherche à leur en imposer par l'air de majesté qu'il affecte, lorsqu'ils approchent de lui.

Les Malais m'ont paru fort attachés à leurs rois, mais ils ne leur donnent pas ces marques de respect, dont les autres peuples de l'Inde, sont

[44]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées dans le Journal de M.^r Leschenault

si préoccupés ; je suis allé chez plusieurs d'eux, et je les ai, toujours, vus entourés de leurs sujets, assis à côté d'eux, ils en paraissent, plutôt, les compagnons que les maîtres ; une robe de chambre, d'Indienne, les distingue, seulement, lorsqu'ils sortent de chez eux ; alors, ils sont suivis d'un certain de leurs sujets et de quelques esclaves, dont les uns portent un parra-sol sur leur tête, et les autres sont chargés des sacs de bétel et des armes ; j'ai rencontré plusieurs de ces rois, faisant route, et allant à pied, comme leurs sujets: la plupart, cependant, se font porter dans des fauteuils.

Chaque année, tous les *Raïas* tributaires de la Compagnie, sont obligés de lui donner, et à titre de présent, une certaine quantité de bois de santal, (il est très abondant à *Timor* et à *Solor*), de la cire, des esclaves et des chevaux ; on leur donne, en retour, quelques fusils, très peu de poudre, des couteaux, des sabres et différentes bagatelles d'Europe ; on doit penser que cet échange ne se fait, qu'au grand bénéfice des Hollandais.

Un brick, qui part tous les ans pour Batavia, y transporte tous ces présents ; le *bois de santal* se vend aux Chinois qui en retirent une huile essentielle qu'ils estiment beaucoup ; ils fabriquent aussi, avec ce bois, des idoles et des meubles, et ils en brûlent dans leurs temples, pour servir de parfum. Il varie de prix, suivant sa grosseur, mais, en général, il vaut, à *Timor*, depuis 7 jusqu'à 20, et même, 30 piastres le picot, ou 125 livres, poids de marc ; on assure qu'il se vend, au moins, deux fois autant, à Canton.

La Compagnie ne fait pas, exclusivement, le commerce de l'Isle de Timor ; plusieurs jonces *Chinoises* qui y viennent, sur la fin de la mousson du NO, y achètent de la cire (elle est de bonne qualité et se récolte dans les bois de l'Intérieur); des esclaves (ils valent depuis 20 jusqu'à 50 piastres); du bois de santal et des *nids d'oiseaux* (nids de la *salangane*, *hirundo esculenta*) ; ils sont de deux espèces; l'une, dont les Chinois sont très amateurs, est, entièrement, composée de matières mucilagineuses, et l'autre, qui est mélangée d'herbes, n'a aucune utilité ; ils achètent aussi des *tripans* que l'on pêche sur le banc de Sabul, des ailerons de requins et des chevaux.

Les nids d'oiseaux, les tripans et les ailerons de requin passent pour être de puissants *aphrodisiaques* : les Chinois en font une espèce de panacée, et des

(45)

[En marge] **Brumaire an 10. e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées dans le Journal de M.^r Leschenault

gelées, qu'ils estiment être un mets délicieux.

La Compagnie prélève un droit de 4 p^r 100 sur les marchandises exportées, et de 6 p^r 100 sur celles importées ; elle s'est, aussi, réservé le droit d'accorder aux particuliers, la permission de vendre en détail de l'arrak, de la viande, de la bougie, et de tenir maison de jeu ; elle vend ses privilèges, et les Chinois en sont, presque toujours, les adjudicataires.

Les Malais sont exempts de toute imposition personnelle, les Chinois, seuls, payent une légère rétribution ; tous ces différens droits réunis, forment, pour la Compagnie, un revenu annuel de 7 à 8000 piastres qui servent à soudoyer les employés et la garnison. Lorsque les Hollandais veulent faire quelqu'établissement utile, ils invitent les particuliers riches à y coopérer de leurs bourses ; c'est une dépense volontaire qui dépend de la générosité de chacun.

Il n'y a, à Timor, qu'un très petit nombre de blancs, au service de la Compagnie ; la garnison est composée de Malais de l'île de *Java*, et pas un seul, ne vaut le plus faible de ceux de l'île de Timor.

La Compagnie a deux ports, l'un à Coupang, et l'autre, dans l'île de la *Grande Savu* ; à la tête de celui ci, est un *Français*, qui, depuis 32 ans, est au service des Hollandais ; ces postes sont peu fatigans, et sont des retraites honorables pour les vieux serviteurs ; là, ils réglent les différens qui s'élèvent entre les rois, administrent la justice, et veillent aux intérêts de la Compagnie : mais, les arrêts qu'ils rendent ne sont pas irrévocables, le Gouverneur de Coupang les annule ou les ratifie à son grè.

Le vol, est puni par des coups de rotin, appliqués sur les fesses ; celui qui en est convaincu entre dans l'esclavage de la Compagnie.

Plusieurs Malais sont chrétiens, il y a dans le fort, un temple desservi par un ministre de cette nation.

L'île de Timor n'a été que peu intéressante, jusqu'à ce jour, si ce n'est pour les Hollandais, qui en sont les possesseurs, mais, si les Européens forment de grands établissemens sur la côte Orientale de la Nouvelle Hollande, cette isle deviendra une relâche précieuse, à cause des rafraichissemens que l'on peut s'y

[46]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées dans le Journal de M.^r Leschenault

procurer : ils sont en assez grand nombre, comme on le verra bientôt.

Les maisons des Malais de Timor ne sont composées que d'un rez de chaussée, elles ont, toutes, à peu près la même distribution ; celles des gens riches sont, ordinairement, précédées d'une cour entourée d'arbres ; deux galeries ouvertes, dont le toit est soutenu par des poteaux, occupent les deux façades de la maison ; ces galeries, quelque fois de plusieurs marches au dessus du terrain, sont terminées, à chaque extrémité, par un cabinet servant de magasin ; trois chambres, dont celle du milieu est la plus grande, composent l'intérieur.

La galerie de la façade extérieure est la pièce principale ; c'est là où l'on reçoit les visites, où l'on mange, où la famille se réunit : aussi, est-ce l'endroit le plus orné, si l'on doit regarder comme ornemens, quelques fauteuils de cannes, vernis ou dorés, deux guéridons placés à côté de la porte d'entrée, une, ou plusieurs lanternes suspendues au toit, etc. Les murs, au reste, sont blanchis avec soin, et la plus grande propreté remplace l'élégance de l'ameublement.

La chambre du milieu est entourée de canapés en cannes, et recouverts de nattes : c'est là où l'on fait la sieste ; dans les chambres latérales, couchent les maîtres de la maison, et leurs lits sont composés d'un matelas de trois pouces d'épaisseur, rembourré avec le duvet de *l'onatier*, d'une natte et de plusieurs petits coussins, longs de 18 pouces, et 4 pouces de diamètre, que le dormeur dispose de la manière qui lui est la plus commode ; ils ont, aussi, des moustiquaires de mousseline.

La galerie de derrière sert aux ouvrages du ménage, elle donne sur une cour où sont les cuisinies, et les cases des esclaves ; ces cases sont en bambou, et recouvertes de feuilles de latanier ; la maison principale est construite en pierres, jusqu'à la hauteur de 4 ou 5 pieds, seulement, le reste est en planches. En général, les maisons sont couvertes de tuiles creuses que l'on tire de Batavia, ainsi que les grands carreaux en terre cuite, dont on se sert pour parer. On pourrait établir des tuileries et potteries à Timor, le citoyen Depuch dit avoir trouvé, dans les environs de Coupang, une très grande quantité de terre glaise, propre à être fabriquée. Telles sont les demeures de presque tous les bourgeois ; leur

(47)

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées dans le Journal de M.^r Leschenault

vie est aussi simple que le toit sous lequel ils habitent ; pendant que le chef de la maison vaque aux affaires de son commerce, sa femme et ses enfants, accroupis sur des nattes, au milieu de leurs esclaves, s'occupent de différens amusemens, ou, préparent les feuilles de tabac, que l'on mâche avec le bétel ; on coupe ces feuilles en filamens très fins, et on les frise ; du reste, les Malais évitent, en général, tout ce qui peut leur causer quelque fatigue ; la chaleur du pays, et leur paresse naturelle ne leur permettent d'en supporter aucune. Ils exécutent, avec beaucoup d'adresse, différens petits ouvrages en paille de riz ou en feuilles de latanier ; ces bagatelles n'exigent de la patience, mais peu d'occupation d'esprit.

Ils se baignent deux ou trois fois par jour, font trois repas, et dorment pendant la chaleur de l'après midi ; tout le reste du temps, ils machent de la noix d'arrect, du bétel, du tabac et du *Gambert*, réunis, et ils y mêlent de la chaux apprêtée.

Le soir est le moment des visites, on boit le thé, le café, et on ne se sépare que fort avant dans la nuit ; lors de ces réunions, les esclaves chantent en chœur, et s'accompagnent du *tambour Malais* et du *tam-tam Chinois*.

Tous les particuliers un peu riches font le commerce ; en cherchant à deviner ce que vous désirez, pour y mettre un fort prix, ils ne paraissent jamais, beaucoup se soucier de ce que vous leur offrez, en eussent-ils, d'ailleurs, besoin : les Hollandais leur auront, sans doute, donné quelques leçons dont ils auront profité.

Les meilleurs articles à porter à Coupang, sont le fer, le filain, quelques grappins pour leurs embarcations, des grands couteaux à lame fixe, des lames de sabres, fusils, ciseaux à menuisier, scies et des grains de verre, mais, le tout en petite quantité.

L'habillement des hommes, lorsqu'ils restent dans l'intérieur de leurs maisons, consiste en un caleçon et un pagne qui les couvre depuis les reins jusqu'à la moitié des jambes ; par dessus cela, ils portent une petite robe de chambre d'indienne ; leurs cheveux, toujours graissés avec l'amande du *coco*, et réunis par derrière, sont attachés en queue ; lorsqu'ils sortent (je parle des gens riches), ils sont habillés à l'Européenne. et portent, ordinairement, des boutons d'or ou d'argent à leurs vêtements.

[48]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées des Journaux de M^r Leschenault

Le costume des femmes est très simple, et a de la conformité avec celui des *dames Chinoises* ; leurs cheveux, qu'elles graissent aussi, forment un chignon contourné en spirale, et retenu par des épingles d'or, quelque fois, à tête de diamants, ou par un peigne d'écaille, ordinairement orné d'or, ou d'argent. Une pagne leur pend au dessus des reins, et leur descend jusqu'aux pieds, et, par dessus, elles portent une espèce de peignoir de mousseline ou d'Indienne, qui prend depuis le col jusqu'à la moitié des jambes : ce peignoir, ouvert par devant, est fermé sur le sein, par des épingles d'or ; elles portent sur l'épaule gauche, un mouchoir rouge, à un des coins duquel, pendent, à une chaîne d'argent, les clefs de leur coffre, ce qui, chez elles est un luxe presque aussi grand que celui qu'elles portent, à enrichir leurs boîtes à bétel, qui, ordinairement, sont très belles ; elles ne marchent jamais sans ces boîtes, elles sont portées par une, des nombreuses esclaves dont elles sont toujours suivies ; le mouchoir ne leur sert qu'à s'essuyer les lèvres, quand elles sont rougies par leur salive imprégnée d'arreck.

Les Malais prétendent que, moyennant l'usage exorbitant qu'ils font de cette mastication, ils sont totalement à l'abri des maux de dents ; ils aiment, beaucoup aussi, l'odeur que cela donne à leur haleine ; aussi, hommes, femmes et enfants en usent-ils avec la plus grande prodigalité ; cette dépense est très faible, et les esclaves, même, peuvent se livrer à cette habitude ; leurs lèvres, leurs dents, sont toujours noires, et il est étonnant qu'elles se conservent bonnes, malgré la corrosité de la chaux qu'ils mélangent avec leur bétel ; il n'est pas moins étonnant, sans doute, que la salivation continuelle que cela occasionne, ne produise pas chez eux, des maux de poitrine, que cela est si bien fait, pour provoquer.

Les dames de Timor, vont pieds nus, dans l'intérieur de la maison, mais, lorsqu'elles sortent pour aller à quelque fête ou à des visites de cérémonie, elles portent des bas et des souliers à talons ; le peu d'habitude de porter des chaussures, rend, alors, leur démarche difficile et embarrassée, aussi, se délivrent-elles le plutôt possible, de cette parure inconmode.

Elles se parent la tête, avec les fleurs odoriférantes du

(49)

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées des Journaux de M.^r Leschenault

Mogori ; une grande marque d'amitié à donner à quelqu'un, est de détacher et lui offrir une guirlande de ces fleurs. Dans quelques circonstances, elles portent des habillemens de soye, brochée en or, ou bien, de mousseline brodée ; elles ajoutent à leur toilette, des colliers d'or, des bracelets, des boucles d'oreilles et des bagues.

Les particuliers aisés, sont, presque tous, *métiss* ; leur teint, moins foncé que celui des autres Malais, approche de celui des peuples méridionaux de l'Europe ; les femmes sont assez jolies, et presque toutes ont de beaux yeux, ce qui ne contribue pas peu à donner de la vivacité à leur figure, dont la teinte rembrunie n'est jamais animée par l'incarnat ; leurs pieds sont petits, malgré l'usage où elles sont, de marcher sans souliers.

[En marge] Nourriture

Ainsi que dans tous les paÿs de l'Inde, le riz cuit à l'eau, tient lieu de pain aux habitans de Timor, les mets des gens riches sont assez recherchés, mais ils sont trop épicés pour convenir à des Européens ; leur boisson habituelle est du thé froid et sans sucre, ou, simplement de l'eau pure, qui, cependant a été bouillie.

[En marge] Esclaves

La condition des esclaves n'est pas très dure, comme il est de luxe d'en avoir un grand nombre, ils ne sont point surchargés de travail ; le même homme en a jusqu'à cinquante, pour le service, seulement, de l'intérieur de sa maison, les autres sont employés à la culture du riz et du maïs, à la garde de troupeaux de buffles, et, enfin, il y en a pour tous les genres d'occupation, qu'exigent les biens de chaque propriétaire.

Madame *Van-Este*, veuve de l'avant dernier Gouverneur de Coupang, le même qui accueillit, avec tous les égards qu'il méritait, l'infortuné Capitaine *Bligh*, après l'enlèvement du navire Anglais *Le Bounty*, avait plus de 2000 esclaves ; Monsieur *Tilman*, Capitaine des Bourgeois Malais, frère de cette dame, et Monsieur *Joannès*, riche particulier, ancien secrétaire de la Compagnie, en avaient, aussi, un très grand nombre. Je saisis, ici, l'occasion de rendre mes actions de grâces à ces deux Messieurs ; ils ont reçu avec plaisir, et avec la plus grande considération, tous ceux d'entre nous, qui voulûmes les visiter ; j'ai, en mon particulier, beaucoup à me louer des civilités que me fit M.^r *Tilmann*, et je me rappellerai toujours, aussi, avec la plus grande

[50]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées des Journaux de M.^r Leschenault

reconnaissance, les bontés qu'eurent, pour moi, le Gouverneur et, surtout Monsieur Guesler, secrétaire de la Compagnie.

Les endroits propres à la culture du riz, appartiennent aux particuliers, il faut que le terrain soit arrosé par des ruisseaux, et toutes les positions ne sont pas convenables ; mais,

pour la culture du maïs, chacun est libre d'envoyer ses esclaves où bon lui semble, le premier occupant sème et recueille ; on ne fait point deux récoltes de suite dans le même lieu, chaque année, on fait de nouveaux défrichemens ; quoiqu'il en soit, les particuliers n'ont jamais de contestations pour les positions, il y a assez de terrain inculte, pour que chacun puisse choisir à son gré.

Il y a, à Coupang, un assez grand nombre de Chinois ; ils font, presque exclusivement ; le commerce de détail ; ils ont conservé le costume de leur nation, et ils sont très reconnaissables à leurs longs pantalons, leurs grandes *jaquettes* ou *cabayes*, leurs *babouches*, à la longue tresse de cheveux qu'ils laissent croître sur le sommet de leurs têtes rasées, et, enfin, à un air de figure qui est particulier aux gens de cette nation. Ils sont, ici, ce que sont les Juifs, en Europe, même avidité pour le gain, mêmes ruses dans le commerce, et même dureté pour les gens malheureux : ils sont souverainement méprisés des Malais, dont ils escroquent l'argent et les denrées, et des Hollandais qui, cependant, sont bien aises de les voir s'établir dans ce paÿs, où ils leur font payer tous les frais ; généralement, les Chinois ont ce caractère indéfinissable de physionomie, qui inspire la méfiance et le dégoût, dès le premier abord.

[En marge] parure

Les Malais du commun et les esclaves, ont les cheveux relevés, et retenus sur la tête, avec un mouchoir noué et retroussé de différentes manières ; une pagne leur descend depuis le bas des reins jusqu'aux genoux, et ils ont un autre morceau d'étoffe de coton, qu'ils portent sur les épaules, et dont ils se couvrent lorsqu'il pleut où qu'ils ont froid ; ils portent, en outre, sur l'épaule gauche, un sac fait avec un mouchoir dont les coins sont passés dans des morceaux d'écaille, ou faits avec la bace d'un coquillage du genre *Rouleau*, et ce sac

(51)

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées des Journaux de M.^r Leschenault

[En marge] parure chaussure

contient leur bétel, noix d'arreck etc. ils portent aux bras, des anneaux d'ivoire ou d'argent ; le nombre de ces anneaux est indéterminé, mais, quelque fois très considérable : ils en portent, aussi, aux jambes, mais c'est plus rare, probablement, à cause de l'incommodité dont ils leur seraient pour marcher ; ils vont pieds nus, mais, quelque fois, et, seulement, pour faire route, ils prennent des espèces de sandales, faites avec des feuilles de latanier, tressées et retenues, sur le coup du pied, par des cordons faits avec les filamens de la même feuille.

Les femmes ont les cheveux relevés par derrière, et attachés avec un peigne de corne, bois ou écaille ; une pagne qui prend au dessus des seins, (ce qui fait qu'ils tombent et deviennent mous, de bonne heure) descend jusqu'à mi-jambes ; quelque fois, et surtout, dans les maisons, elles ont les seins découverts ; quelques unes portent, comme ornemens, des bracelets et des colliers de verre, et, quelques autres, particulièrement les danseuses, ont des anneaux de cuivre, au dessus des chevilles des pieds.

[En marge] cheveux enduits avec l'huile de coco

Les uns et les autres enduisent leurs cheveux d'huile de coco, et les parfument avec la feuille puante d'un arbre, ce qui leur donne une odeur révoltante ; au reste, ils se baignent

souvent, et ils sont d'une propreté rare, tant sur eux que dans leurs cases, qui sont faites de bambous, et recouvertes de paille ou de feuilles de latanier ; ils couchent sur de simples nattes, étendues sur un chassis fait avec des morceaux de bambous joints ensemble ; leur nourriture consiste en riz, cochons, volailles et en morceaux de chair de buffle, coupés en lanières, boucanés et séchés au soleil : quelques nattes, quelques vases de terre ou de coco, sont leur ameublement, ils ont, de plus, [en marge : sceaux de latanier] des seaux, faits avec une seule feuille de latanier, qui contiennent dix à douze pintes d'eau ; avec ce peu de richesses, [en marge : indolence Malaise] un Malais est heureux ; sans ambition aucune, il n'a que ses besoins physiques à satisfaire, et ces besoins se réduisent à bien peu de chose, dans un climat où la nature est si libérale. A t-il une petite provision de riz ? Une aune d'étoffe ? Quelques feuilles de bétel et quelques noix d'arreck ? Le voilà content, il n'est plus inquiet sur l'avenir, et il peut se livrer à sa passion dominante, qui est le repos.

[52]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées des Journaux de M.^r Leschenault

[En marge] Timor puissance des Hollandais

Toute l'Isle de *Timor*, n'est pas sous la domination des Hollandais, ceux ci ne comptent que 20000 Malais qui reconnaissent leur souveraineté, et, parmi ces 20000 hommes, il y a, environ, 6000 guerriers qui, au premier avis qu'on leur en donne, se saisissent de leurs armes, et volent à l'endroit qu'on leur a désigné ; la compagnie compte beaucoup sur eux, pour la défense de son établissement.

Les armes des Malais consistent en un sabre à poignée et fourreau de bois, court mais bon, un arc et des flèches, et un fusil que distribue à chaque homme, en cas d'attaque seulement, le Raïa de son canton, qui en est le dépositaire.

Les Portugais ont un petit établissement dans la partie du **SE NO** de l'Isle, dans une petite ville qui se nomme *Délis* ; ce quartier passe pour être aussi mal sain que Batavia.

[En marge] superstitions

Coupanng est situé dans un climat assez sain, mais, cependant, la saison des pluies, qui dure depuis le mois d'octobre Jusqu'en avril, ne laisse pas d'y occasionner quelques maladies dangereuses, surtout, lorsque les chaleurs ont été considérables pendant le mois de septembre. Les Malais n'ont pas de médecins, de sages femmes, ni, même des chirurgiens, mais il y a parmi eux, des gens qu'ils appellent *souanguis*, et qui font profession de sorcilège, c'est à eux que l'on s'adresse pour les maladies de tous genres ; les Malais ont, pour les *souanguis*, une vénération mêlée de crainte, ils croient fermement que ces hommes connaissent une poudre dont la vertu est d'assoupir, de rendre aveugle pendant quelque temps, d'oter l'appétit etc. : ils nous disaient, avec le plus grand sang froid que, répandant un peu de cette poudre dans une maison, ils endormaient profondément tous les gens qui y habitaient, et qu'alors ils pouvaient y commettre des vols, des meurtres, viols, et, en un mot, toutes les horreurs imaginables, le tout, impunément, et avec sécurité, car, les étrangers qui auraient voulu approcher de cette maison, eussent, comme les autres, tombé dans un sommeil létargique. Un jour que je fûs volé par des Malais qui entrèrent par une fenêtre, on vint m'accabler de ces contes ridicules, et plusieurs pensèrent se facher de ce que je n'y ajoutais aucune foi, de manière que, pour calmer les plus furieux, je me vis obligé de feindre de croire ce qu'ils avançaient ; les gens bien élevés ont, comme les autres, cette misérable opinion ;

(53)

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes copiées des Journaux de M.^r Leschenault

aussi, sont-ils, continuellement, dans la crainte des *souanguis*, aux quels, pour un peu plus, ils rendraient un culte, pour les prier de ne leur point faire de mal.

Ce préjugé ridicule est le seul, de cette espèce, qu'ayent, en général, les habitans de Coupang. Je ne connais que la religion catholique que quelques uns professent, mais la majeure partie d'eux, n'en ont aucune.

[En marge] poudre d'or

J'avais oublié de dire, qu'à deux journées de Coupang, il y a une rivière qui roule de la poudre d'or ; les Hollandais ont fait des efforts inutiles pour rendre leur tributaire, l'Empereur du canton où elle est située, mais celui ci ne veut pas passer sous leur joug, il se contente d'échanger ses richesses avec la Compagnie.

[En marge] amour/chasteté

La polygamie n'est pas en usage chez les Malais de Timor ; je ne sache pas qu'il n'y ait aucune cérémonie particulière pour la célébration des mariages, seulement, il y a une fête chez le marié, lorsque ses moyens lui permettent d'en faire la dépense. Loin d'être jaloux de leurs femmes, les Malais du commun sont, au contraire, les premiers à les prostituer, s'ils entrevoient quelque gain ; souvent, ils nous les menaient, et nous permettaient d'en disposer, moyennant le don, qu'on leur ferait, de quelques bagatelles d'Europe, dont ils sont fort amoureux, ou, encore, moyennant une piastre qu'ils recevaient de ceux qui, n'ayant aucunes de ces vétilles, voulaient bien donner ce prix de quelques momens passés avec ces héroïnes, toujours prêtes à voler dans de nouveaux bras, lorsqu'on leur promettait de récompenser cette complaisance.

L'on doit bien penser que ce n'est pas dans les bras de ces malheureuses, qu'aucun de nous pouvait aller chercher le bonheur ; cependant, soit, à cause des longues privations qu'ils avaient éprouvées, soit, seulement, pour satisfaire à un désir provoqué par l'habitude, plusieurs ne refusèrent pas leurs caresses, mais il s'ensuivit un délabrement de santé chez quelques uns.

Il en est bien autrement des femmes ou filles des gens riches ; retenues par une faible lueur de pudeur, elles ne se livrent à aucuns de ces excès aussi blamables que révoltans ; elles savent, seulement, comme en France et partout ailleurs, compatir aux maux qu'elles ont causés ; ont elles blessé quelqu'un? et leur fait-on savoir? elles ne sont pas, toujours, très éloignées d'apporter le remède aux plaies

[54]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes tirées des Journaux de M.^r Leschenault

qu'elles ont faites, et, peut être, même, elles finissent par en sucer toute la malignité.

[En marge] amour

Elles sont lubriques, ainsi que l'annonce l'aimable vivacité de leurs deux grands yeux pleins d'expression, et, surtout, elles aiment violemment ; elles ne peuvent supporter d'être séparées, un seul moment, de l'objet aimé, et elles usent, pour le retenir, de tous ces jolis riens par lesquels ils savent plaire si bien; lorsqu'il y a quelque rendez vous de convenu entre deux amants, et que, pour quelque raison que se soit, les deux personnes n'ont pas pu s'y trouver, celle qui y a manqué, envoie à l'autre, en signe de douleur, une feuille de bétel toute machée : alors, celle qui la reçoit, ne peut douter de l'amour de l'autre, et elle lui en fait connaître sa joie, en lui renvoyant une pareille feuille, aussi, machée.

[En marge] éducation des enfans

On laisse courir les enfans, dès leur plus bas âge, sur de simples nattes, bien tendues, et, cependant, ils marchent de bonne heure, et, rarement, il leur arrive des accidents : les femmes, pour la plus part, nourrissent leurs enfans, et, ce n'est que dans des circonstances extraordinaires, qu'elles confient ce soin, à d'autres ; encore alors, prend-on, si faire se peut, une esclave de la maison, et, de cette manière, la mère ou les parents, peuvent continuellement, veiller sur l'enfant.

[En marge] Musique

Les Malais aiment beaucoup la musique ; les instruments les plus ordinaires sont la harpe, la guitare et la violine, mais les dames, ou les hommes riches, sont les seuls qui s'en servent, ceux des gens du commun ne consistent qu'en une flûte de bambou, qu'ils construisent eux mêmes, et dont ils jouent, en soufflant par le bout, et un autre instrument très désagréable.

[En marge] cérémonie de Mariage

Lorsqu'un particulier a fait bâtir une maison, chacun de ses amis fait porter chez lui, où on le plante dans la cour, un arbre dont on a coupé toutes les branches inférieures, et où on n'a laissé, dans les extrémités supérieures, que le nombre de celles qui sont nécessaires pour contenir les présens que fait l'envoyant, au nouveau propriétaire ; ils consistent en étoffes de coton, mouchoirs des Indes, plus ou moins beaux, selon les richesses du donnant, ces étoffes sont attachées aux branches de l'arbre, et y flottent au gré des vents, en guise de drapeaux ; on ne les ôte que le lendemain.

(55)

[En marge] **Brumaire an 10. e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Notes tirées des Journaux de M.^r Leschenault

[En marge] Mariages fêtes

Le soir, on se réunit dans la nouvelle maison, où on a préparé une fête (j'ai assisté à une) : on y fait de la musique avec des *tam-tams* Chinois (espèce de timbale sur la quelle on frappe avec un tampon), et avec des *tambours* ; les gens du pays qui se sont réunis dans les dehors, dansent, au son de ces instruments ; je ne sache pas de musique plus affreuse que celle là, elle

ressemble plutôt, à un charivari, qu'à toute autre chose, et cependant, les Malais en sont passionnés.

[En marge] fêtes Jeux

Les fêtes, quelles qu'elles soient, ont toujours lieu, de nuit, la grande chaleur les rendrait insupportables, le jour ; on y varie les divertissemens, les gens âgés jouent aux cartes, les uns fument, ou mâchent le bétel, tandis que d'autres courent vers chacun des différens endroits où l'on danse : enfin, à deux du matin, on sert un grand souper, après lequel chacun se retire.

[En marge] Buffles, chevaux [puis, plus bas] Malais de l'intérieur Oran-di-outang

Les buffles et les chevaux sont sauvages, les habitans n'ont pas encore pu parvenir à les familiariser : les premiers sont très méchans, et ont la plus grande vitesse à la course ; ceux que l'on mange, sont amenés à Coupang, bien garrottés, par des *orang houtans*, ou hommes sauvages (ils vivent, en effet, dans les bois ;), qui les prennent par le moyen de filets, ou autres pièges ; ces hommes n'ont aucune idée de civilisation, et leur vie est, à peu près, semblable à celle des animaux auxquels ils donnent la chasse ; ils seraient très à craindre, s'ils avaient des armes à feu, et il est expressément défendu de leur en donner, même en échange des buffles et cerfs qu'ils ont capturé, et, s'ils n'attaquent point les propriétés des particuliers de Coupang, c'est qu'ils connaissent l'infériorité de leurs sagaïes, sur les fusils de ceux ci.

[En marge] chevaux

Les chevaux (les Malais en ont dressé quelques uns, mais très peu) sont petits et très vites ; on ne les prend qu'avec des pièges, on les vend quatre piastres.

[En marge] Poules sauvages singes serpens

Il y a à Timor, des poules que l'on m'a assuré être sauvages, des singes qui, comme les buffles et les chevaux, sont toujours, par troupes considérables ; j'allai un jour, à la chasse aux singes, et il me fût impossible d'en tirer aucun, ce qui, peut être, fût un bonheur pour moi, car, quelques jours auparavant, le Citoyen Lesueur qui y était allé, manqua, après en avoir abattu un, d'être assommé lui même, par les pierres que lui lançaient les autres, il fût très heureux de trouver sa surété dans la fuite.

[56]

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

Tels sont les renseignemens que j'ai pu me procurer sur l'Isle de Timor, ils seraient très peu nombreux, sans le secours dont m'a été le citoyen Léchenault, jeune homme instruit, avec lequel je suis lié : attaché, en qualité de botaniste, à la corvette Le Géographe, les circonstances le firent passer à un autre bord, lors de notre séjour à Coupang. Monsieur Guesler, Hollandais, secrétaire de la Compagnie, dont j'ai déjà parlé, m'a été, aussi, d'une grande utilité, je dois à sa complaisance, de savoir une partie de ce que j'ai dit sur Timor.

Nous primes, dans cette île, quelques milliers de riz, des volailles, moutons, chèvres et des cochons, nous y visitâmes tout notre grément, et, tout étant prêt pour l'appareillage, nous levâmes l'ancre le 22 Brumaire [13 novembre 1801], et fimes voile pour la Terre de Van-Diémen, par la côte du sud de la Nouvelle Hollande.

Nous sortîmes par la grande passe du NO avec une petite brise du SSE, mais, bientôt après, les vents ayant passé au ONO, et variant jusqu'au SO, nous serrâmes le vent, basbord. On perdit la terre de vûe à la nuit.

Le 23 [brumaire, 14 novembre 1801]. Temps assez beau, les vents soufflant de l'ESE, nous virâmes de bord, et fîmes route au sud : on aperçut l'Isle Simao, et nous vîmes une terre fort éloignée, très haute, et sur la quelle était un pic très élevé : je ne saurais assurer s'il appartenait à Simao ou à Timor, mais il est probable que c'est sur cette dernière île, qu'il est situé. J'observai, à midi, 10.°44' de latitude.

Le nommé *Savary*, notre second maitre d'equipage, mourût à une heure de l'après midi, à la suite de la dysenterie.

Le 24 [brumaire, 15 novembre 1801]. Calme jusqu'au soir, que la brise s'étant élevée de l'ESE, nous fîmes route au SSO.

Le 25 [brumaire, 16 novembre 1801]. Vents d'ESE, très faibles. Le Commandant signala la mort d'un homme de son bord.

On aperçut à midi, l'Isle de la Grande Savu, et la petite Isle Benzoare ; un relèvement que je fis, à 4.^h, comparé à celui que j'avais fait, presque du même point, le 29 Fructidor précédent [16 septembre 1801], me donna une minute, seulement de

(57)

[En marge] **Brumaire an 10.^e [23 octobre-21 novembre 1801]**

différence, avec la longitude que j'avais assignée à cette Isle, lorsque je la vis pour la première fois : cette identité de résultats paraîtrait vouloir faire ajouter foi aux longitudes que j'ai trouvées pour le fort de Coupang, et pour le point de la Baye des Chiens Marins, où était établi notre observatoire.

Le 26 [brumaire, 17 novembre 1801]. Vents de SE, joli frais, le cap au SSO, nous aperçûmes, devant nous, la petite île supposée la nouvelle Savu, et nous la rangeâmes de fort près. J'observai, à midi 11.°6' de latitude : bientôt après, nous perdîmes la terre de vûe.

Le 27 [brumaire, 18 novembre 1801]. Il mourût un homme à bord du Géographe ; nous apprîmes qu'il y avait à ce bord, beaucoup plus de malades qu'au notre.

Nous fûmes continuellement contrariés par les vents, et obligés de louvoyer jusqu'au 4 Frimaire [25 novembre 1801] que, nous trouvant par 15.°43' de latitude et 117.°58' de longitude, nous n'étions plus, selon les cartes qu'à 30 milles des côtes NO de la Nouvelle Hollande.

Le nommé Marie Hubert, aide canonier, mourût à huit heures du matin, à la suite d'une fièvre aiguë ; le chirurgien major avait reconnu depuis longtemps, que cet homme avait un dépôt au foÿe, et il jugeait que ce dépôt provenait des suites d'une chute que ce malheureux avait faite dans la Baye des Chiens Marins : l'ouverture du cadavre fût faite le jour, même, et les conjectures du citoyen Bellefin, se trouvèrent réalisées.

On ne trouva pas de fond, à huit heures, avec une ligne de 70 brasses.

Le 5 [frimaire, 26 novembre 1801]. Nous eûmes le malheur de perdre encore un homme, le nommé Ives Le Bourru, décédé à la suite d'une dysenterie accompagnée de fièvres.

J'observai à midi 16.°14' de latitude, 118.°6' de longitude par les montres, et 118.°12' par les distances $\odot\mathbb{C}$, ce qui, d'après les cartes, nous mettait à plusieurs lieues dans les terres, mais, n'en ayant aucune connaissance à six heures du soir, nous mimés le cap au large.

Le 6 [frimaire, 27 novembre 1801]. Vents de SO, le cap au ONO ; j'observai à 8.^h du matin, 117.°53' de longitude, par les montres, et 118.°2' par les distances $\odot\mathbb{C}$; nous étions alors, par 16.°14' de latitude.

[58]

[En marge] **Frimaire an 10.^e [22 novembre-21 décembre 1801]**

Le 7 [frimaire, 28 novembre 1801]. Vents de SO, le cap au ONO : J'observai à midi 15.°29' de latitude, 116.°51' de longitude par les montres, et 117.°21' par les distances ☉☾.

Le 8 [frimaire, 29 novembre 1801]. Vents de SO, même route. J'observai, à 9.^h du matin, 116.°10' de longitude, par les montres, et 116.°25.' par les distances ☉☾; la latitude de ce moment, était 15.°3'.

Le 9 [frimaire, 30 novembre 1801]. Vents de SO, nous primes les amures à stribord jusqu'à une heure de l'après midi, que les vents ayant hallé le sud, nous fimes route au SSO. J'observai, à midi, 15.°9.' et 115.°26'.

Le 10 [frimaire, 1^{er} décembre 1801]. Vents du sud au SSO, les amures à basbord ; nous communiquâmes avec Le Géographe, et nous apprimes que les malades étaient moins mal : les notres, excepté un, n'étaient plus en danger.

Le 11 [frimaire, 2 décembre 1801]. Beautemps, vents du sud au SSE, joli frais ; j'observai à midi, 15.°9.' de latitude et 113.°31.' de longitude par la montre n.°38 elle s'était arrêtée, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident, quelques jours avant notre départ de Coupang, mais je l'avais remise en mouvement, et, depuis ce moment, elle s'était parfaitement accordée avec celle N.°31 ; j'oubliai de monter celle ci la veille, 10 Frimaire [1^{er} décembre 1801], et je fûs obligé de la régler sur l'autre le lendemain : elles continuèrent à s'accorder encore quelque temps, mais le Citoyen Faure ayant, de nouveau, oublié de monter le N.°38, cette montre changea de marche, et marqua de fausses longitudes. Quant au N.°31, il fût réglé, de manière que la même différence qui existait, auparavant, entre elle et celles du Géographe, subsista encore dans la suite.

Le 12 [frimaire, 3 décembre 1801]. Même temps et mêmes vents. J'observai, à midi, 15.°5' et 112.°40'. Le temps devint nuageux dans la soirée, et il venta bon frais dans la nuit.

Le 13 [frimaire, 4 décembre 1801]. Ciel nuageux, vents de SSE, mer grosse, le cap au SO.

Le 14 [frimaire, 5 décembre 1801]. Même temps, vents du sud, le cap au OSO. J'observai, à midi, 15.°46' de latitude 109.°15.' de longitude.

Nous eûmes le même temps jusqu'au 24 [frimaire, 15 décembre 1801]. Ce jour ci, d'après la demande qu'en fit notre chirurgien major, on fit venir les médecins L'Haridon et Perron, pour consulter sur l'état du citoyen Le Villain, dyssentérique. Ils nous

(59)

[En marge] **Frimaire an 10.^e [22 novembre-21 décembre 1801]**

Nivose. [22 décembre 1801-20 janvier 1802]

apprirent que, deux jours auparavant, le M^{tre} voilier du Géographe était mort ; ces deux médecins trouvèrent le citoyen Le Villain très mal, et ce jeune homme mourût, en effet, le 1.^{er} Nivose [22 décembre 1801] à 10.^h du soir.

Nous fûmes continuellement contrariés pendant les premiers jours de Nivose, et nous fûmes tout étonnés d'éprouver des froids violents, presque sous le soleil ; le 9. [30 décembre 1801] j'observai 32.°11' de latitude, 108.°57' de longitude par les montres et 109.°9' par les distances ☉☾. C'est, à peu près, dans ces parages, que nous trouvâmes des albatros et des pétrels : j'ai remarqué, ainsi que Vancouver, que le nombre et les variétés des oiseaux de cette dernière famille, augmentent, dans les voisinages des côtes de la Nouvelle Hollande, à proportion de la force du vent ; les Damiers, surtout, sont, je crois, un présage certain de

l'approche du mauvais temps, et le Petrel *satanic*, surnommé l'oiseau des tempêtes, perd ce surnom dans ces parages, où on le voit dans le temps le plus beau et sous le ciel le plus pur.

Le 12 [nivose, 2 janvier 1802]. Beau temps, vents de SSO, le Commandant signala la route au SE : j'observai à midi 34.°5.' et 107.°39'.

Le 13 [nivose, 3 janvier 1802]. Vents de SO, joli frais ; à midi, j'observai 34.°10.' et 108.°24.' de longitude. Il venta gros frais dans la nuit.

Le 14 [nivose, 4 janvier 1802]. Assez beau temps, vents bon frais du ouest au NO, nous laissâmes arriver à l'est, dès 4.^h du matin. J'observai à midi 35.°13.' de latitude et 111.°42.' de longitude, c'est à dire, 16' plus est et 1.°5.' plus sud que le cap Lewin.

La route fût signalée au SE, vers le soir.

Le 15 [nivose, 5 janvier 1802]. Temps par grains, gros frais du OSO, le cap en route ; j'observai à midi 36.°23.' et 114.°42'.

Le 16 [nivose, 6 janvier 1802]. Beautemps, bon frais du même aire de vent : j'observai, à midi, 37.°41.' et 117.°34'.

Le 17 [nivose, 7 janvier 1802]. Même temps, route au SE ; j'observai à midi 39.°19.' et 120.°28'. Il plût beaucoup.

Le 18 [nivose, 8 janvier 1802]. Temps par grains, il tomba de la grêle ; j'observai à midi 41.°9.' et 123.°32'.

[60]

[En marge] **Nivose an 10.^e [22 décembre 1801-20 janvier 1802]**

Le 19 [nivose, 9 janvier 1802]. Temps nébuleux, et par grains, grand frais de vents d'ouest; j'observai à midi 127.°55.' de longitude. On vit passer, le long du bord, d'énormes touffes de varech.

Le 20 [nivose, 10 janvier 1802]. Temps très froid, les vents au ONO, le cap en route ; j'observai à midi, 43.° de latitude et 132.°1.' de longitude par les montres, les distances ☉☾ donnerent 132.°8'. Le Commandant signala la route E ¼ SE.

Le 21 [nivose, 11 janvier 1802]. Temps couvert, et par grains, vents de NO, le Commandant donna la route E ¼ NE.

Le 22 [nivose, 12 janvier 1802]. Beau temps, les vents ouest ; j'observai à midi, 43.°36.' de latitude, 140.°46.' de longitude par les montres, et 140.°48.' par les distances ☉☾.

On mit en panne, à 10.^h du soir.

Le 23 [nivose, 13 janvier 1802]. Temps par grains, vents de SO, on aperçut la terre à 4.^h du matin, et on fit servir dessus : à 7.^h nous étions nord et sud du cap SO, et un angle horaire que je pris dans ce moment, me donna sa longitude, 142.°58.' au lieu de 143.°38.' qu'on lui a assigné ; il est difficile de concevoir comment, mes observations de distances ☉☾ s'étaient constamment accordées avec la montre N.°31, et avec celle N.°35 du Géographe, qui, comme la première, était, par conséquent, en erreur de 40' vers l'ouest.

Nous doublâmes successivement, le rocher Mewstone, que nous rangeâmes de fort près, et le cap sud, de la terre Méridionale de Van-Diemen, et nous donnâmes dans le Canal d'Entrecasteaux, où nous entrâmes, en contournant au large, les Isles Stériles, et rangeant de près, la Pointe de Labillardière, et, enfin, nous laissâmes tomber l'ancre, à 4.^h du soir, dans la grande anse, à un mille de la partie du NE. de l'Isle aux Perdrix.

Nous vîmes dans plusieurs endroits, des feux allumés près du rivage, et auprès d'eux, nous distinguâmes des naturels.

On descendit, le 24 [nivose, 14 janvier 1902], sur l'Isle aux Perdrix, où l'on eut une entrevue avec les naturels ; ils reçurent, avec plaisir, les présents qu'on

(61)

[En marge] **Nivose an 10.^e [22 décembre 1801-20 janvier 1802]**

leur fit : ils parurent être familiarisés avec les bagatelles qu'on leur distribuait, mais, cependant, on ne vit entre leurs mains qu'une seule chose qui marquât le passage, dans cet endroit, des Européens : c'était une pièce *Anglaise*, d'un sol.

L'Isle aux Perdrix a une lieue et demie de tour, et n'est pas habitée, mais comme elle est séparée de l'Isle Bruny, que par un petit canal où il n'y a que trois pieds d'eau, les naturels y vont quelquefois, pour y faire la pêche : cette île est très boisée, et les arbres y sont très hauts. On n'y a point vu de Perdrix.

J'allai à terre le 25. [15 janvier 1802] sur l'Isle *Bruny*, et deux canots du Géographe abordèrent en même temps que moi : les naturels, accompagnés de leurs femmes, se présentèrent bientôt, en assez grand nombre ; aucun d'eux n'était armé, et nous eûmes, en bien peu de temps, lié connaissance avec eux : ces hommes sont nus, noirs, la plupart se couvrent les reins d'une peau de kangoro : celle ci sert aux femmes pour porter leurs enfans derrière le dos, et elles arrangent, alors, cette peau, de manière qu'elle fait un sac en avant, et elles y mettent les provisions qu'elles vont chercher pour elles et leur famille ; quelques unes ont, aussi, un petit coussin long de huit ou neuf pouces, couvert avec de la peau, et sur lequel ils s'appuyent quand ils s'assoient.

Ces naturels ont une stature ordinaire, leur couleur noire tire un peu sur le cuivre ; ils se peignent le visage avec du charbon réduit en poussière, et quelques uns barbouillent, avec de l'ocre rouge, leurs cheveux crépus qui, alors, ont assez de ressemblance avec la partie de la laine des brebis que nos bergers marquent en rouge ; cette parure est, probablement, chez eux, un raffinement de coquetterie.

Les habitans de l'Isle Bruny, sont confians, mais fripons au dernier excès ; dans le même instant où nous les accablions de présens, ils fouillaient, sans façon, dans nos poches, et ils les eussent vidées, si on les eût laissé faire ; ils ne se fachaient nullement, au reste, de nos refus réitérés, mais ils ne cessaient pas, pour cela, de nous importuner par leurs demandes. Lorsqu'ils voyaient quelqu'imberbe, parmi nos gens, ils lui tataient, aussitôt, les seins, et souvent, même, ils déboutonnaient son gilet, pour s'assurer s'il n'était point une femme ; ils parurent fort étonnés de n'en voir aucune parmi nous.

[62]

[En marge] **Nivose an 10.^e [22 décembre 1801-20 janvier 1802]**

Pendant que nous parcourions l'intérieur, des naturels s'avancèrent jusqu'à nos embarcations, et voulurent emporter quelques effets, mais nos matelots s'y étant opposés ; ils se retirèrent assez mécontents, et fûrent plus de deux heures sans reparaitre ; ils revinrent cependant au bout de cet espace, et ils recommencèrent leurs amitiés auprès de ceux de nous, qu'ils rencontrèrent ; le citoyen Mauroard, aspirant du Géographe, fût du nombre de ces derniers, et après avoir plaisanté quelques moments avec un des insulaires, ils en vinrent à essayer leurs forces au poignet : celui ci fût le plus faible, et piqué, il voulut lutter à brassecorps, mais il fût encore battu ; alors, il se retira sans, néanmoins, faire paraître de mécontentement. Un événement qui arriva quelques instans après, donnerait lieu, cependant, à croire que nous avons porté un jugement faux, à cet égard. Le citoyen Mauroard, au moment où il s'embarquait, fût atteint d'une sagaye qui, ayant traversé ses vêtements, lui perça l'épaule, et y resta ; plusieurs personnes s'élancèrent aussitôt sur la petite élévation qui bordait la plage, mais ils ne virent point de naturels. N'est il pas à supposer que le *Nouveau Hollandais* qui

avait été vaincu par le citoyen Mauroard, ayant voulu lui prouver que s'il le surpassait en force, il n'en était pas de même en adresse, ou bien, peut être, que cet homme, voulant se venger de ce qu'il avait été le plus faible auprès d'un Européen, peut être dis je, qu'il s'était caché dans les broussailles, et qu'il avait saisi le moment favorable, pour diriger sa sagaye contre le citoyen Mauroard? Sa blessure fût peu dangereuse, il faut avouer, cependant, qu'il paya un peu cher, la possession de cette arme, ou, pour mieux dire, de cette baguette durcie au feu, et effilée en pointe à un des bouts. Ce petit accident fût pour nous une leçon dont nous profitâmes, et nous primes nos précautions pour qu'il n'en survint plus de pareille à l'avenir ; elles ne furent cependant pas suffisantes, car, dans une autre partie, il y eût quelques jours après, une nouvelle rixe qui se passa sans aucun accident, malgré que les naturels fissent pleuvoir sur nous, une grêle de cailloux.

Après avoir pénétré quelques pas dans les terres, nous

(63)

[En marge] **Nivose an 10.^e [22 décembre 1801-20 janvier 1802]**

rencontrâmes, autour d'un feu, quelques femmes et leurs enfans ; elles étaient fort gaies, et plusieurs d'elles firent quelques gestes qui, eux seuls, eussent suffi pour nous éclairer sur leurs intentions, quand bien même de certains mouvements qu'elles voulurent bien se donner, sans, cependant, y être nullement excitées, ne nous eussent pas assuré qu'elles consentaient à nous rendre *heureux* ; malheureusement, personne ne se présenta pour combattre : quel affront ! pour ses *coquettes* de la Terre de *Van Diemen*.

Nos chaloupes, pendant ce temps, étaient occupées à la recherche d'une aiguade, elles trouvèrent asséchée, celle du Port de l'Espérance, et elles en reconnurent deux dans le Port des Cygnes, mais l'eau y était extrêmement difficile à faire ; Nos naturalistes y virent des naturels qui les menèrent dans leurs cases, ou plutôt, leurs abris, et leur montrèrent leurs femmes et leurs enfans.

Le Commandant, espérant trouver une aiguade facile dans le port du NO, nous appareillâmes le 27. [nivose, 17 janvier 1802] avec des vents de ONO, mais, parvenus à l'ouvert de la Baye de l'Isthme, nous trouvâmes des vents contraires qui nous forcèrent à jeter l'ancre sur la côte occidentale du canal, par le travers de la Pointe de Riche ; Le Géographe se trouvant affalé, mouilla entre la petite Isle Verte et le Cap Le Grand.

Je fûs à terre, sur l'Isle Diémen, et je ne vis point de naturels, mais la quantité de bois brûlé que j'y trouvai, ne me laissa pas douter qu'ils n'y vinssent fréquemment ; les arbres, les plus beaux que j'aye vûs dans le Canal d'Entrecasteaux, sont d'une hauteur immense, gros à proportion, et, surtout, extraordinairement droits : il y en a fort peu qui ne soient pas totalement dépourvûs de leur écorce.

Auprès d'un petit ruisseau d'eau douce, qui se jette à la mer, je vis les traces d'un animal quadrupède que je jugeai être un chien.

Un canot qui alla à l'Isle Verte, y vit des ours marins, et des œufs de gros oiseaux : des cygnes, peut être.

Le 28 [nivose, 18 janvier 1802]. Nous profitâmes du calme qui régna dans la matinée, pour nous touer au moyen d'ancre à jet que l'on mouillait avec 600 brasses

[64]

[En marge] **Nivose an 10.^e [22 décembre 1801-20 janvier 1802]**

de filin, mais une brise du OSO qui s'éleva à cinq heures du soir, interrompit ce travail, nous

mimes sous voiles, et allâmes jeter l'ancre à l'entrée du Port du NO, à un mille de la Pointe Gicquel.

Le Géographe ne pût appareiller que le 29 [nivose, 19 janvier 1802] au matin et il vint mouiller près de nous.

Des recherches que l'on fit dans le fond du port, nous firent trouver une petite rivière dans laquelle on jugea qu'on s'approvisionnerait d'eau aisément ; en conséquence, on prépara les chaloupes, et pour faciliter leur travail nous entrâmes jusqu'au milieu du port.

Notre grand canot qui était parti le 30 [nivose, 20 janvier 1802] pour aller chercher une aiguade dans la rivière du nord, revint deux jours après, et en avait trouvé une extrêmement commode, mais le Commandant Baudin aima mieux la faire dans le fond du port du NO.

Les canots des deux bords partirent le 3 Pluviose [23 janvier 1802], le notre, sous les ordres du citoyen Faure ingénieur Géographe, chargé d'aller reconnaître le passage marqué sur les cartes, pour pénétrer de la Baye de Frédéric, s Hendrigh, dans celle de Marion : il reconnût que c'était une erreur. Celui du Géographe, sous les ordres du citoyen Freycinet, remonta la rivière du nord, mais ne vit rien d'intéressant. Ces deux embarcations furent de retour le 13 [pluviose, 2 février 1802].

Pendant que les chaloupes faisaient de l'eau, l'astronôme du Géographe, et moi, établimes des tentes à terre, à l'entrée de l'aiguade, et nous y portâmes nos instruments ; nous y suivimes la marche des montres, et nous occupâmes d'observations astronomiques, dont voici les résultats, pour mes instruments:

Longitude moyenne entre les observations de distances ☉☾ du citoyen Bernier et les miennes

145.° 5.' 0".

Longitude par la carte de M.^r d'Entrecasteaux

145.° 7' 0".

Latitude moyenne entre les observations du citoyen Bernier et les miennes 43.° 1' 0".

Latitude par la carte de M.^r d'Entrecasteaux

43.° 1' 0".

Erreur du n.°31 lors de notre arrivée à terre 0°

40' 0".

Erreur, lors de notre départ, suivant les anciennes corrections

1.° 22' 47".

(65)

[En marge] **Pluviose an 10.^e [21 janvier-19 février 1802]**

D'après ces différences, je supposai que la marche de cette montre n'avait changé que depuis notre arrivée à terre, et que la seule erreur qu'elle pouvait avoir auparavant, n'était que d'une seconde de temps, par jour. Ne devais je pas craindre que lors du retour à bord, sa marche ne fût plus la même que celle que je venais de trouver, pendant mon séjour à l'observatoire?

Le compas d'inclinaison donna pour l'aimant 69.°49.' et je trouvai sa déclinaison de 8.°11' NE.

Nous levâmes le camp le 14. [pluviose, 4 février 1802] au soir, et les chaloupes furent embarquées le 15 [pluviose, 5 février 1802] ; après quoi on se tint prêt pour appareiller, et se rendre à *Weister* [en marge : *Oyster's*] Bay, dans l'Isle Maria.

Pendant mon séjour à terre, nous reçûmes la visite des mêmes naturels que nous avions vûs dans la grande anse ; cette visite me fit connaître que ces hommes avaient un culte, mais je ne pûs m'assurer quel était l'être qu'ils adoraient : seulement, j'ai quelques raisons de présumer que cet être est le soleil ; je ne sais pas si ces hommes traversaient le canal en pirogue (on en a vu quelques unes, mais de loin) ou à la nage, mais ce qui est bien certain, c'est que le lendemain que je les avais vûs à l'Isle Diemen, nos gens les rencontrèrent sur l'Isle Bruny.

On tua beaucoup de cygnes noirs, et deux gros pélicans, pendant cette relâche : un de nos

minéralogistes tua, d'un coup de marteau, un gros kangoro.

Le Canal d'Entrecasteaux est un port magnifique, il n'est pas un seul endroit où on ne soit parfaitement à l'abri, les terres dont on est constamment entouré, rendent la mer unie, comme dans un bassin, et assurent la tranquillité aux bâtiments qui y relachent ; on y trouve des ressources peu ordinaires, en tous genres, et elles sont capables de rendre les forces à un équipage abattu par les fatigues de la mer : au reste, cet endroit a tellement bien été reconnu par les frégates La Recherche et l'Espérance, que je crois inutile de donner ici, des détails que, d'ailleurs, on trouvera plus exactement dans la relation que l'on doit imprimer, du voyage de ces deux bâtiments.

[66]

[En marge] **Pluviose an 10.^e [21 janvier-19 février 1802]**

Le 25 [pluviose, 14 février 1802]. Vents de NO, nous appareillâmes et sortimes du port du NO, mais bientôt, les vents passèrent au NE, et après avoir couru quelques bords entre le Cap de la Sortie et la Pointe Pierson, sans pouvoir gagner, à cause du courant, nous laissâmes tomber l'ancre par 12 brasses d'eau ; fond de vase ; les vents nous empêchèrent de remettre sous voiles le 26 [pluviose, 15 février 1802], mais, le 27 [pluviose, 16 février 1802], nous profitâmes d'une brise du SSE, pour lever l'ancre, et nous allâmes mouiller dans la Baye des Tempêtes, à 3 Milles dans le NNE du Cap de la Sortie.

Le 28 [pluviose, 17 février 1802]. Vents de SE, nous appareillâmes et louvoyâmes pour sortir de la Baye des Tempêtes, mais il nous fût impossible de doubler le Cap Raoul (Cap Basalte des Anglais) avant le lendemain matin : ce cap et le Cap Pillar gisent à l'est 2.^o nord (du monde) l'un de l'autre.

Nous doublâmes le Cap Pillar le 29 [pluviose, 18 février 1802] à 10 heures du matin, après avoir passé à 2 milles dans le sud de la petite Isle Tasman ; nous sommes fondés à croire qu'une petite île marquée sur la carte, au milieu de la baye comprise entre les Caps Raoul et Pillar, n'est autre chose qu'une presqu'île très avancée : nous ne pouvons cependant pas assurer ce fait.

A peine fûmes nous entrés dans la mer du sud, nous laissâmes arriver au nord quelques degrés est, pour ranger au large, les Roches d'Hyppolite, dont nous passâmes à un mille de distance ; nous suivimes la côte d'assez près, et doublâmes le Cap Frederick, s Hendrichs qui forme l'extrémité sud de la Baye de Marion ; après quoi nous donnâmes dans le canal qui sépare l'Isle Maria de la presqu'île Tasman, et à 4.^h nous laissâmes tomber l'ancre à l'entrée de Oister Bay, par 7 brasses d'eau, fond de sable vaseux.

On descendit à terre le 30 [pluviose, 19 février 1802] : on trouva des naturels sur l'île, et on fit quelques échanges avec eux, ces échanges consistaient en zagayes, leur seule possession.

La carte Anglaise marque une aiguade dans Oister Bay : on y trouva deux rivières ; l'une, asséchée n'est plus bonne à rien, la seconde ne fût remontée qu'à un quart de lieue, et l'eau était encore salée, mais on la visita de nouveau le lendemain, et on fût confirmé dans l'opinion qu'on

(67)

[En marge] **Pluviose an 10.^e [21 janvier-19 février 1802]**

avait qu'elle n'était pas plus utile que la première.

Le capitaine Hamelin qui avait été dans la Baye de Marion, revint dans la nuit ; ce qu'il

avait vu lui donnait lieu de penser que le passage pour entrer dans Frederick,s Hendrigh's Bay, existait en effet, mais il lui avait été impossible de s'en assurer ; en conséquence, la chaloupe du Géographe, sous les ordres du citoyen Henry Freycinet, partit le 1.^{er} Ventose, pour reconnaître ce point ; la notre fût aussi expédiée sous les ordres du citoyen Louis Freycinet, pour faire la Géographie de la Côte comprise entre le cap nord de la Baye de Marion, et celui situé à l'ouest des Isles Schouten : elle fût de retour le 3 [ventose, 22 février 1802] ; elle avait trouvé un port dans l'ouest de la pointe du nord de l'Isle Maria.

Le naturaliste Maugé, mourût le 1.^{er} Ventose [20 février 1802] au soir, à la suite d'une longue dyssenterie : il fût porté le lendemain à terre, et il fût enterré près du rivage : à coté de sa tombe, on eleva, sur un arbre, une plaque de plomb, sur laquelle était gravée l'époque de son inhumation ; on fit, à chaque bord, trois décharges d'artillerie, en son honneur.

Le grand canot du Géographe qui était parti le 30 Pluviose [19 février 1802], pour faire le tour de l'Isle Maria, revint le 2. Ventose [21 février 1802], après avoir rempli sa mission ; le notre qui était sorti le même jour pour reconnaître les Isles Schouten, ne fût de retour que le 7: [ventose, 26 février 1802] : le citoyen Faure n'avait pas trouvé plusieurs Isles Schouten, (une petite, seulement) mais bien, le coté d'une baye profonde ayant son entrée au sud : il parait que le Cap^{ne} Furneaux, ayant passé dans cette partie par un temps brumeux, aura été trompé par des terres basses, et qu'il aura pris pour îsles différentes parties de ce continent.

La chaloupe du Géographe revint le même jour ; le citoyen Freycinet avait reconnu le passage qui communique de la Baye de Marion à celle de Frederick,s Hendrigh, mais celle ci n'a aucune ouverture du coté de la Baye du Nord : le dépôt aura commis une erreur et aura donné le nom de Frederick,s Hendrigh, à une baye qui se trouve dans le sud de la véritable, et qui, probablement, n'en est séparée que par un isthme.

[68]

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

L'Isle Maria, située par 42.°43.' de latitude et 145.°58.° de longitude (145.°19.' d'après 8 suites de distances ☉☾, mais qui ne sont pas aussi certaines que les observations par les montres), est assez belle ; très montagneuse, il est d'autant plus à croire qu'il y a beaucoup d'eau douce dans la saison des pluies, qu'on ne saurait parcourir un long espace sans rencontrer des ravins très profonds qui, communiquant à la mer, facilitent l'écoulement des eaux ; c'est, probablement, lorsque l'ardeur du soleil n'avait pas encore tari ces lits de torrents, que le Capitaine Cox y trouva une aiguade facile : nous avons trouvé celle où il fit son eau, mais il n'y avait plus rien : c'est avec beaucoup de peine que nous avons pu remplir, dans un trou, quelques barils de galère, seulement.

On a vu sur l'Isle Maria, des tombeaux des naturels : ils ont pour habitude de bruler les morts, après quoi ils rassemblent leurs cendres dans un tas, et les recouvrent de petites baguettes, lacées dans la forme d'un fond de panier : par dessus cela, ils mettent des écorces d'arbres, sous lesquelles, on remarque tracés les mêmes caractères, ou du moins, de semblables à ceux de leur tatouage ; ne pourrait-on pas en conclure que chaque famille a ses caractères particuliers, et que, pour honorer la mémoire des morts, on trace sur les écorces dont on recouvre leurs cendres, ceux qu'ils portaient de leur vivant?

On peut aisément s'approvisionner de bois dans cette îsle, et on le fera avec d'autant plus de sécurité, que le nombre des habitans est peu considérable : au reste, ces insulaires ne sont pas méchants, et nos gens ont eu à s'en plaindre, une fois seulement ; ils sont armés de sagaïes et d'un petit baton appelé casse tête ; ils parlent le même langage, à peu près, que celui des naturels de l'Isle Bruny ; il se pourrait même que ces hommes ne fussent pas nés dans l'îsle, car ils ont de pirogues (quartiers marons qui peuvent entretenir la communication avec la

grande terre : d'ailleurs, ils ont le même genre de vie que les premiers, mêmes habitudes, même parure, même nourriture ; enfin,

(69)

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

nous n'avons rien remarqué chez eux que ce que nous avons déjà vu : seulement, il semble qu'ils ont des abris, ou cabanes un peu plus commodes et plus solides : leurs quartiers marons sont de la même forme, mais ils sont faits en joncs, tandis que les autres le sont en écorces d'arbres.

Le 8. Ventose [27 février 1802] Nous appareillâmes à 9.^h du matin avec des vents de NNE et nous doublâmes l'Isle Maria dans le sud : nous primes le bord du large jusqu'à minuit, que nous remimes le cap sur la terre.

Le 9 [ventose, 28 février 1802]. Vents de NNO, joli frais ; nous découvrimes la terre dès la pointe du jour ; des relèvements fait à 6.^h nous firent connaître que les courants nous avaient affalé de plusieurs milles dans le sud de l'Isle Maria : nous étions encore éloignés de quatre ou cinq lieues de cette isle, lorsqu'à huit heures, nous reprimes le bord du large.

J'observai à midi 43.^o de latitude, 146.^o26.' de longitude par les montres et 145.^o42.' par les distances ☉☾.

Le 10 [ventose, 1^{er} mars 1802]. Bon frais de vents du nord au NNE, temps brumeux, pluie fréquente ; à huit heures du matin nous primes les amures à tribord, jusqu'à huit heures du soir que nous remimes le cap au large, n'ayant pas eu connaissance de la terre, de tout le jour.

Le 11 [ventose, 2 mars 1802]. Beau temps, vents de NNE ; nous primes la bordée de terre à 6.^h du matin.

J'observai à midi 42.^o18.' de latitude et 147.^o26.' de longitude.

Il s'éleva dans la soirée une brume bien épaisse qui, plusieurs fois, nous fit perdre de vue Le Géographe ; on sonna la cloche à plusieurs reprises, et on tira quelques coups de pierrier qui lui indiquèrent notre position. Il nous rallia à 6.^h30.' et nous fit le signal de virer de bord : cette manœuvre fût exécutée aussitôt.

Le 12 [ventose, 3 mars 1802]. Temps brumeux, vents de NNE ; nous primes les amures à tribord à 6.^h du matin.

J'observai à midi 41.^o50.' de latitude et 147.^o20' de longitude.

[70]

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

Les vents passèrent au SE, dans l'après midi, et nous en profitâmes pour faire route au nord jusqu'à huit heures que, d'après l'ordre que nous venions de recevoir du Commandant, nous serrâmes le vent, tribord, sous les huniers seulement ; par la suite du même ordre, nous primes les amures à basbord à minuit ; peu de temps après, on perdit de vue Le Géographe, qui ne répondit pas à plusieurs fusées que nous brûlâmes dans la nuit. Cette séparation qui, heureusement, fût très courte, n'eût lieu que parce que le Cap^{me} Baudin ne changea pas ses amures à minuit, quoiqu'il dût être persuadé que nous exécuterions les ordres qu'il nous avait donnés.

Le 13 [ventose, 4 mars 1802]. Temps brumeux, nous fimes route à l'ouest dès quatre heures du matin, suivant l'ordre que nous en avait encore donné le Commandant, la veille au soir ; bientôt, les vents calmèrent, et nous avions fait très peu de chemin à six heures du soir,

lorsque nous laissâmes venir basbord au vent, (sud) sous les huniers seulement.

Le 14 [ventose, 5 mars 1802]. Vents de SE à l'ESE ; on aperçut la terre dans l'ouest, à 6.^h du matin ; elle était peu éloignée, et nous allions l'élonger vers le nord, lorsque Le Géographe parût dans l'ENE ; nous le ralliâmes.

Il venta peu dans la journée, mais le Cap.^{ne} Baudin profita du peu de brise qu'il y avait, pour gagner dans le sud ; de cette manière, nous n'approchions pas la terre de plus de 9 ou 12 milles.

J'observai à midi 41.°32.' de latitude et 146.°28.' de longitude.

Le 15 [ventose, 6 mars 1802]. Beau temps, jolie brise du NE ; nous prolongions la côte vers le sud, lorsqu'à 7.^h, le citoyen Faure reconnût le point le plus septentrional de la partie qu'il avait visité ; nous en rendimes compte au Commandant, à dix heures ; il nous donna ordre de serrer le vent, basbord, jusqu'à midi ; il nous apprit aussi, qu'il allait expédier un canot, sous les ordres de son ingénieur Géographe.

(71)

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

On aperçut l'Isle Maria à 11 heures, elle nous restait dans le SSO, et elle me parût éloignée de 30 milles environ.

J'observai à midi 42.°10.' de latitude et 146.°30.' de longitude ; dans le même moment, nous forçâmes de voiles et courrûmes au plus près pour nous élever dans le nord, sans pourtant nous éloigner beaucoup de terre.

La partie de l'Isle Diemen que nous eûmes en vûe tout ce jour, est en général rocailleuse et peu boisée, elle manque même de verdure dans beaucoup d'endroits ; elle est très haute, ce qui prouve que le capitaine Furneaux en passa beaucoup plus loin qu'il ne le croyait, car il dit, qu'après avoir doublé celle des Isles Schouten la plus septentrionale, il serra la terre qui était fort basse dans cette partie ; pour qu'elle lui ait paru telle en effet, il faut qu'il en ait passé à plus de huit lieues de distance, et qu'il ait cru n'en être éloigné que de 9 ou 10 milles, erreur qui peut aisément être occasionnée par les brouillards épais communs dans ces parages, et qui, comme nous l'avons remarqué plusieurs fois, ont la propriété de rapprocher considérablement les objets.

A huit heures du soir, nous fîmes route pour rallier Le Géographe dont nous nous étions éloignés dans le jour ; on ne s'aperçut pas qu'il était en panne et on en passa très près sous le vent ; par cette manœuvre, nos voiles d'avant se trouvèrent abregées quand encore, celles de l'arrière avaient tout leur effet, de manière que nous lançâmes sur lui avec force dans le même moment où, malheureusement, ce bâtiment qui ne gouvernait pas, faisait une abattée ; sa vergue de civadière prit dans nos haubans et elle fût cassée ; notre vergue sèche subit le même sort en s'engageant dans le bout dehors de beauprè du Géographe, mais cette avarie très légère fût réparée dans l'instant ; il est à présumer que celles qu'éprouva le bâtiment du Commandant ne fûrent pas majeures, le choc avait été très faible, et d'ailleurs nous ne nous aperçûmes de rien le lendemain.

[72]

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

D'après l'ordre que nous en avait donné le Commandant, nous repérâmes pendant la nuit les différens signaux qu'il fit pour faciliter le retour de son canot.

Le 16 [ventose, 7 mars 1802]. Beau temps, bon frais de vents du NE, nous continuâmes

à louvoyer sous toutes voiles, ne nous éloignant jamais de plus de vingt milles de terre et ne nous en approchant pas plus de dix. Les vents varièrent dans la soirée, mais ils calmèrent bientôt ; ce ne fût que vers huit heures qu'ils s'élevèrent du SSO d'où ils poussèrent toute la nuit, grand frais et par raffalles.

De cinq à six heures du soir, Le Géographe avait tiré plusieurs coups de canon que nous avions entendus malgré notre éloignement ; nous crûmes d'abord que ces coups de canon nous annonçaient des signaux, mais lorsque nous ne vîmes point de pavillons en haut de ses mâts, nous dûmes craindre que le canot qu'il avait expédié la veille ne fût pas encore de retour. Cette opinion qui nous paraissait ridicule à nous mêmes d'après la manière dont avait manœuvré le Commandant tout le jour, n'était cependant que trop fondée, car nous eûmes le bonheur de retrouver cette embarcation, trois jours après, en entrant dans le détroit de Banck's.

Nous eûmes gros temps toute la nuit, et malgré beaucoup de signaux qui furent faits à notre bord, nous nous séparâmes du Géographe que nous avions perdu de vue à la fin du jour : cette séparation, la plus étonnante du monde, était cependant on ne peut plus facile à éviter ; le Commandant qui était fort loin de nous au coucher du soleil, devait ce me semble faire des signaux qui nous aidant à le rallier, eussent facilité le retour de son canot, s'il n'était pas éloigné : ces mesures étaient d'autant plus nécessaires que le temps était plus mauvais, et cependant, le Commandant ne les prit point ; nous, d'un autre côté, nous brîmes la bordée du SE quand tout nous appelait au nord, et le capitaine

(73)

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

Hamelin ne se décida qu'à minuit, à venir à cette route ; il croyait fortement cependant, que le Géographe avait son canot à bord : que présumait-il donc que voulût aller faire au sud le Commandant Baudin .

Le 17 [ventose, 8 mars 1802]. Le temps se radoucit et nous serrâmes la côte de bonne heure ; nous la prolongeâmes vers le nord à 8 milles de distance ; elle est basse dans presque toute cette partie et bordée de recifs dont plusieurs s'étendent un peu au large ; les terres de l'intérieur sont très élevées et se présentent sous plusieurs points différens ; le tout est bien boisé et offre un coup d'œil qui ne laisse pas d'être fort agréable.

Une quantité considérable de feux que nous vîmes sur différens points de la côte ne nous laissèrent pas douter qu'elle ne fût très habitée. Quel est ce rapport singulier des circonstances qui accompagnèrent le passage du capitaine Furneaux, le long de cette terre, avec ce que nous mêmes, nous avons remarqué ? Il donna à un petit enfoncement que nous reconnûmes, le nom de *Baye des Feux*, à cause du grand nombre qu'il en aperçut dans cet endroit ; et, plus de vingt après, nous l'eussions appelée *Baye des Feux*, si déjà, elle n'avait pas eu ce nom. Il semblerait que les ressources que trouvent les naturels sur ce point, seraient beaucoup plus grandes que celles que présentent les autres parties de la côte, et que les insulaires, qui le savent, y seraient établis à demeure.

J'ai déjà dit qu'il se trouve des rochers au large de la plage ; je n'en ai déterminé qu'un ; celui qui par sa ressemblance avec le rocher Eddystone, dans la Manche, reçut le même nom, du cap.^{ne} Furneaux : il est situé par 41.°12.' de latitude et 146.°21.' de longitude ; une petite île boisée qui n'en est pas éloignée dans le sud, serait par 41.°19.' et 146.°24'.

J'observai à midi 41.°13.' de latitude et 146.°29.' de longitude : dans ce moment, on découvrit dans le nord, celle des Isles Furneaux, la plus sud.

[74]

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

À trois heures, on aperçut un bâtiment dans le SSE ; les vents qui venaient de passer au nord est nous permirent de laisser arriver sur ce bâtiment qui, à 5.^h fût reconnu être une goëlette portant pavillon Anglais : la rencontre d'un bâtiment Européen dans ces parages, nous étonna peu à cause de la proximité de l'établissement Anglais du Port Jackson, mais du moins, elle nous causa un grand plaisir ; chacun tirait des conjectures différentes sur la destination de ce petit senau; tous, nous espérions trouver une occasion favorable pour faire parvenir de nos nouvelles en Europe... hélas ! cette illusion fût bientôt détruite, il ne nous resta que les regrets de nous être trop flattés. A six heures et demie, nous mimes en travers près de la goëlette l'Endeavour, et le capitaine de frégate Milius fût à son bord ; il apprit que ce bâtiment sorti du Port Jackson depuis vingt jours, était destiné pour l'Isle Maria où il allait se charger de peaux de loups marins ; on n'avait pas reçu de nouvelles de l'Angleterre, à Botany Bay depuis fort longtemps ; cette colonie était bien munie de vivres, mais il n'y avait point de salaisons, et pour s'en procurer, il fallait se rendre à l'Isle d'O-taity : Les Anglais y ont donc formé aussi un établissement ? Tels sont les renseignements que nous pûmes tirer de ce pécheur dont nous nous séparâmes à sept heures et demie.

Le 18 [ventose, 9 mars 1802]. Temps nuageux, gros frais de vents de SO, nous tinmes bord sur bord dans l'est des Isles Furneaux à 24 milles environ de distance.

Dans l'après midi, immédiatement après une saute de vents, nous aperçumes dans le nord une trombe marine d'une forme très singulière : sa partie supérieure était la plus volumineuse et tenait à un gros nuage noir peu élevé au dessus de l'horizon ; en s'abaissant, elle diminuait de grosseur jusqu'à la surface de la mer, où elle parvenait après avoir décrit une S ; l'éloignement auquel nous en étions ne nous permit pas de distinguer

(75)

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

si elle soulevait les eaux de la mer à une grande distance, ni dans quel sens pouvait être son mouvement de rotation ; nous ne la vîmes que pendant dix minutes environ, après quoi elle disparût.

Le 19 [ventose, 10 mars 1802]. Vents de SE petit frais, nous donnâmes dans le Détroit de Bancks dès la pointe du jour ; à sept heures, on aperçut un bâtiment quarré mouillé sous l'Isle Swan, et nous ne doutâmes pas que ce ne fût Le Géographe ; mais nous étions dans l'erreur, peu de temps après il fût reconnu brick ; le citoyen Milius fût à bord et il apprit du Capitaine *Campbell* que ce bâtiment Anglais *Le Barrington* avait été expédié du Port Jackson pour faire des découvertes dans le Détroit de Basse ; cette rencontre nous procura des notes fort intéressantes pour nous, sur les différentes parties que nous avons ordre de visiter, mais ce qui nous arriva peu de temps après et dont je ferai bientôt mention, nous fit voir que nous ne devons user qu'avec la plus grande circonspection, des différens renseignements qu'on venait de nous donner. Le Cap.^{ne} Campbell appareilla le 20 pour s'enfoncer dans le détroit ; voici le précis de ce que pût tirer de ce marin Anglais, le capitaine de frégate Milius :

Le brick le Harrington parti du Port Jackson depuis peu, rapporte qu'au moment où il quitta ce port, on attendait la nouvelle de la Paix Générale.

Le Promontoire *Wilson*^(a) (nous avons ordre d'en faire la position) est mal déterminé sur

^(a) Je l'ai déterminé par 39°. 10'. 54" de Latitude et 144°. 48'. 56 " de Longitude, terme moyen de quatre suites de distances $\odot\odot$; les Montres Marines, par le mouvement que je leur trouvai au Canal d'Entrecasteaux, le placeraient : celle No. 31 pour 144°. 37'.31" ; et celle No.38 par 144°. 16'. 41". Je n'ai pas besoin de répéter que le No 31 mérite plus de confiance que le no. 38.

les cartes Anglaises, elles le portent par 38.°56.' de latitude et 144.°40.' de longitude à l'orient de Paris, et le Capitaine Campbell venait de l'observer par 39.°10.' de latitude Méridionale et 143.°59.'45." de longitude à l'orient du Méridien de Paris ; il y a beaucoup d'Isles dans le sud de ce promontoire, et il est très dangereux de l'approcher ; le port qui se trouve un peu à l'est, n'offre aucune ressource, mais il n'en est pas de même de Western Port, situé vers le NO : on peut aller y mouiller avec confiance et

[76]

[En marge] **Ventose an 10.° [20 février-21 mars 1802]**

y faire de l'eau dans une grande rivière qui arrose cette partie de la Nouvelle hollande.

Les Anglais ont visité la côte du SO jusqu'au 139.° de longitude, Méridien de Paris.

Le Port *d'Alrimple*, situé sur la côte septentrionale de l'Isle Diemen, est de toute beauté, il y a une grande rivière et l'aiguade est facile.

Les Isles *Kent*, situées vers le milieu du Détroit de Basse, méritent d'être visitées ; on y trouve une baie à l'abri de tous les vents.

La plus grande des *Isles Furneaux* a été visitée dans sa partie Orientale et on n'y a point vu d'abris pour les vaisseaux ; cette côte est bordée de récifs.

Enfin, sur l'*Isle Furneaux* la plus nord, *King's Bay* offre un port vaste et commode ; il est à l'abri de tous les vents, et une rivière qui s'y décharge offre une aiguade intéressante.

A ces divers renseignements, le capitaine Campbell ajouta qu'une frégate Anglaise partie du Port Jackson était chargée de faire la reconnaissance du Golfe de Carpentarie et de la Côte Méridionale de la Nouvelle Guinée. Quelle honte pour nous, nous eussions déjà avoir pu fini ce travail ! Revenons à mon récit.

Un canot que nous avons vu partir du brick, auparavant d'expédier le notre, arriva à midi ; quel fût notre étonnement ! en reconnaissant le canot du Géographe ; le citoyen Boulanger, ingénieur géographe, n'avait pas aperçu nos batiments depuis le soir du jour où il avait été expédié, et il avait cru devoir prolonger la côte jusqu'à l'Isle Swan où il avait abordé la veille au matin ; il avait été fort bien reçu à bord du brick Anglais où il se rendit dès qu'il l'aperçut au large. On

(77)

[En marge] **Ventose an 10.° [20 février-21 mars 1802]**

conçoit que si le plaisir que nous eûmes d'être arrivés assez à temps pour porter des secours à cette embarcation fût grand, il était du moins bien arrêté par l'inquiétude que devait éprouver le Commandant qui probablement, était occupé dans ce moment, à faire des perquisitions infructueuses sur la côte où nous étions séparés.

Nous avons commis bien des fautes dans le courant de cette campagne, mais une des plus grandes, fût sans doute, de mouiller au milieu du détroit ; en retournant dans le sud, nous étions certains de nous réunir au Géographe que nous ne pouvions manquer de trouver, mais le Capitaine Hamelin crut devoir se contenter d'expédier le 21 [ventose, 12 mars 1802], le grand canot de ce bâtiment, avec ordre d'employer les cinq jours pour lesquels il avait des vivres, à faire quelques excursions au large de l'Isle Swan : cette manœuvre n'eût aucun succès.

Le 20 [ventose, 11 mars 1802] et le 21 [ventose, 12 mars 1802] Je descendis à terre pour observer deux distances ☉☾ ; le premier jour je me rendis sur le *Cap Portland* dont je

déterminai la position par 40.°44.^x de latitude et par 146.°13.' de longitude ; la montre N°31 donnant à ce point 146.°5.' à l'est du méridien de Paris. Voici plus loin le résultat conclu au Port Jackson... le second jour j'observai sur l'Isle Swan et je trouvai pour le milieu de sa partie septentrionale 40.°41.' et 146.°24.' de longitude, 146.°15.' suivant les montre : des relèvements que je fis de la corvette à chacun de ces points, me permirent de rapporter mes différentes observations au lieu de notre mouillage, et je ne vis pas sans beaucoup de plaisir qu'elles cadraient parfaitement avec des premiers résultats que j'avais obtenus à bord le 19 [ventose, 10 mars 1802], jour de notre arrivée dans le détroit ; je suis donc fondé à donner la plus grande confiance à la détermination du Cap Portland, dont le gouvernement nous avait recommandé de fixer la position.

Le 22 [ventose, 13 mars 1802] au soir, on expédia le citoyen Faure dans le grand canot, pour aller lever le plan de King's Bay ; il fût de retour le 27 [ventose, 18 mars 1802], et d'après son rapport, il paraîtrait que le capitaine du Barrington avait voulu nous

[78]

[En marge] **Ventose an 10.° [20 février-21 mars 1802]**

induire en erreur, en nous présentant comme un abri sur et même à rechercher, dans un endroit on ne peut plus dangereux ; King's Bay est impraticable, et nos naturalistes y trouvèrent les débris de trois différens batiments de guerre et marchands, dont un paraissait avoir naufragé depuis moins de six mois. Quoique le capitaine Campbell ait prétendu avoir pris lui même connaissance de cette baye, il m'est cependant impossible de croire qu'il ait voulu devenir l'instrument de notre perte : ce trait serait indigne, même de la part d'un ennemi, et j'aime mieux supposer qu'il a été trompé par le rapport de ses prédécesseurs.

Dans la nuit du 22 [ventose, 13 mars 1802] il souffla grand frais de vents de SE ; l'horizon était en feu, le temps paraissait menaçant, nous ne doutâmes pas de l'approche d'un coup de vent ; il se déclara en effet dans l'après midi du 23 [ventose, 14 mars 1802], le vent devint plus violent, les raffalles fûrent beaucoup plus fréquentes.

À quatre heures, le cable de grande touée dont nous avions 150 brasses dehors, fût rompu près de l'étalingure ; il était prudent sans doute de rester sous voiles, mais le Capitaine n'en vit pas la nécessité, et il se décida à mouiller une autre ancre : celle ci chassa pendant longtemps et enfin, elle fit tête, mais ce ne fût pas pour longtemps, le nouveau cable ne tarda pas à céder à la force combinée du vent et du courant; il eût le sort du premier. Nous n'avions plus d'ancres en mouillage, il fallût prendre le parti de mettre en Cape, et d'attendre la fin du mauvais temps ; on posa deux nouvelles ancres dans la soirée, et on manœuvra de manière à ne pas s'éloigner de l'ouverture du détroit.

Ce coup de vent fût très violent et dura jusqu'au 25 [ventose, 16 mars 1802] ; alors, le temps devint maniable, et nous pûmes faire de la voile pour nous soutenir : nous ne rentrâmes cependant dans le canal de Bancks que le 28 [19 mars 1802], à l'aide d'une faible brise du ouest ; lorsque nous fûmes parvenus dans les environs de notre premier mouillage, nous mimes en travers au vent pour, en nous laissant deriver, être plus à mêmes d'appercevoir nos bouées si le

^xCette latitud. est fausse les données sont 106° 19' 30" hauteur méridiennes doubles du soleil; ou 53° 6' 15" hauteur simple, et 4° 1' 47". 3 de déclinaison ce qui donne latitude = 40° 40' 3". M^{er} Sⁱ Cric s'est trompé en retranchant de la déclinaison de Midi du 19 la partie proportionnelle pour 146° ou pour 9^h 44, au lieu de retrancher celle pour 14^h 16' ce qui donnerait effectivement 40° 44' au lieu de 40° 40': [Signé] Boullanger

(79)

[En marge] **Ventose an 10.^e [20 février-21 mars 1802]**

mauvais temps ne les avait pas fait couler, mais nos recherches furent infructueuses, rien ne parût.

Les circonstances étaient critiques pour nous dans ce moment, outre trois ancras que nous avions perdues à la Baïe du Géographe et à celle des Chiens Marins, nous avions nouvellement encore été forcés d'en abandonner deux autres, ce qui réduisait à ce dernier nombre, celles qui nous restaient.

Nous étions séparés du Géographe qui peut être, n'ayant pas encore perdu tout espoir de retrouver son canot, pouvait n'avoir pas terminé ses recherches ; il était possible quoique peu probable que nous le rencontrassions dans le sud ; en conséquence, le capitaine Hamelin s'étant décidé à mettre à la mer, nous fîmes voiles pour sortir du détroit, et nous prolongeâmes la côte vers le sud.

Le soir du même jour 28 [ventose, 19 mars 1802], j'observai à bord le commencement et la fin de l'éclipse de lune indiquée par la connaissance des temps ; j'obtins pour résultat moyen une longitude Orientale de 147.^o lorsque, d'après nos observations de distances ☉☾ nous n'étions que par 146.^o26'. On sera peu étonné de la différence de ces résultats, lorsqu'on saura que je fûs obligé de me servir d'une simple lunette de nuit.

Le 29 [ventose, 20 mars 1802]. Temps nuageux, vents de NNE : j'observai à midi 41.^o30.' de latitude ; nous prolongions la côte à petite distance, et à l'entrée de la nuit, nous nous trouvâmes fort près de la partie septentrionale de l'Isle Schouten, mais nous fûmes bientôt contraints de nous en éloigner, un coup de vent se déclara de la partie du NO et nous gagnâmes le large ; nous ne rapprochâmes que rarement de la terre jusqu'au 3 Germinal [24 mars 1802] jour, où, après avoir été chargés de quatre coups de vents successifs, nous revînmes attérer sur les Isles Maria et Schouten ; elles furent aperçues dans l'après midi, mais nous étions affalés sous le vent d'une manière désespérante pour un mauvais marcheur ; nous nous consolions cependant de cette contrariété, dans l'espoir qu'elle nous obligerait

[80]

[En marge] **Germinal an 10.^e [22 mars-20 avril 1802]**

d'abandonner une recherche dont les circonstances nous démontraient l'inutilité. Nous étions dans l'erreur, le capitaine Hamelin qui, disait-il lui-même, ne doutait pas que Le Géographe ne fût dans le Déroit de Bancks, s'obstina cependant à lutter contre les difficultés ; il voulut faire visiter la Baïe des Huitres et celle reconnue par notre ingénieur géographe, en dedans la petite Isle Schouten, et il tenait à cette résolution avec la plus grande opiniâtreté : je laisse à lui même le soin de son accusation, on verra les manœuvres qu'il a mis en usage pour en venir à l'exécution de ce projet, exécution que les vents facilitaient les jours suivans, qu'ils facilitaient bien plus encore le 7 Germinal [28 mars 1802], jour où il nous fût démontré que son seul but avait été de retarder, de rendre impossible, peut être, notre réunion avec le Commandant ; je le répète, je ne veux d'autre témoin que le journal du citoyen Hamelin, je craindrais, en voulant me rendre raison de sa conduite dans cette circonstance, je craindrais dis je de tomber dans un labyrinthe duquel il me serait désormais impossible de sortir.

La censure de la conduite d'un chef ne sied pas à un subordonné, je ne l'ignore pas ; je m'étais fait un devoir de ne pas l'employer dans cette relation, et ce parti très sage m'avait été suggéré par la crainte que l'on n'attribuât mes plaintes à un esprit d'animosité particulière ; je suis sorti des bornes que je m'étais prescrites, mais les circonstances ont amené ce

changement : le peu de succès d'une campagne que j'avais cru brillante, qui l'eût été en effet, si le gouvernement avait choisi d'autres sujets pour la diriger ; des fautes grossières continuellement répétées ; tant d'autres raisons, enfin, capables d'inspirer du dégoût, ne peuvent qu'aigrir un subordonné qui, après des désagrémens de tous genres, le travail le plus suivi et cependant si infructueux, victime encore d'une obéissance nécessaire, voit rejaillir sur lui la honte et le déshonneur que ses chefs seuls ont mérité.

(81)

[En marge] **Germinal an 10.^e [22 mars-20 avril 1802]**

J'ai déjà dit que le 7 [germinal, 28 mars 1802], les vents étaient plus favorables que jamais à l'exécution du projet du capitaine Hamelin, et que cependant, il n'en profita pas : il se contenta de rester en panne toute la nuit dans le SE de la petite Isle Schouten, et il lança des fusées d'heure en heure ; mais le lendemain à la pointe du jour, oubliant sans doute les recherches qu'il avait en vûe, il fit servir au nord toutes voiles dehors.

Les vents qui soufflaient bon frais du sud et du SSE, nous permirent de prolonger pour la troisième fois, la côte à très petite distance, et le soir même avant six heures, nous fûmes rendus par le travers du détroit de Bancks, à l'est duquel nous nous tinmes bord sur bord toute la nuit. Malheureusement, nous nous éloignâmes trop, le vent fût si faible les deux jours suivans que ce n'est qu'à sept heures du soir du 10 [germinal, 31 mars 1802] que nous laissâmes tomber l'ancre, dans la même position à peu près que celle que nous avions déjà occupée, et où nous ne mouillâmes que parce que le calme nous y força ; le lendemain cependant, il s'éleva une petite brise du NE avec la quelle nous fûmes jeter l'ancre à une petite lieue dans l'ouest de l'Isle Waterhouse, lieu de notre rendez vous : deux canots qui en firent le tour ne rencontrèrent aucun indice du passage de notre Commandant.

L'Isle Water House située par 40.^o47.' de latitude et 145.^o48.' de longitude suivant la montre N.^o31, est une ile basse, peu boisée et de peu de ressources ; on ne saurait y trouver de l'eau, et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on pourrait s'y approvisionner de quelques fagots ; il en est de même en général, de toutes les iles qui avoisinent les grandes Iles Furneaux et de celles situées aux environs du Cap Portland ; leur voisinage n'est à rechercher que des batiments Anglais expédiés du Port Jackson pour faire cargaison des ours et veaux marins qui y abondent ; ces batiments ont alors l'agrément peu commun, de faire la chasse à une espèce d'oies sauvages, fort bonnes à manger et qui ne sortent pas de ces Iles : on y trouve aussi beaucoup des cormorans, et quatre chasseurs peuvent fournir chaque jour une quantité

[82]

[En marge] **Germinal an 10.^e [22 mars-20 avril 1802]**

de ces deux espèces d'animaux, assez fortes pour nourrir un équipage.

Nous appareillâmes le 15 [germinal, 5 avril 1802] après midi avec un vent très faible du NNE, et nous dirigeâmes notre route sur le Port d'Alrymple, à la rencontre de notre grand canot qui avait été expédié le 12, [germinal, 2 avril 1802], et que nous devions trouver à l'entrée de ce port ; nous fûmes pris de calme avant la nuit, de manière que nous trouvant le jouet des courans, nous eussions été jettés sur une petite ile dont nous n'étions pas éloignés au coucher du soleil, si le retour du jour ne nous avait pas éclairé sur notre position ; nous ne pûmes cependant pas nous en éloigner beaucoup, car il ventait si peu que sans le courant qui nous devint favorable, nous n'eussions pas fait deux milles de chemin dans toute la matinée du lendemain.

Dans la soirée du 16 [germinal, 6 avril 1802], il s'éleva une jolie brise du sud, et le 17 [germinal, 7 avril 1802] au matin nous nous trouvâmes de bonne heure à l'entrée du Port Dalrimple où nous aperçûmes un feu que nous jugeâmes être celui de l'équipage de notre canot ; un coup de canon attira l'attention du citoyen Freycinet qui fit route sur le champ pour se rendre à bord ; de suite après son arrivée, le canot fût embarqué et on mit le cap au nord sur le Promontoire Wilson.

D'après le rapport du citoyen Freycinet, le Port Dalrymple n'est autre chose qu'une rivière dont l'entrée étroite est très difficile à cause des bancs de roches dont elle est barrée : on pourrait cependant donner dedans..... moyennant le secours des embarcations, mais il faudrait pour cela avoir des vents sous vergues, circonstance qui doit faire réfléchir un Capitaine qui serait pressé par le temps et qui aurait quelques raisons de craindre de n'en pouvoir sortir à volonté ; au reste, dit le citoyen Freycinet, cette rivière présente un port fort beau et très sur.

Il est malheureux que le temps nous ait pressés au point de ne pouvoir pas envoyer une embarcation assez loin en remontant la rivière ; il est possible, qu'elle soit navigable fort en avant dans les terres, et elle présenterait un moyen bien commode d'un voyage dans l'intérieur beaucoup plus instructif que ne peuvent l'être les relations de navigateurs qui ne pouvant

(83)

[En marge] **Germinal an 10.^e [22 mars-20 avril 1802]**

pas s'écarter des bornes étroites qui leur sont dictées, sont bien peu à même de faire des observations justes sur les mœurs, les coutumes des peuplades qu'ils rencontrent, et qui d'ailleurs, vivant sur les bords de la mer, ne peuvent pas donner une idée nette du genre de subsistances que servent se procurer celles qui passent leur vie dans l'intérieur. Un de nos matelots rencontra des naturels au Port Dalrimple, ils se rendirent de bonne grace aux sollicitations qu'il leur fit de l'aider à ramasser des coquillages, mais ils ne voulurent pas demeurer longtemps : le citoyen Freycinet qui entendit leurs cris, voulût les suivre, mais ses démarches fûrent inutiles, il lui fût impossible de les joindre.

Le 18 [germinal, 8 avril 1802]. Temps nuageux, bon frais de vent d'ESE ; nous quittâmes de bonne heure la panne que nous avions prise à 8.^h du soir, et nous remîmes le cap au nord ; nous primes connaissance dans la matinée de plusieurs groupes d'ilots marqués sur la carte Anglaise de 1798, et à onze heures, nous aperçûmes les terres du Promontoire. On mit à la mer le grand canot du Géographe à une heure, et je reçus l'ordre suivant du capitaine Hamelin.

"Il est ordonné au Citoyen Saint Cricq Lieutenant de Vaisseau ; de s'embarquer dans le grand canot du Géographe, accompagné de l'ingénieur géographe Boullanger, pour se rendre à l'extrémité Méridionale du Promontoire Wilson, afin d'en fixer la position géographique, ainsi que celle des isles, roches et récifs qui l'entourent.

Nota : ce promontoire est supposé plus sud et plus ouest^(a) que ne le porte la carte Française n°14 c'est ce qui est intéressant de vérifier.

Le citoyen Saint Cricq, à l'aide du garde temps N.° 38 fixera, non seulement la longitude du dit promontoire, mais encore, celle des points principaux de la côte entre lui et le Port Western qui en est éloigné de dix huit lieues, suivant le plan usité.

Il n'ignore pas que les sondes, la nature du fond, les marées, les courans, les aiguades, les mouillages et tout ce qui peut augmenter

^(a) Je l'ai trouvé plus sud, mais plus est que ne le porte cette carte.

[84]

[En marge] **Germinal an 10.^e [22 mars-20 avril 1802]**

nos connaissances sur le pays qu'il va parcourir, doivent entrer dans le rapport par écrit qu'il me fera de la mission, à son retour à bord, que j'attendrai avec impatience.

Le canot est muni de quinze jours de vivres dont je lui recommande l'économie ; ne faisant pas embarquer d'aspirant pour que lui et l'ingénieur soient moins serrés en procédant à leur travail. Il est muni de quatre fusils ; les munitions lui sont également recommandées.

Dans le cas où il ne trouverait pas la corvette Le Naturaliste, mouillée devant ou dedans le Port Western, ni aucunes instructions y laissées pour lui par elle ; il continuerait à cotoyer la Nouvelle Hollande, dix lieues de chemin au ouest, ce qui lui indiquerait aisément la montre marine, et là, sans faute, il la trouverait, ou une embarcation qui lui indiquerait la route à tenir pour la rejoindre. Si, rendu à ce point, il ne voyait encore ni corvette, ni canot, il y resterait et ne tarderait pas, dès que le vent le permettrait, à m'y voir arriver ; du moment où il se verrait séparé, et même avant si les vents le contrariaient, il mettrait son équipage à demi ration.

Du Port Western au second rendez vous, le citoyen Saint Cricq n'aura pas de géographie à faire."

J'ai rempli cette mission aussi bien que les circonstances m'ont permis de le faire ; je ne porte pas ici la copie du rapport que j'ai remis au capitaine Hamelin ; je me contenterai de dire que presque toute la côte que j'ai visitée, est inabordable ; une rivière située près du Promontoire Wilson est inutile par l'impossibilité de l'aborder ; on verra sa position dans la carte que le citoyen Boullanger et moi avons dressée de toute cette partie.

Lors de mon retour à bord, la corvette attendait sous voiles l'arrivée de deux embarcations envoyées sous les ordres du citoyen Milius, pour lever le plan du Port Western ; elles ne furent de retour que le 27 [germinal, 17 avril 1802] au soir

(85)

[En marge] **Germinal an 10.^e [22 mars-20 avril 1802]**

après une absence de huit jours : on les embarqua sur le champ.

Le capitaine Hamelin place le Port Western par 38.°35.'10." de latitude et 143.°21.'55." de longitude, suivant le terme moyen de quelques suites d'observations de distances ☉☐ : les miennes que j'y ai rapportées par le moyen du N°31 qui donne la longitude de ce port de 143.°34.'10.", le situeraient 23.'40." plus à l'est que le Capitaine ; au reste, toutes les déterminations que l'on est obligé d'assigner d'après le résultat de quelques observations seulement, ne doivent pas jouir du même degré de confiance que peut en inspirer celui trouvé par le moyen d'une montre à la quelle on ne peut reprocher de grands écarts, parce que les longitudes qu'elle a marqué pour les différens points, peuvent alors être aisément rectifiées, lorsqu'après avoir fait un grand nombre d'observations de lune, aux deux cotés du soleil, on reconnaît à très peu près l'erreur du garde temps ; quand j'ai pu employer ce dernier moyen, je ne crois pas que jamais je me sois trompé de plus de dix minutes, et j'ose dire que cette quantité est le nec plus ultrâ de l'erreur qu'on peut commettre en observant avec quelque attention, lorsque comme dans cette circonstance, on n'a plus à craindre que celle de l'observation.

D'après le citoyen Milius, il paraît que le Port Western, le plus beau qu'il ait vû dans le monde, n'a été que très imparfaitement reconnu par les Anglais qui n'ont pas marqué les choses même essentielles à la sécurité d'un bâtiment qui serait obligé d'y entrer ; le travail de cet officier qui l'a parcouru avec les yeux d'un marin, indiquera mieux que ne pourrait le faire

une description détaillée, l'utilité dont pourrait être le Port Western à une nation qui projetterait un établissement dans cette partie.

Après avoir fait des recherches infructueuses dans tous les lieux où l'on pouvait raisonnablement supposer la corvette Le Géographe, il devenait nécessaire que le capitaine Hamelin prit un parti prompt : il se

[86]

[En marge] **Germinal an 10.^e [22 mars-20 avril 1802]**

fût décidé sans doute à continuer seul les opérations que nous avions en vûe, quoique la saison fût déjà fort avancée, mais le peu de vivres qui nous restait dût lui faire changer son plan : une relâche devenait indispensable pour nous munir d'un article si intéressant, le Port Jackson se présentât... nous avons appris que cet établissement était parfaitement approvisionné, nous devions espérer qu'on y pourvoirait à nos besoins ; en conséquence, dès le 27 [germinal, 17 avril 1802] au soir, nous fîmes voiles pour nous y rendre au plutôt.

Le 28 [germinal, 18 avril 1802] au matin, nous fîmes pris de calme en travers des îles du Promontoire Wilson : ce ne fût qu'à huit heures du soir que les vents s'élevèrent du NNE, mais nous ne fîmes point de route, nous nous tinmes bord sur bord toute la nuit.

Le 29 [germinal, 19 avril 1802]. La brise passa au NE : cette contrariété nous obligea de louvoyer entre les îles ; nous n'en avons plus qu'une à doubler lorsqu'à huit heures du soir, les vents sautèrent tout d'un coup au ouest d'où ils soufflèrent grand frais ; pour profiter de ce changement favorable, nous fîmes route au NE ¼ E sous toutes les voiles que nous pûmes porter, de manière que le lendemain, après avoir fait quelques lieues au NE 1/4 N nous nous vîmes près des terres qui terminent le détroit : à midi, nous trouvant par 37.°57.' de latitude, nous longions la côte à deux lieues de distance. Cette terre, que les Anglais annoncent être très basse, peut cependant passer pour avoir une élévation ordinaire ; elle est très boisée, mais la verdure est souvent interrompue par de larges falaises de sable qui la bordent du côté de la mer ; au reste, elle paraît très saine, nous n'avons pas aperçu, même au prolongements des caps, un seul récif qui en rende l'approche dangereuse ; nous n'avons aucun indice que cette partie soit habitée.^(a)

Le vent qui avait soufflé grand frais dans la matinée diminua peu à peu dans l'après midi, et le temps devint beau dans la soirée ; nous doublâmes avant la nuit le cap Oriental de la partie

(87)

[En marge] **Floréal an 10.^e [21 avril-20 mai 1802]**

septentrionale du Déroit de Basse, et peu de temps après, nous gouvernâmes au N 1/4 NE un peu au large de la côte qui tournait au nord.

Le 1.^{er} Floréal [21 avril 1802]. Il venta peu jusqu'à midi, mais alors les vents fraîchirent subitement du ONO ; notre latitude se trouvait de 36.°19' c'est à dire à moins de cinquante lieues de Botany Bay ; nous fîmes toute la voile possible, le cap au nord.

Le 2 [floréal, 22 avril 1802] On aperçut la terre le matin fort loin, mais les vents qui refusèrent nous la firent bientôt perdre de vûe ; on vira de bord peu de temps avant midi, et alors, on observa 34.°28.' de latitude ; on remit le cap au large le soir à huit heures à petite distance de la côte.

^(a) En repassant dans le voisinage de cette terre, dans les premiers jours de Messidor, nous vîmes un feu quelques lieues au Nord de Ramhead.

Le 3 [floréal, 23 avril 1802]. Vents de NNO ; nous observâmes à midi 35.°11.' de latitude, et nous étions alors à plus de 15 milles de terre : on voit que depuis la veille, les petits changements qui étaient survenus dans la direction du vent, nous avaient été bien défavorables, puisque nous avons été entraînés à plus de 40 milles dans le sud ; heureusement, après un orage assez violent, les vents passèrent au sud et au SSO, de manière que ce petit désagrément fût bientôt effacé par l'espoir que nous attraperions le lendemain, l'entrée du Port Jackson ; **Le 4. [floréal, 24 avril 1802]** En effet, nous en eûmes connaissance à midi, au moment où nous observions 33.°48.' de latitude, 149.°50.' de longitude suivant le N.°31 et 148.°33' seulement, par le terme moyen de quatre suites de distances ☉☾ que j'avais prises le matin, et qui toutes, s'accordaient parfaitement : je suppose cependant que ce résultat nous mettait de quelques lieues plus à l'ouest que nous ne l'étions réellement : au reste, un fait dont je n'ai pas encore fait mention, et qui trouve ici sa place, ne me permet nullement de m'en étonner : soit à cause de l'erreur des tables dont on s'est servi pour les calculs des phénomènes annoncés dans les Ephémérides, soit à cause d'une erreur instrumentale que je n'ai pas eu l'occasion de connaître, il est bien rare que les résultats que j'ai tirés de mes observations de lune, n'aient pas erré considérablement

[88]

[En marge] **Floréal an 10.^{ème} [21 avril-20 mai 1802]**

entre'eux, lorsque après avoir observé celle ci aux deux cotés du soleil, j'ai rapproché les résultats obtenus dans chacune des deux époques : (je pouvais le faire facilement, par le moyen des gardes temps) ; La ☾ se trouvant à l'Orient du ☉, mes longitudes observées ont toujours été trop orientales, et le contraire est arrivé lorsque j'ai observé cette planète au coté opposé ; je dois avoir cependant, une grande confiance aux longitudes que j'ai assigné aux différens lieux où nous avons séjourné assez longtemps pour répéter en égal nombre, mes observations de la ☾ aux deux cotés du ☉ : l'erreur des tables a été nulle alors, et je n'ai plus eu à craindre que celles de l'observateur : ces dernières ont été aussi presque annullées à la Baïe des Chiens Marins et à Timor, par la grande quantité de suites de distances que j'ai prises à chacun de ces endroits.

Nous aperçûmes des signaux sur la terre qui forme l'extrémité SE de l'entrée du Port Jackson, et, à coté du baton qui les portait, nous distinguâmes une espèce de tour que nous jugeâmes être un phare : nous ne nous trompâmes pas en effet, car nous y vîmes un feu qu'on alluma dès la fin du jour. Nous avons employé toute la journée à gagner le vent de l'entrée du Port, et nous n'y étions parvenus que fort tard, de manière que l'on prit le parti de se maintenir bord sur bord toute la nuit, afin d'expédier dès le point du jour, un canot portant un officier chargé d'aller solliciter du Commandant de l'établissement Anglais, la permission de relacher pour nous munir de vivres, attendu que nous étions totalement dépourvus de cet article dont il ne nous restait que pour moins de quarante jours.

Il se déclara un nouvel orage dans le SSE, à 8.^h du soir, et le mauvais temps le suivit.

Le 5 [floréal, 25 avril 1802]. Vents de SSO, temps par grains ; un pilote arriva à bord à 9 heures du matin, mais ce ne fût qu'à 4.^h de l'après midi que nous pûmes jeter l'ancre auprès de Midley Cape ; dans la matinée, pendant que nous louvoyions, il arriva un événement malheureux qui, cependant, n'eût pas de suites funestes ; on avait mis le grand canot à la mer à 6.^h du matin,

(89)

[En marge] **Floréal an 10.^{ème} [21 avril-20 mai 1802]**

et on l'avait filé de l'arrière, en attendant que le temps devint assez beau pour l'expédier : dans un de nos virements de bord, sa bosse se trouva engagée à l'entour de ses mâts, et auparavant que les hommes qui le montaient eussent eû le temps de couper leur amarre, cette embarcation chavira ; heureusement, les secours fûrent prompts et tout l'équipage fût sauvé, et le canot de poupe et celui du pilote donnèrent la remorque au premier, jusques sur une plage voisine où ils l'échouèrent : ce petit accident ne nous causa que la perte de très peu d'objets, et le 8 [floréal, 28 avril 1802] le canot fût de retour.

A peine eûmes nous laissé tomber l'ancre, le Capitaine de frégate Milius fût expédié pour la ville, où il était chargé de présenter au Gouverneur, les passe ports que nous avons reçus de la Cour d'Angleterre ; le capitaine de Vaisseau Philips Gidleys King, le même qui avait formé l'établissement de l'Ile Norfolk, était alors dans l'intérieur, mais prévenu de notre arrivée, il s'était haté de se rendre au Port Jackson ; pendant son absence, le citoyen Milius avait été très obligeamment accueilli par le Lieutenant Gouverneur, le Colonel Paterson, naturaliste distingué, membre de la Société Royale de Londres.

Le Gouverneur King assura le capitaine Milius qu'il ferait son possible pour nous pourvoir de tous les articles dont nous pourrions avoir besoin, et il eût l'honnêteté d'ajouter qu'il était bien fâché que la colonie manquât pour le moment de quelques provisions essentielles, qu'il se serait fait un vrai plaisir de nous les procurer ; il regardait en nous, disait-il, les citoyens de tout le monde, et nous avons le droit de nous attendre à la reconnaissance de toutes les nations.

Nous accompagnâmes le 8 [floréal, 28 avril 1802] le Capitaine à la ville, et nous visitâmes en corps le Gouverneur et son Lieutenant^(x) ; l'un et l'autre nous reçurent avec la plus grande cordialité, et nous promirent de rendre le plus agréable possible, notre séjour dans ce port ; le premier eût de plus la politesse de nous prévenir que le couvert de chacun de nous, serait toujours mis à sa table, et il nous invitait à dîner chez lui toutes les fois que nous ne serions pas engagés autre part ; il nous

[90]

[En marge] **Floréal an 10.^{ème} [21 avril-20 mai 1802]**

retint aussi tous à dîner pour le lendemain.

Le Capitaine King nous apprit que les Anglais avaient envoyé beaucoup de batimens en découvertes dans cette partie du monde ; on avait trouvé nouvellement une ile de 80 milles de longueur, située dans le détroit de Bass, entre le Port Western et les Iles Hunter ; le Port Western avait été parfaitement reconnu, mais trois tentatives avaient été infructueuses sur la côte Sud Ouest, trois fois les batiments chargés de la reconnaître, avaient été forcés d'abandonner leur projet. On avait cependant découvert un superbe port à 15 milles dans l'ouest du Port Western, et par la direction que prenait le premier, le fond n'était séparé de celui du dernier que par une chaîne de montagnes de 5 milles de longueur ; le Cap^{ne} King nous assura que ce port était aussi commode que spacieux.

Nous eûmes très mauvais temps pendant les premiers jours de notre séjour au Port Jackson, les vents qui soufflaient du SSO, ne nous permettaient pas d'aller chercher le mouillage de Sidney Cove, éloigné de cinq milles de l'entrée du port, et il fallut se décider à

^(x) Cette visite fût rendue par eux le lendemain matin.

faire ce trajet à la toue, opération aussi difficile que fatigante pour nos matelots : nous nous amarrâmes enfin le 9 [floréal, 29 avril 1802] près d'un bâtiment à trois mats qui devait bientôt être expédié pour l'Ile de Taïti où il allait acheter des provisions.

Il y avait dans le port, plusieurs bâtiments armés : outre celui dont je viens de parler, il y avait encore deux autres trois mâts et un brick ; nous nous aperçûmes aussi que l'on construisait des bâtiments sur la grève : il y en avait un sur les chantiers ; au reste, on attendait chaque jour l'arrivée de deux bâtiments partis d'Angleterre depuis fort longtemps.

On conçoit que nous désirerions aussi ardemment que les Anglais, l'arrivée de ces deux bâtiments : le Gouverneur avait eu la bonté d'envoyer à notre bord tous les journaux depuis notre départ de France jusqu'au

(91)

[En marge] **Floréal an 10.^{eme} [21 avril-20 mai 1802]**

15 juillet 1801, et nous y avons trouvé des nouvelles trop intéressantes pour ne pas désirer ardemment de connaître le résultat de toutes les expéditions que nous savions avoir eu lieu depuis notre départ de France ; notre impatience fût satisfaite peu de jours après ; le capitaine Flinders Commandant l'Investigator, chargé de faire la reconnaissance de toute la Nouvelle Hollande, arriva le 19 [floréal, 9 mai 1802] au Port Jackson, et les Journaux dont il était porteur, nous apprirent que le Général Gantheaume⁽¹⁾ avait heureusement réussi dans la mission dont il avait été chargé.

Nous regrettions bien sincèrement que ce vaisseau ne nous donnât point de nouvelles de la paix, lorsque deux jours après lui, arriva un bâtiment baleinier qui avait rencontré à la mer un bâtiment Américain, dont le Capitaine lui avait remis une copie d'un certificat du Gouverneur du Cap de Bonne Espérance, attestant la réception officielle des nouvelles de la Paix Générale entre les nations de l'Europe ; nous ne pûmes connaître d'autres détails, si ce n'est que les Anglais rendirent le Cap de Bonne Espérance aux Hollandais, mais qu'ils conservaient l'Ile de Ceylan ; quoiqu'il en soit, nous nous livrâmes à toute la joie qu'une pareille nouvelle est faite pour inspirer.

Le capitaine Flinders nous apprit le jour de son arrivée, qu'un mois auparavant, il avait rencontré le capitaine Baudin sur la côte du Sud Ouest, et que celui ci lui avait dit avoir l'intention de relâcher au Port Jackson, dès que le mauvais temps le chasserait de dessus la côte ; le capitaine Baudin avait été à l'Isle Waterhouse et au Port Western, et en rapprochant les dates, on verra qu'il visita ces deux parties, pendant que nous perdions notre temps à sa recherche au large de l'Isle Maria.

On a vu plus haut que le bût de notre relâche au Port Jackson, était de nous y procurer les vivres nécessaires pour continuer la campagne ; d'après ce que nous avons appris par les deux bâtiments Anglais que nous avons rencontrés en dernier lieu, il était impossible de penser à trouver

[92]

[En marge] **Floréal an 10.^{eme} [21 avril-20 mai 1802]**

des ressources bien grandes dans cet endroit, mais j'avoue que nous avons quelques droits d'espérer d'en partir mieux munis que nous ne fûmes obligés de le faire ; le Gouverneur King qui nous avait promis de partager avec nous le peu de provisions qu'avait la colonie, ne nous

⁽¹⁾ C'était une erreur, nous fûmes déçus lors de notre second voyage.

permet cependant, d'acheter que du blé et des patates, mais il s'obstina à nous refuser la permission de nous approvisionner de quatre milliers de porcs salé, quoiqu'il avouât qu'il y avait .Cinq milles porcs dans la colonie ; je ne sais si cette conduite fût dictée par la crainte d'affamer le paÿs, ou bien par l'espoir de nous obliger à terminer nos reconnaissances dans un temps où un bâtiment Anglais était expédié pour le même travail que celui qui nous était ordonné ; mais il est bien certain que nous avons des droits de nous plaindre du peu de générosité du Gouverneur King dans cette occasion.

Le capitaine de frégate Milius qui avait été malade les 15 derniers mois de notre campagne, fût jugé incapable de reprendre la mer avec nous : d'après le certificat qu'en donnèrent les médecins Français et Anglais réunis, le capitaine Milius reçut son ordre de débarquement ; la perte de cet officier me fût sans doute bien sensible ; outre que je me trouvais séparé d'un ami intime, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était à lui que le capitaine Hamelin devait de s'être sorti de plusieurs mauvais pas, et il était bien certain que le moment le plus dangereux pour nous, était celui où cet excellent officier nous quittait. ^(A)

Le capitaine Hamelin qui savait parfaitement que la saison était trop avancée pour pouvoir espérer de faire le moindre travail sur la côte ; qui ne doutait pas des difficultés qu'il trouverait à se rendre à l'Isle de France dans un moment où les coups de vents d'ouest se succédaient avec la plus grande rapidité, aima cependant mieux entreprendre la mer de nouveau, que d'attendre dans le port où il se trouvait, l'arrivée du Commandant^t ; il nous fût donc prouvé une nouvelle fois que le capitaine Hamelin

(93)

[En marge] **Floréal an 10.^{eme} [21 avril-20 mai 1802]**

ne cherchait autre chose, que de faire durer la séparation, pour, étant indépendant, n'avoir à consulter que lui même pour les opérations ; sans doute, cette façon d'agir est infâme, et il faut être bien ambitieux pour s'en rendre coupable, surtout lorsque le peu de moyens que nous avions, rendaient si pressante notre réunion au Commandant ; le plan de la campagne était changé pour la seconde fois, il était nécessaire que les deux bâtiments se concertassent sur celui à adopter. Quoiqu'il en soit, nous mimes sous voiles le 28 Floréal [18 mai 1802] au matin, et après être sortis du Port Jackson, nous nous dirigeâmes au SSE avec des vents du SO.

J'avais établi mes tentes à terre, dès le 13 [floréal, 3 mai 1802] au matin, et elles y étaient restées jusqu'au 26 [floréal, 16 mai 1802] ; je reconnus l'erreur des montres à notre arrivée dans le port, et on verra cy-après, les longitudes corrigées des points que nous avions déterminés depuis notre sortie du Canal d'Entrecasteaux.

J'ai peu de chose à dire sur le Port Jackson ; cet établissement est trop bien connu à présent, pour que dans un très petit intervalle on puisse recueillir des renseignements nouveaux ; je me contenterai de citer quelques particularités dont on a peut être pas fait mention.

Nous avons été induits en erreur lorsqu'on nous a fait entendre que les Anglais avaient formé un établissement à Taïty ; ils entretiennent, il est vrai, un commerce suivi avec les habitans de cette île, mais dans la seule intention d'y acheter des cochons qu'on transporte vivans au Port Jackson, où mêlés avec la race indigène d'Angleterre, ils deviennent beaucoup meilleurs ; les Anglais envoient aussi souvent des bâtiments aux autres îles de la Mer du Sud (probablement pour le même objet), et particulièrement à la Nouvelle Zélande où beaucoup de baleiniers vont faire des cargaisons très riches. Presque tous les bâtiments qui visitent les Isles

^(A) Je croyais alors que nous allions affronter le mauvais temps et chercher à explorer la côte du SO, mais le lendemain de notre départ, j'appris que l'intention du Cap^{ne} était de se rendre directement à l'Isle de France.

de la Mer du Sud, en ramenant des naturels : j'en ai vû de Taïty, de Owhihée, de la Nouvelle Zélande etc ; ainsi que presque tous les naturels qui vivent dans le voisinage du Port Jackson,

[94]

[En marge] **Floréal an 10.^{eme} [21 avril-20 mai 1802]**

tous ces hommes parlent Anglais avec la plus grande facilité mais, en général, ils ne peuvent pas adopter les façons Européennes ; un d'eux cependant, qui a fait un voyage en Angleterre, connaît assez les règles de la civilité, et il se comporte en société avec beaucoup d'égards pour les personnes qui la composent.

La ville de Sÿdney n'est pas la seule que les Anglais aient batie dans cette partie de la Nouvelle Hollande ; ils en ont plusieurs autres très éloignées de la première, et dans le nombre de celles ci, on en cite deux pour leur beauté : Parramatta, éloignée de 5 milles du port, se trouve située dans le fond du bras de mer : on y cultive le blé avec le plus grand succès ; Oxburry est la seconde : elle se trouve à 80 milles dans l'intérieur, au bord d'une rivière qui porte son nom : cette rivière; navigable pour de gros batiments jusqu'à 100 milles de son embouchure, promet à cette ville de l'enrichir un jour : elle se décharge dans Brooking Bay à 10 milles dans le sud du Port Jackson.

Il est une infinité de petits détails minutieux que jepourrais citer sur la forme du gouvernement de cette colonie, mais je le repête, les rapports qui m'en avaient été faits sont tellement fidèles, que je suis persuadé que je n'apprendrais rien ; remplir un volume pour le plaisir d'écrire est le fait des hommes qui croient que tout le monde ignore ce qu'ils ne savaient pas.

D'après un milieu entre la marche de la montre n.°31, au Canal d'Entrecasteaux et au Port Jackson, ce garde temps assignerait les longitudes suivantes^a:

Au Cap Portland.....	145.°	45.'	0."
Au Promontoire Wilson.....	144	16	30
À l'Ile Water house.....	145	28	0
Au Port Western.....	143	1	0

Il n'est pas besoin de dire que cette dernière détermination mérite plus de confiance que ne peut en inspirer la méthode des Distances, lorsqu'on n'a pu observer la lune des deux côtés du soleil [écriture différente mais toujours celle de St Cricq – cf. la note de la p.91].

(95)

[En marge] **Prairial an 10.^{eme} [21 mai-19 juin 1802]**

Le 27 Floréal [17 mai 1802] au soir, il était arrivé à terre un incident malheureux : l'heure étant arrivée, où le canot devait retourner à bord, l'aspirant en service apprit que les matelots se querellaient dans un cabaret, et aussitôt il s'y transporta pour y rétablir l'ordre : les canotiers qui étaient ivres méconnurent l'autorité de ce jeune homme envers lequel plusieurs d'eux se portèrent même aux voies de fait ; l'aspirant alors fit usage de son arme et blessa très grièvement le nommé Bouteillier qui mourût le lendemain, victime de sa dèsobéissance.

Les premiers jours de notre navigation ne fûrent pas heureux : les vents de sud nous poursuivirent avec une opiniatreté décourageante, et, plusieurs tempêtes qui se succédèrent rapidement n'étaient nullement faites pour nous dédommager de ce notre temps ; enfin cependant, un bon frais du NE vint nous prendre le 12 [prairial, 1^{er} juin 1802] au soir par 42.° de latitude et 152.°50.' de longitude, et le 15 [prairial, 4 juin 1802] à midi nous étions par

45.°40.' et 147.° de longitude, c'est à dire à près de 50 lieues dans l'OSO de la partie Méridionale de la Terre de Diémen.

Il n'y avait rien de trop, car les vents qui, depuis le moment où ils s'étaient déclarés favorables, avaient successivement hallé le sud par l'est, se fixèrent au SO le soir même du 15 [prairial, 4 juin 1802], ce qui eût été infiniment nuisible à nos projets, si nous eussions été alors par une longitude plus orientale. Les suites prouvèrent cependant qu'il eût beaucoup mieux valu que les contrariétés dont nous avons eu à nous plaindre eussent duré plus longtemps, car le 18 Prairial [7 juin 1802] le Cap^{me} s'aperçût ou feignit de s'apercevoir qu'il avait moins de vivres qu'il ne nous l'avait annoncé, et sur le champ, il prit sur lui de diminuer d'un tiers la ration de l'équipage, (encore, quoiqu'il eût un moulin à bord, voulût-il faire distribuer au lieu de pain, deux repas de bled bouilli par jour ; mais les matelots jetterent par dessus bord ce ragout aussi bizarre que celui qui *avait l'honneur* de l'avoir inventé) jusqu'à ce que, ayant rassemblé de plus amples informations, il pût prendre

[96]

[En marge] **Prairial an 10.^{eme} [21 mai-19 juin 1802]**

un dernier parti , les renseignements ne se firent pas attendre longtemps, et le 19 [prairial, 8 juin 1802] à midi, tous les officiers et le chirurgien furent appelés par le Capitaine ; il nous dit qu'il n'y avait plus à bord que pour 37 jours de vivres, (en mêlant le son avec la farine et faisant du pain avec le tout réuni), que moyennant quelque peu d'orge fermenté embarqué pour faire de la bière, mais qui, disait-il, était cependant une fort bonne nourriture, (les cochons ne voulaient pas en manger) on pourrait donner du pain pendant 77 jours à l'équipage, en le réduisant à une demi ration ; mais, trouvions nous probable que cet espace de temps fût suffisant pour nous rendre à l'Isle de France? Quel parti supposions nous être le meilleur à prendre ?

J'avoue qu'à cette nouvelle inattendue quoique presque annoncée par la conduite du Capitaine le jour d'auparavant, ma stupéfaction fût au comble : je n'aurais jamais pu m'imaginer une cacophonie pareille à celle que venait de faire un homme qui desirait, j'en suis sur, avec d'autant plus d'ardeur de se rendre à l'Isle de France, qu'il était dans la ferme persuasion que le Géographe hivernerait au Port Jackson, (il le disait tout haut le lendemain de notre départ, et lorsque le C^{en} Maurouard aspirant manifesta devant lui une opinion contraire, le Cap^{me} lui répondit qu'il connaissait mieux que personne les intentions du Commandant... quel étonnant mélange de bêtise et de scélératesse!... pourquoi donc avait-il quitté le Port Jackson ?) et qu'en évitant de le rencontrer, il éviterait aussi de rentrer dans une dépendance qui blessait son orgueil, et qui lui ravissait la gloire de faire des *découvertes*.

Quoiqu'il en soit, lorsque mon tour fût arrivé d'énoncer mon opinion, je représentai au cap^{me} Hamelin, que l'on ne mettait un équipage à la demie ration que dans un cas très grave, que je croyais même que l'humanité empêchait cette mesure quand on avait un port sous le vent ; que d'ailleurs je trouvais peu probable de gagner l'Isle de France dans le

(97)

[En marge] **Prairial an 10.^{eme} [21 mai-19 juin 1802]**

peu de temps que nos vivres nous permettaient de passer à la mer, et qu'en conséquence, je croyais indispensable une relâche au Port Jackson. Tous les officiers manifestèrent à peu de chose près la même opinion, et il fût décidé que dans le moment même on changerait la route pour se rendre au plus vite dans ce port.

Peu de mots suffiront pour mettre à l'évidence l'inconséquence de la conduite du cap^{ne} Hamelin dans cette occasion : en effet, rappelons nous qu'il partait du Port Jackson pour l'Isle de France, c'est à dire qu'il entreprenait une traversée de 2400 lieues dans une saison où il ne pouvait espérer de faire les 1000 premiers, qu'en luttant contre les vents contraires et les mauvaises mers ; cependant il avait 56 jours de vivres à son bord... Il a voulu paraître ignorer cette circonstance : il avait donc bien mal calculé, car lui seul avait fait les achats, et il prétendait s'en être assuré pour 120 jours. Quel était donc son but? (car je n'ose dire, quelle erreur grossière!). Je le laisse à deviner; je n'ai pu y réussir pendant 15 jours que j'ai employés à y réfléchir.

Nous fûmes contrariés par une série de vents de SE qui se déclarèrent dès le lendemain du conseil, et dans une saison où les vents d'ouest régnaient continuellement dans ces parages, il suffisait que nous eussions le désir de regagner dans l'est, pour qu'ils sortissent de leur lit et se déclarassent dans cette partie ; nous luttâmes pendant onze jours, avant de pouvoir redoubler la Terre de Diémen, et à peine commençons nous à prolonger la terre vers le nord, les vents repassèrent à l'ouest ; mille circonstances de ce genre que je pourrais citer prouvent évidemment que tout, jusqu'aux éléments, a contribué, ou pour mieux dire, s'est réuni à l'impéritie de nos chefs, pour rendre notre expédition infructueuse.

Quoiqu'il en soit, nous fûmes assez favorisés depuis le

[98]

[En marge] **Messidor an 10.^{eme} [20 juin-19 juillet 1802]**

moment où nous doublâmes le Cap Sud au 35^{me} degré de latitude, où nous fûmes de nouveau contrariés par les vents ; nous n'eûmes connaissance du Port Jackson que le 8 Messidor [27 juin 1802] à 5.^h du soir et nous y entrâmes le lendemain au matin.

Nous apprimes en entrant, que le Géographe était dans ce port depuis sept jours, mais la joie que nous eûmes de le retrouver fût bien affaiblie par le récit qu'on nous fit de l'état dans lequel il était arrivé ; les fatigues qu'avait essuyé son équipage, le long de la côte Sud Ouest que le cap^{ne} Baudin avait vûe entièrement, avaient causé un scorbut violent qui avait emporté une grande partie de ses matelots dont le misérable reste était sur les cadres à l'hôpital du port ; heureusement cependant, cette maladie pernicieuse céda au régime végétal, et surtout à l'air de terre, et on ne perdit plus que deux hommes parmi eux.

Le Commandant fit de grands changements, dès notre réunion, pour la suite de la campagne : il se décida à renvoyer en France, Le Naturaliste porteur des collections, et il fit l'achat d'un petit bâtiment de trente tonneaux, qui se trouvait sur le chantier, et qu'il jugea propre à envoyer le long des côtes, et dans les golfes : on le finit donc promptement et on en fit l'armement aussitôt, de manière qu'il ne retarda nullement le départ des bâtiments qui étaient eux mêmes arrêtés par le besoin de biscuit ; ce petit bâtiment auquel on donna le nom Casuarina du bois dont il était construit, fût donné en commandement au citoyen Freycinet le jeune, auparavant lieutenant sur Le Naturaliste ; cet officier avait déjà navigué sur une goëlette sous les ordres de son frère, et par conséquent, parût très propre au Commandant à remplir le bût qu'il se proposait.

Nous fûmes assez heureux pour revenir au Port Jackson dans un moment où cette colonie venait de recevoir un grand nombre de provisions, le Gouverneur pût fournir au Commandant toutes celles qu'il désirait se procurer en tous genres ; aussi partimes nous mieux munis que nous ne l'avions encore été dans aucune de nos relâches.

Le Naturaliste devant faire une longue traversée, on fit un

(99)

[En marge] **Thermidor et Fructidor an 10.^{ème} [20 juillet-17 septembre 1802]**

gréement neuf qui le mettait à même d'arriver à sa destination sans éprouver beaucoup de dommages, mais on ne se dissimulait pas que la grande quantité de rats que nous avions à bord ne pussent faire les plus grands dégâts dans les caisses de collections ; on jugea donc à propos de faire un parfum qui pût les faire périr, mais malheureusement il ne réussit pas bien et l'on s'aperçut à peine de la diminution qu'il en causa.

Peu de jours après notre arrivée, j'établis mes tentes sur la Pointe Bénélong à coté de celles du géographe et du cap^{ne} Flinders, mais nous n'eûmes pas long temps ce dernier compagnon, il quitta le port 14 jours après. J'eûs peu de différence entre les longitudes que j'observai cette fois et celles que j'avais eues lors de notre premier voyage, et ce qui me porte à avoir quelque confiance en elles, c'est leur accord avec celles trouvées par le Cap^{ne} Flinders et par le C^{en} Bernier, je remis mes montres à celui ci le 1.^{er} Vend^{ec} an 11^{me} [23 septembre 1802], jour où par le départ du C^{en} Freycinet, je fûs obligé de me rendre à bord pour la direction du travail : on s'occupait alors de l'arrimage et du gréement, et, comme on venait seulement de commencer, je ne me dissimulai pas qu'avec le peu de monde qui nous restait, (nous en avions donné au Géographe, et nous avions armé le Casuarina de 15 de nos meilleurs hommes) nous ne pourrions pas être parés à mettre en mer avant un mois ou un mois et demi) ; je pressai nos gens cependant et j'eûs la satisfaction d'annoncer au Cap^{ne} Hamelin qu'il pourrait partir vers les premiers jours de Brumaire suivant.

Il se fit quelques changements parmi les naturalistes ; parmi ceux que nous avions à bord des deux batiments, nous ne gardâmes que le[s] citoyen Depuch qui se trouvait trop malade pour continuer la campagne.

Nous primes d'ailleurs pour passagers M.^{er} Thompson chirurgien Anglais et sa femme : on leur fit une chambre dans la batterie, immédiatement sur l'avant de la grande chambre.

[100]

[En marge] **Brumaire an 11.^{ème} [23 octobre-21 novembre 1802]**

Pendant cette seconde relâche, nous eûmes lieu de remarquer combien le Port Jackson est fréquenté par les batiments de commerce, car il s'est passé peu de semaines durant le séjour que nous y fîmes, sans qu'il y soit arrivé ou qu'il en soit parti un ou plusieurs ; nous y avons vû deux Américains dont l'un a trois mâts s'y trouvait lors de notre arrivée : Le Cap^{ne} Jinks qui le commandait ne voulût recevoir aucun paiement pour le passage du Cap^{ne} Milius qui n'eût, en allant à son bord, qu'à faire l'achat des provisions nécessaires pour se rendre en Chine.

Dans le courant du mois de Vendemiaire était entrée et sortie du Port Jackson, la goëlette Française La Surprise, Cap^{ne} Le Core ; elle venait de l'Isle de France pour faire la chasse aux loups marins dans le Détroit de Bass, et n'avait relâché que pour réparer une avarie causée par un coup de mer ; nous avons appris depuis à la mer avec bien de la peine, que ce malheureux batiment avait fait naufrage sur les sœurs, (Isles Furneaux) et que tous les Français qui se trouvaient à bord avaient péri. Le genre de commerce dont ils faisaient l'essai aurait pu devenir importante pour notre colonie, et il est à craindre qu'effrayés par cet événement, les armateurs ne veuillent plus y risquer leurs batiments.

Nous n'appareillâmes du Port Jackson que le 27 Brumaire [18 novembre 1802] (vingt cinq mois après notre départ de France) accompagnés d'un batiment Américain qui, se rendant à Batavia, profita de notre escorte p.^r donner dans le détroit ; nous le perdîmes de vûe le 14 Frimaire [5 décembre 1802], veille du jour où nous laissâmes tomber l'ancre à la Baÿe des

Eléphants Marins, partie orientale de l'Isle King : le lieu de notre mouillage était par 37.°51.' de latitude et 141.°34.' de longitude.

Plusieurs de nos aspirants descendirent à terre vers le petit établissement des Anglais : ils trouvèrent l'intérieur charmant, mais tous croient que le terrain est trop sablonneux pour que l'on pût espérer d'y cultiver avec fruit : les patates paraissent être le seul végétal qui y ait réussi.

Après deux jours de relâche, nous fîmes nos adieux à nos camarades que

(101)

[En marge] **Frimaire an 11.^{eme} [22 novembre-21 décembre 1802]**

nous laissons encore à la moitié de leurs travaux : dans ce moment il était difficile de ne pas se représenter la foule des obstacles qu'ils avaient à surmonter, les dangers éminents auxquels nous les laissons en proie et les privations sans nombre qu'il leur fallait encore s'imposer ; cette image produisit chez moi une grande impression, je ne pûs m'empêcher de leur comparer mon sort : je rentrais dans ma famille ; je ne devais plus parcourir que des mers libres et sans écueils ; les plaisirs venaient au devant de moi ; en un mot mon bonheur m'accablait. Je ne doute pas que j'eûs supporté la comparaison avec plus de courage si j'eusse été dans le cas des premiers : ils m'étaient tous chers, je les laissais dans le péril et j'étais hors de tout danger!.....

Nous étions sur le point d'appareiller le 17 [frimaire, 8 décembre 1802] au soir, lorsqu'une goëlette Anglaise mouilla auprès de nous ; le Cap^{ne} et un géographe vinrent à bord et nous apprirent qu'ils avaient quitté Sydney quatre jours après nous, et qu'ils étaient chargés de visiter le Port Philips, (côte Sud-Ouest) la Baïe de Frederick Hendrick, (Terre de Diémen) et la Rivière du Nord, même terre, très près du Canal d'Entrecasteaux ; ils devaient lever des plans de ces trois différents endroits, et ils devaient attendre dans le dernier l'arrivée de la corvette La Surprise qui aussitôt, serait expédiée pour y porter les troupes nécessaires pour y former un établissement.

Nous apprimes aussi que le brick Lady Nelson, qui était parti avec l'Investigator, était rentré le 28 Frimaire [19 décembre 1802] après avoir éprouvé la perte de toutes ses ancres, et avait été obligée d'en faire une en bois ; elle s'était séparée du Cap^{ne} Flinders le 2 Oct. 1802 par 20.° de latitude sud, près de la côte ; celui ci avait aussi fait la perte de trois ancres et avait touché plusieurs fois ainsi que l'avait fait Lady Nelson à qui ses échouages avaient causé la rupture de ses quilles à ressort. Le Cap^{ne} Flinders devait dès le moment de la séparation faire route p.^f le Golfe de Carpentarie. Il sera donc dit que nous serons devancés partout! Découvertes et établissements! Les Anglais ont fait la côte Sud-Ouest avant nous, feront le Golfe, et s'établiront impunément dans les lieux que nous avons découverts! L'Investigateur a cependant quitté l'Europe longtemps après nous.

Ces messieurs nous quittèrent vers neuf heures et nous mimes sous voiles sur le champ :

[102]

[En marge] **Frimaire an 11.^{eme} [22 novembre-21 décembre 1802]**

le lendemain au matin, nous perdimes la terre de vûe.

Fin

N.^a B. J'avais résolu de continuer ce journal jusqu'à notre retour en France ; mais je ne voulais donner que la partie historique de notre traversée ; une relâche à l'Isle de France,

inattendue par tous ne m'en a pas laissé le moyen, j'ai été obligé d'y remettre au Capitaine ma relation ; elle lui a été remise cachetée, et le sceau ne doit en être levé que par l'ordre du Ministre.

J. St Cricq [signé]

Le 11 Pluviose an 11^{eme} de la Rep^{que} [31 janvier 1803]

[Suivent 37 folios blancs]